
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution



BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

DES POÈTES FRANÇOIS

JUSQU'À MALHERBE.

TOME VI.

A PARIS,

ANT.-AUG. RENOUARD, rue de Tournon, n° 6.
TREUTTEL ET WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.
LEFÈVRE, rue de l'Éperon, n° 6.

1824.

LES POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE JUSQU'À MALHERBE,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR CHAQUE POÈTE.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXIV.

LES POÈTES FRANÇOIS, DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE JUSQU'À MALHERBE.

HENRI IV.

HENRI IV naquit à Pau dans le Béarn, le 13 décembre 1553, d'Antoine de Navarre, descendant en ligne directe de Saint-Louis, et de Jeanne d'Albret, fille de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois.

Après l'assassinat de Henri III, en 1589, la couronne de France appartenoit de droit à Henri IV; mais les Guise la lui disputèrent, et le meilleur des princes fut obligé de conquérir son trône sur ses propres sujets. Il fit son entrée à Paris le 12 mars 1594, et y fut assassiné le 14 mai 1610.

On a injustement accusé Henri IV d'avoir eu de l'éloignement pour les lettres: sa vie agitée ne lui permit pas de les cultiver; mais nous avons déjà eu occasion de voir que la plupart de nos poètes n'eurent pas à se plaindre de sa générosité. Les professeurs du Collége royal, qui ne touchoient plus leurs traitements

depuis long-temps, lui présentèrent, en 1599, une requête à cet effet. « J'estime mieux, répondit le prince, « qu'on diminue de ma dépense et qu'on ôte de ma « table pour payer mes lecteurs : M. de Rosny les « payera. » Il avoit formé le projet de rendre son ancienne splendeur à l'Université de Paris, qui avoit beaucoup souffert pendant les troubles de la ligue; mais malheureusement son règne fut de trop courte durée. Le jardin royal des plantes de Montpellier, qui fut si favorable aux progrès de la médecine, est dû à Henri IV. Sous son règne Paris fut agrandi et embelli. Henri habitoit le Louvre, ouvrage des artistes en tous genres, qu'il encouragea souvent de ses regards comme de ses récompenses. Il enrichit beaucoup la Bibliothéque royale; et, parmi tant d'éminentes qualités qui brillèrent dans ce prince, il posséda encore le rare talent de discerner le vrai mérite. Il donna une chaîne d'or et son portrait, et fit beaucoup d'autres libéralités à Grotius, qui lui présenta son traité *de Jure belli ac pacis*. Le président de Thou, Jacques Bongars, Du Perron, D'Ossat, Sponde, Scaliger, Casaubon, Malherbe, l'abbé d'Elbène, et beaucoup d'autres, reçurent de lui des marques de considération ou des bienfaits. Les noms seuls des hommes que Henri IV employa aux affaires feroient son éloge. Le chancelier Sillery, le président Jeannin, Bellièvre, Sully, Duplessis-Mornay, Villeroy, rappellent autant de talents que de vertus. Enfin la mémoire de ce prince est encore et sera toujours chérie des François, parce qu'il fut véritablement le héros de la France, comme l'a dit Thomas dans son *Essai sur les éloges*.

La chanson que nous donnons ici est généralement

attribuée à Henri IV. Elle se trouve dans l'*Anthologie*. Henri IV avoit traduit à l'âge de onze ans les cinq premiers Livres des *Commentaires de César*. Cette version est restée manuscrite, et il en existe, dit-on, une copie à la Bibliothéque du roi. Casaubon, dans le Recueil de ses Lettres, dit que Henri IV avoit commencé à écrire ses Mémoires. Ce grand roi auroit pris un soin inutile. Le souvenir de ses hauts faits et de ses vertus, de sa valeur et de sa générosité passera d'âge en âge dans le cœur des François.

CHANSON.

CHARMANTE Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie,
  Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour!

Bel astre que je quitte,
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite....
Vous revoir ou mourir!
Cruelle départie, etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur,

Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie, etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots :
Cruelle départie, etc.

CHANSON.

Viens, Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi.
La bergère,
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

De rosée
Arrosée,
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine;
Le lait a moins de blancheur.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau,
Et Tityre,

Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Elle est blonde,
Sans seconde;
Elle a la taille à la main;
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

D'ambroisie,
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

COUPLETS

ADRESSÉS A LA MARQUISE DE VERNEUIL.

Le cœur blessé, les yeux en larmes;
Ce cœur ne songe qu'à vos charmes :
Vous êtes mon unique amour :
Jour et nuit pour vous je soupire :
Si vous m'aimez à votre tour,
J'auray tout ce que je desire;

Je vous offre sceptre et couronne;
Mon sincère amour vous les donne :

A qui puis-je mieux les donner?
Roy trop heureux sous votre empire,
Je croiray doublement régner
Si j'obtiens ce que je desire.

IMPROMPTU ATTRIBUÉ A HENRI IV,

QUI SOUPOIT CHEZ LA DUCHESSE DE SULLY.

Je bois à toi, Sully;
Mais j'ai failli,
Je devois dire à vous, adorable duchesse.
Pour boire à vos appas
Faut avoir chapeau bas.

GILLES DURANT,

SIEUR DE LA BERGERIE.

Gilles Durant, sieur de la Bergerie, naquit à Clermont en Auvergne, en 1554, et fut avocat au Parlement de Paris. Il mourut vers 1615.

Ce poète devoit plus à la nature qu'au travail; il étoit sans ambition, et préféroit ses plaisirs à l'étude. Voici comment il se peint lui-même dans son ode à Claude Binet :

Sans chagrin et sans rancune,
Binet, je suy la fortune,
Où mon sort m'a convié :
Je vy doucement ma vie,
A nul je ne porte envie,
Et ne suis point envié.

Je n'ay estats ny offices,
Je n'ay point de bénéfices,
Ny de biens plus qu'il me faut :
De mes desirs je suis maistre;
Et tel que Dieu m'a fait estre,
Je n'aspire point plus haut.

Aussi j'ay l'ame contente,
Sans me repaistre d'attente :
L'espoir ne me nourrit point;
L'ambition misérable
Ny l'avarice exécrable
Dedans le cœur ne me point....

Et cependant je m'amuse
Aux doux mestiers de la muse

Qui me font passer le temps :
A ces gentils exercices,
J'ay mis toutes mes délices
Depuis mes plus jeunes ans.

Pourtant je ne suis poëte,
Si beau nom je ne souhaite :
Aussi jamais je n'eus soin
D'aller dormir sur Parnasse;
Tant de vers que je brouillasse
Ne viennent pas de si loin.

Près du rivage de Seine,
Sur la colline prochaine
Du bois de Madrid nommé,
J'ay ma demeure choisie
Pour passer ma fantaisie,
Et là je me suis aimé....

En mes vers nul je ne pince,
Je ne parle point du prince;
C'est un sujet dangereux :
Mais, sous un nom de Charlotte,
Je me flatte et me dorlotte,
Et me feins estre amoureux.

C'est un beau mestier de feindre,
C'est un plaisir de se plaindre,
Et ne point sentir de mal :
Si tous mes feux et mes playes
Estoient des passions vrayes,
Je serois un animal.

L'amour ne me passionne,
L'amour ne m'affectionne;
Je ne me fâche de rien,
A rien je ne porte envie :
Voilà, mon Binet, ma vie :
Par ta foi, fais-je pas bien?

Les œuvres de Gilles Durant (Paris, *in*-12, 1594) se composent d'un grand nombre d'odes, sonnets, élé-

gies, chansons, complaintes, madrigaux, et de quelques imitations des Psaumes de David. Ces diverses productions n'offrent rien de remarquable sous le rapport de la poésie; quelques unes sont assez intéressantes par les sujets historiques qu'elles renferment. Le meilleur ouvrage de Gilles Durant est sa *Lamentation sur l'asne ligueur, mort en* 1590, *pendant les états.* Cette pièce, qui fait partie de la *Satyre Menippée,* est un chef-d'œuvre de naïveté et de badinage.

Gilles Durant a de l'aisance, de la facilité dans sa versification; mais il n'est pas toujours exempt de ce mauvais goût qui étoit le partage de la plupart des poètes de son temps. Ses poésies fourmillent de froids jeux de mots, et il fait un trop fréquent usage des diminutifs.

Ce poète a encore imité, en vers françois, quelques pièces latines de son compatriote Jean Bonnefons, né à Clermont en Auvergne, en 1554, et qui fut aussi avocat au Parlement de Paris.

CHANSON.

J'ai couru tous ces bocages,
Ces prés, ces monts, ces rivages;
Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai poursuivie :
Hélas! qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant?

Pastourelles joliettes,
Qui de vos voix déliettes,

Vos ardeurs allez chantant,
Selon qu'amour vous convie,
Dites, qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant?

Ah! c'en est fait, c'est fait d'elle:
Un dieu, la voyant si belle,
Parmi ces bois l'écartant,
Épris d'amoureuse envie,
Au ciél me l'aura ravie,
La nymphe que j'aimois tant.

Adieu, forêts désolées;
Adieu, monts, adieu, vallées;
Adieu, je vous vais quittant:
Puis-je plus rester en vie,
Puisque l'on me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant?

ODE.

Vénus, le long d'un rivage,
S'alloit ébattant un jour,
Quand le petit fils Amour
De loin sa mere envisage.

Soudain l'enfant, par mégarde,
Prend son arc, le va bandant,
Et joyeux, la regardant,
Un trait dans le cœur lui darde.

Alors Vénus offensée,
Las! dit-elle, qu'as-tu fait?
Pourquoi, méchant, de ce trait
As-tu ta mere blessée?

Amour s'effraye et sanglotte :
Hélas! dit-il, est-ce toi?
Ma mere, pardonne-moi;
Je pensois blesser Charlotte.

SONNET.

Le temps passé, qui d'une aile courriere
Vole devant, et ne peut revenir,
N'est point à nous : ni le temps à venir
Qui pas à pas s'approche par derriere.

C'est le présent, ma gentille guerriere,
Qui seul, sans plus, nous peut appartenir :
Doncques, pendant qu'il se laisse tenir,
Si tu me crois, donnons-nous-en carriere.

Pour ma foi ferme et pour mon grand amour,
Tu dois m'aimer, et me faire un bon tour :
Pense à ta dette, ains que le temps nous porte

A notre fin; paye avant le trépas
Ce qui m'est dû : car, quand tu seras morte,
Tes héritiers ne le payeront pas.

ODE.

Amour, tout enflé de victoires,
Alloit bravant dedans les cieux,
Et ne vantoit aux autres dieux
Que ses triomphes et ses gloires.

Eux, à la fin, qui se lasserent
De voir l'insolente façon
De ce jeune et sot enfançon,
Du ciel par dépit le chasserent.

Banni du ciel, il vole en terre;
Et, résolu de s'en venger,
Dans tes yeux il vient se loger,
Pour delà faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

SONNET.

Un soir le long de l'eau elle marchoit pensive,
Ayant les bras croisés et le voile baissé;
Le pré dessous ses pas étoit tout tapissé
De mille belles fleurs qui peinturoient la rive.

La voyant ainsi seule à soi-même attentive,
D'une soudaine peur mon sang devint glacé :

En terre, au ciel, sur l'eau, la vue je dressai,
Et de tous les côtés mon ame étoit craintive.

Tout me faisoit soupçon : les zéphirs m'estonnoient;
Le cygne et le taureau toujours me revenoient :
Mais le pauvre Narcis m'effraya davantage,

Qui, la voyant passer, lui dit en soupirant :
Belle, gare le bord : si tu vas te mirant,
Tu pourras, comme nous, embellir ce rivage.

ODE.

Charlotte, si ton ame
Se sent ore allumer
De cette douce flâme
Qui nous force d'aimer,
  Allons contens,
Allons sur la verdure,
Allons, tandis que dure
Nòtre jeune printemps.

Avant que la journée
De notre âge qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
  Prenons loisir
De vivre notre vie;
Et, sans craindre l'envie,
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumiere
Vers le soir se déteint,
Puis à l'aube premiere
Elle reprend son teint;
Mais notre jour,
Quand une fois il tombe,
Demeure sous la tombe,
Sans espoir de retour.

Et puis les ombres saintes,
Hotesses de là-bas,
Ne démennent qu'en feintes
Les amoureux ébats :
Entre elles, plus
Amour n'a de puissance,
Et plus n'ont connoissance
Des plaisirs de Vénus.

Mais, tristement couchées
Sous les myrthes pressés,
Elles pleurent fâchées
Leurs âges mal passés;
Se lamentant
Que n'ayant plus de vie,
Encore cette envie
Les aille tourmentant.

En vain elles desirent
De quitter leur séjour;
En vain elles soupirent
De revoir notre jour :

Jamais un mort,
Ayant passé le fleuve
Qui les ombres abreuve,
Ne revoit notre bord.

Aimons donc à notre aise,
Baisons-nous bien et beau,
Puisque plus on ne baise
Là-bas sous le tombeau.
Sentons-nous pas
Comme jà la jeunesse,
Des plaisirs larronnesse,
Fuit de nous à grands pas?

Çà, finette affinée,
Çà, trompons le destin,
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin.

SONNET.

Je cheminai long-temps, qu'il faisoit nuit encore,
Sous la brune lueur de l'astre décroissant;
Mais, au sortir du bois, l'air devint blanchissant;
Et, me tournant tout court, je vis le beau phosphore.

Puis soudain devant moi, vers le rivage more,
J'apperçus la beauté qui me rend languissant,
Du haut de sa fenêtre, à l'envi paroissant,
Qui luisoit pair à pair vis-à-vis de l'aurore.

Je demeurai confus, voyant de deux côtés
Reluire également deux égales clartés,
Deux aubes, ce sembloit, qui se faisoient la guerre.

Ce duel incertain fit douter à mes yeux
Si ma Charlotte estoit l'aurore de la terre,
Ou si l'aurore estoit la Charlotte des cieux.

A MADEMOISELLE MA COMMERE,

SUR LE TRÉPAS DE SON ANE.

REGRET FUNEBRE. [1]

Depuis que la guerre enragée
Tient notre muraille assiégée
Par le dehors, et qu'au dedans
La faim nous allonge les dents,
La faim, meurtriere de la vie,
De tant de miseres suivie;
Je jure que je n'ai point eu
Douleur qui m'ait tant abattu,
Et qui m'ait semblé plus amere,
Que pour votre asne, ma commere,
Votre asne, hélas! ô quel ennui!
Je meurs quand je repense à lui.
Votre asne, qui par adventure
Fut un chef-d'œuvre de nature,
Plus que l'asne Apuléien.
Mais quoi! la mort n'épargne rien;

[1] L'aventure d'un âne qu'on fit mourir du temps de la Ligue, a fourni le sujet de cette plaisanterie.

Il n'y a chose si parfaite
Qui ne soit par elle défaite :
Aussi, son destin n'étoit pas
Qu'il dût vivre exempt du trépas :
Il est mort, et la Parque noire,
A l'eau de Styx l'a mené boire :
Styx, des morts l'éternel séjour,
Qui n'est plus passable au retour.
Je perds le sens et le courage,
Quand je repense à ce dommage;
Et toujours depuis en secret,
Mon cœur en gémit de regret :
Toujours, en quelque part que j'aille,
En esprit me revient la taille,
Le maintien et le poil poli
De cet animal tant joli.
J'ai toujours en la souvenance
Sa façon et sa contenance;
Car il sembloit, le regardant,
Un vrai mulet de président,
Lorsque d'une gravité douce,
Couvert de sa petite housse,
Qui jusqu'à bas lui dévaloit,
A Poulangis il s'en alloit
Parmi les sablons et les fanges,
Portant sa maîtresse en vendanges,
Sans jamais broncher d'un seul pas;
Car Martin, souffert ne l'eût pas :
Martin, qui toujours par derriere
Avoit la main sur sa croupiere.

Au surplus, un asne bien fait,
Bien membru, bien gras, bien refait :
Un asne doux et débonnaire,
Et qui n'avoit rien d'ordinaire,
Mais qui sentoit, avec raison,
Son asne de bonne maison :
Un asne sans tache et sans vice,
Né pour faire aux dames service,
Et non point pour être sommier
Comme ces porteurs de fumier,
Ces pauvres baudets de village,
Lourdauts sans cœur et sans courage,
Qui jamais ne prennent leur ton
Qu'à la mesure d'un bâton.
Votre asne fut d'autre nature,
Et couroit plus belle aventure;
Car, à ce que j'en ai appris,
Il étoit bourgeois de Paris :
Et de fait, par un long usage,
Il retenoit du badaudage;
Il faisoit un peu le mutin
Quand on le sangloit trop matin.
Toutefois, je n'ai connoissance
S'il y avoit eu sa naissance :
Quoi qu'il en soit, certainement
Il y demeura longuement,
Et soutint la guerre civile
Pendant le siege de la ville,
Sans jamais en être sorti;
Car il étoit du bon parti.

Vraiment il le fit bien paroître,
Quand le pauvret aima mieux être
Pour les ligueurs en pieces mis,
Que vif se rendre aux ennemis.
Tel, qui de la ligue se vante,
Ne voudroit ainsi mettre en vente
Son corps par pieces étalé,
Et veut qu'on l'estime zélé.
Or bien, il est mort sans envie;
La ligue lui coûta la vie:
Pour le moins eut-il ce bonheur,
Que de mourir au lit d'honneur,
Et de verser son sang à terre,
Parmi les efforts de la guerre;
Non point de vieillesse accablé,
Rogneux, galeux, au coin d'un blé.
Plus belle fin lui étoit due.
Sa mort fut assez cher vendue:
Car au boucher qui l'acheta,
Trente écus d'or sol il coûta.
La chair, par membres dépecée,
Tout soudain en fut dispersée
Au légat, et la vendit-on
Pour veau peut-être, ou pour mouton.
De cette façon magnifique,
En la nécessité publique,
(O rigueur étrange du sort!)
Votre asne, ma commere, est mort:
Votre asne, qui par adventure
Fut un chef-d'œuvre de nature.

Depuis ce malheur advenu,
Martin malade est devenu,
Tant il portoit une amour forte
A cette pauvre bête morte !
Hélas ! qui peut voir sans pitié
Un si grand effet d'amitié ?
Pour moi, je le dis sans reproche,
Quoique je ne fusse si proche
Du défunt comme étoit Martin,
J'ai tel ennui de son destin,
Que depuis quatre nuits entieres
Je n'ai sçu clore les paupieres ;
Le regret me suit, et l'esmoi
Ne déloge point de chez moi.
Depuis cette cruelle perte,
Mon ame aux douleurs est ouverte :
Si que, pour n'avoir plus d'ennui,
Il faut que je meure après lui.

AU SIEUR D'AUTEUIL,

MAITRE-D'HÔTEL DE CHEZ LE ROI.

ODE.

Apollon jadis quitta
Du ciel les palais superbes,
Et près l'Amphryse habita,
Parmi les champs et les herbes ;

Bien qu'entre les dieux il eût
Une place vénérable,

Et qu'en leurs banquets il fût
Des plus haut assis à table.

Et toi, qui es honoré
Dans la maison de ton maître,
D'Auteuil, tu t'es retiré
En un beau séjour champêtre :

Dédaignant le temps qui court,
Et trop ennuyé de suivre
Les vanités de la court,
Où la vertu ne peut vivre.

Ici ton ame à loisir,
Sans se repaître d'attente,
Pleine d'honnête loisir,
En soi-même se contente.

Ici, à l'abri des vents
D'ambition et d'envie,
Parmi les cours s'émouvans,
Tu vis doucement ta vie.

Ici, libre de soucis,
Sans que nul soin t'importune,
Comme dans une havre assis,
Tu ris des jeux de fortune;

De fortune qui s'ébat
A desployer ses tempêtes,
Et qui bien souvent abat
Les plus sourcilleuses têtes.

Ici, voyant près de toi
Les bois dont tu t'environnes,

Tu ne voudrois être roi
Chargé de mille couronnes.

La muraille de ton clos,
C'est de ton desir le terme :
Tous tes soucis sont enclos
De la forest qui t'enferme.

Dès que la belle aube poind,
Et la porte au soleil ouvre,
Tu ne te tourmentes point
D'être des premiers au Louvre.

Mais, t'éveillant à loisir,
Sans qu'autre chagrin t'enferre,
Bienheureux, tu prens plaisir
De faire aux lievres la guerre.

Tout le jour, pour t'exercer,
Et tes meutes aboyantes,
Tu ne feras que chasser
Après ces bêtes fuyantes.

Puis le soir, quand Apollon
Chez Thétis fait sa retraite,
Tu viens au frais d'un vallon
Ou d'une rive secrette.

Là, parmi les prés mollets,
Tu gagnes les accollades,
Et les jeux mignardelets
Des sylvains et des dryades.

Voilà comme chaque jour,
Sans chagrin et sans envie,

En ce paisible séjour,
D'Auteuil, tu passes ta vie.

Dédaignant le temps qui court,
Et trop ennuyé de suivre
Les vanités de la court,
Où la vertu ne peut vivre.

ODE.

Un homme auroit trop d'affaire,
Jacquier, s'il prenoit souci
De ce qu'il lui faudroit faire
A dix ou douze ans d'ici.

Nous vivons à la journée,
Et, peut-être après demain,
L'autre aurore retournée
Nous glissera de la main.

A tout' heure notre vie
Branle sous un sort douteux,
En danger d'être ravie
Dans les royaumes nuiteux,

D'où jamais on ne rebrousse
Vers ce beau ciel habité,
Pour voir la lumiere douce
Qu'une fois on a quitté.

Que nous sert doncques d'étendre
Nos pensers vers l'avenir?

Ne suffit-il pas d'attendre
Le mal, sans le prévenir?

Las! toujours le malencontre
Est assez tôt arrivant;
Assez tôt on le rencontre
Sans aller courre au devant.

Jacquier, qu'avons-nous à faire
Des événemens futurs?
Dieu sait tout; laissons-le faire :
Ses secrets nous sont obscurs.

Vivons ce jour, il est nôtre;
N'ayons de plus loin souci :
Peut-être au lever de l'autre
Nous ne serons plus ici.

SUR UN PORTRAIT,

A CAMILLE.

Le peintre perd son temps, quelque chose qu'il fasse :
Quand il auroit d'Apelle et l'esprit et la main,
Il ne rendra jamais les graces de ta face;
Car ta face est divine, et son art est humain.

Pourroit-il de tes yeux les beaux traits contrefaire?
Beaux traits, dont tant d'amans à toute heure sont pris :
Je ne le blâme point de ne le pouvoir faire,
Mais je le blâme fort de l'avoir entrepris.

SONNET.

Je n'escris point pour avoir de la gloire;
Je n'eus jamais l'esprit ambitieux;
De l'honneur vain je ne suis soucieux :
Mon Richelet, je te pri' de le croire.

Mais tout mon but est d'avoir la victoire
D'un jeune cœur fier et audacieux :
D'une beauté, le chef-d'œuvre des cieux,
Qu'amour me grave au fond de la mémoire.

Je ne prétends, lorsque j'écris ces vers,
D'en voir mon nom bruire pour l'univers;
Ce n'est pas là le fruit que j'en souhaite.

Je ne désire, en écrivant, sinon
Vaincre ma belle, et m'acquérir le nom
D'un amoureux, non celui de poëte.

SONNET.

Un jour d'été, Charlote, entre les fleurs assise,
Dessus le bord de Seine, où sa demeure elle a,
Tissoit une guirlande, et ses yeux çà et là
Scintilloient les doux feux meurtriers de ma franchise.

Amour volant auprès, qui d'assez haut l'avise,
Croit que ce soit sa mere : à l'heure il dévala;
Mais la cuidant baiser, tout soudain s'envola,
Marri de son erreur, et blâmant sa sottise.

Or de ce bel affront tant de honte il reçut,
Qu'il a fui tout depuis celle qui le déçut,
N'osant plus, le pauvret, se trouver devant elle.

Chasse ta honte, Amour : si tu t'es abusé,
La semblance des deux te peut rendre excusé ;
Car Charlote, de vrai, n'est de gueres plus belle.

DRYEROSE,

OU LA CONSÉCRATION DES CHÊNES.

ODE.

Sous l'épaisseur de cet ombrage,
Mon d'Arnonville, allons nous seoir,
Cependant que le frais du soir
Du soleil domptera la rage.
Couchons-nous entre les fougeres,
Au pied de ces chesnes ombreux,
Où maintes fois à nos bergeres
Nous avons parlé de nos feux.

Charlote en ce lieu même assise,
Alors que le jour s'allumoit,
Jura par lui qu'elle m'aimoit ;
Là me fut son amour promise :
Puis, pour m'en donner témoignage,
Et m'assurer de son serment,
Au doigt elle me mit en gage
Un petit cœur de diamant.

Ici ta Flamine fâchée
D'avoir trop usé de rigueur,
Devint piteuse à ta langueur,
Et d'amour pour toi fut touchée :
En tes bras elle vint s'étendre,
Puis des siens ton col enlassant,
Alla de sa bouchette tendre,
Tes ennuis passés guérissant.

Ici donc, parmi ces fougeres,
Complices de notre bonheur,
Rendons, d'Arnonville, l'honneur
Que nous devons à nos bergeres;
Afin que le temps, qui tout mine,
Ne détruise point leur renom;
Ains de Charlote et de Flamine
Puisse en ce bois vivre le nom!

Je veux consacrer à la mienne
Ce chêne où je me suis couché :
Toi, d'un même desir touché,
Consacre cet autre à la tienne :
D'autant que ces deux arbres montent
Plus haut que la forêt d'autour;
D'autant nos deux nymphes surmontent
Toutes les nymphes d'alentour.

Cueillons force fleurettes blanches,
Et tissons-en des ceinturons;
Puis de ces chênes entourons
A trois tours le tronc et les branches :

Gravons nos chiffres sur l'écorce,
Et ceux de nos nymphes aussi,
Afin que le temps n'ait la force
De les désassembler d'ici.

Je veux au bas du chiffre encore
Que ces deux petits vers soient mis :
« L'arbre de Charlote je suis;
« Courbe-toi, pasteur, et m'adore. »
Il faut au bas du tien encore
Que ces deux mêmes vers soient mis :
« Courbe-toi, pasteur, et m'adore;
« L'arbre de Flamine je suis. »

Debout, advançons notre affaire;
Oys-tu comme ils ont retenti?
Je vois bien qu'ils ont ressenti
L'honneur que nous leur voulons faire.
Déjà leurs têtes ils secouent,
D'orgueil, de gloire et d'aise épris :
A les voir, je crois qu'ils se louent
Du dessein qu'avons entrepris.

Jupiter tonne, ce me semble,
A gauche, au-dessus de ces bois :
Debout, il entend notre voix;
Levons-nous, et marchons ensemble.
Marchons autour de notre souche;
Mais gardons-nous d'en approcher :
Ni de la main, ni de la bouche,
Il n'est plus permis d'y toucher.

Tandis, d'une voix humble et forte,
Les nymphes il faut invoquer,
Et à haute voix convoquer
Toute la rustique cohorte,
Huchons les folâtres dryades,
Et les sylvains aux pieds légers,
Les faunes et les oréades,
Et les demi-dieux bocagers.

Venez ici, gentilles fées,
Quittez pour un temps vos vallons :
Laissez voler vos cheveux longs,
Et soyez toutes dégraffées :
Venez ici faire une danse
Autour de ces deux chênes verts ;
Animez du pied la cadence,
Et dites après nous ces vers :

Beaux arbres, qui sur votre escorce
Portez ces chiffres enlassés,
Croissez contre les ans, croissez ;
Croissez en hauteur et en force.
Ainsi, commençant sa journée,
Le grand bucheron ménager
Ne leve jamais sa coignée
Pour vous nuire ou vous outrager !

Ainsi le tempêteux orage
Du foudre, ouvrier de méchefs,
Dessus la cime de vos chefs
Jamais ne décharge sa rage !

Ainsi jamais l'hyver, qui verse
Çà-bas tant de monstres hideux,
De son haleine ne renverse
Le verd honneur de vos cheveux!

Jamais sur vos verdures sombres
Le soleil ne soit excessif!
Jamais le satyre lascif
Ne vienne profaner vos ombres!
Mais bien les dieux et les déesses,
Quelquefois sur le chaud du jour,
Entre mille douces liesses,
Y puissent démener l'amour!

Jamais sur vos branches élues,
Les chat-huans ni les corbeaux,
Hôtes funestes des tombeaux,
Ne posent leurs pattes velues;
Mais bien la douce Philomele,
Sur le retour du beau printems,
Mais le tourtre et la tourterelle
Y viennent nicher tous les ans!

Croissez en hauteur et en force,
Et faites verdir le renom
De ces deux nymphes dont le nom
Est taillé dedans votre écorce.
Jamais bergeres plus aimées,
Et avec plus de fermeté,
N'abriteront sous vos ramées,
Ou au printems, ou en été.

Par ce chemin qui vous sépare,
Tout le temps qu'il existera,
Autre fille oncq' ne passera
Qui à ces deux-ci s'accompare.
Bref! ni jamais nymphes plus belles
Vous ne verrez que celles-ci,
Ni jamais amans plus fidelles
Que ceux dont les noms sont ici.

Dès que l'effet de ces paroles
Votre honneur ira décevant,
Cessez de vivre plus avant,
Comme nous cessons nos carolles.
Soudain, de dépit et de rage,
Vous laissant cheoir secs et perclus,
Croisez de vos troncs ce passage,
Afin que l'on n'y passe plus.

CLAUDE GARNIER.

Claude Garnier, gentilhomme parisien, embrassa la profession des armes, et s'y distingua, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il nous dit lui-même à ce sujet dans l'un de ses sonnets. Il vivoit encore en 1615.

Ses productions poétiques furent imprimées (Paris, *in*-12, 1609) sous le titre d'*Amour victorieux de Claude Garnier*, etc.; *plus, quelques poëzies tirées des œuvres de l'auteur.* Ce recueil se compose de deux cents sonnets sur l'amour; et ce n'étoit là, nous dit le poète dans son *Avant-propos*, qu'un échantillon de ce qu'il se proposoit de faire paroître : il *retenoit au coffre pour cette heure dix ou douze mille vers.* On trouve ensuite *l'Amour victorieux*, poëme en quatre chants, et en vers de dix syllabes. Le poète fait ainsi connoître le but de cet ouvrage :

C'est trop chanter les rois,
C'est trop user ma vois
En faveur de leur gloire.
Ah! fille de memoire!
C'est trop, divines sœurs,
Implorer vos douceurs,
Afin que leur nom dure
A la race future....

Je veux, ajoute-t-il plus bas,

Chanter l'amour, les flèches,
Leurs assauts et leurs bréches :
C'est le plus commun style;

Et puis il est facile,
Et ne donne terreur,
Epouvante, ni peur.... etc.

Ces vers suffiront sans doute pour donner une juste idée du reste du poëme.

La médiocrité ne met pas toujours à l'abri des traits de l'envie. Claude Garnier s'y vit exposé, et il répondit à ses ennemis en faisant sa propre apologie.

Voici comme il s'exprime sur ce sujet:

Au palais, à la ville, au cabinet des princes,
Même à celui du roy,
Ces jaloux mal voulus de toutes les provinces
Font des contes de moy.

L'un m'appelle vautour, l'autre impute à ma lyre
Une confusion.
L'autre, ignorant, me juge, et ne trouve, à son dire,
Nulle conclusion.

L'un accuse le nombre et les amples murmures
De mes escrits divers,
Et l'autre impudemment condamne les figures
Dont j'embelis mes vers.

L'autre, pour s'honorer et se mettre en estime,
Ose aboyer mon pris,
Attaquant mon sçavoir par une foible rime
Digne de ses escrits.

Toutefois, en leur ame étonnés ils m'adorent;
Leur style en est témoin;
Leur style, que du mien finement ils décorent
Avecque tant de soin.

Je suis comme une roche au milieu des orages
Contre leurs vains discours,
Et tel qu'un beau soleil entouré de nuages
Quand il refait son cours.

Tant que luiront les jours, et tant que la nuit brune
Épandra ses horreurs,
La terre enfantera d'une suite commune
Des chardons et des fleurs.

Ils ont beau forcener, ils ont beau mettre en vente
Leur mensonge effronté,
La verité demeure, et la gloire est vivante
A la postérité.

Les chantres de la Grèce, en dépit des Zoïles,
Sont passés jusqu'à nous;
Et les Romains encore, au pourpris de nos villes,
Sont admirés de tous.

Que leur bouche devienne un foudre, une tempête,
Mille horreurs, mille morts;.
J'affermirai le pas, et leverai la tête,
Invincible en efforts.

Je dédaigne leur fougue, et ris de leur audace;
J'ai les Muses pour moy;
J'ai ceux qui, par aveu, sur le mont de Parnasse
Ont dormi comme toi.

. . . .

Céderois-je aux corbeaux, avoué par les cygnes?
Le chantre des lys d'or
A des chantres communs, entre le peuple, insignes,
Céderoit-il encor?

Non, non, je veux leur blâme, et ne veux d'autre gloire
En faveur de mon art,
Pour être un jour assis au temple de Mémoire
Compagnon de Ronsard.

Ces strophes ne manquent pas d'une certaine vigueur. L'amour-propre humilié supplée quelquefois au talent.

SONNET.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

Deux dieux, Amour et Mars, tous deux en concurrence,
Disputoient sur le point de ton avénement:
L'un te desiroit fille, et l'autre obstinément
Te desiroit un mâle avec impatience.

Je veux, disoit Amour, que sa beauté devance
La beauté qu'une Helène avoit anciennement:
Et moi, se disoit Mars, je veux résolument
Qu'il ait plus qu'un Achille et d'heur et de vaillance.

La querelle étoit grande entre ces deux grands dieux;
Quand celui qui domine et la terre et les cieux,
Borna leur différend par un même avantage.

Il ordonna qu'Amour en tes yeux logeroit;
Il arrêta que Mars seroit dans ton courage,
Et qu'ainsi, mon grand duc, leur guerre finiroit.

SONNET.

Blanche est la neige encore non touchée;
Blanc est l'hermine, et la fleur de nos rois;
Blanche est l'albâtre, et les peuples indois;
Blanc est l'ivoire, et blanche est la jonchée.

Blanc est l'oiseau dont la voix épanchée
Rend sur Méandre une mourante voix;

Blanc est celui que Vénus aux beaux doigts
Accouple au frein d'une bride attachée.

Blanc est le marbre en Afrique taillé;
Blanc est le flot par les vents travaillé;
Cent fois plus blanc est ton sein, ma rebelle,

Et cent fois plus, sans leur faire du tort,
Que le sein blanc de Cyprine la belle,
Et que celui des Carithes encor.

SONNET.

Est-ce, inhumaine, ô dieux ! la récompense
De mes travaux, enfans de ta beauté,
De me payer d'une infidélité
Qui la rigueur la plus forte devance?

Puis qu'ainsi va, que tout par inconstance
Contrairement ici bas soit porté,
Pour rendre compte à la postérité
D'un tel parjure et d'une telle offense;

Que l'hiver aille au degré des jumeaux;
Qu'herbes et fleurs s'émaillent par les eaux;
Que le soleil en la terre chemine;

Que les poissons fretillent dans les cieux;
Que les mortels vivent plus que les dieux,
Et le corbeau chante mieux que le cygne.

SONNET.

A M. BOURBON, TRÈS EXCELLENT POETE LATIN.

BOURBON, dont le nom riche est le nom de nos rois,
Et le nom d'un poëte accompli d'excellence;
Dont la race est la tienne, et dont la bien-disance
Chatouilla les esprits du savant roi François:

Je suis émerveillé de ta romaine voix,
Qui si nette, si pure et si claire s'élance
Des surjons de ta veine, où toute l'influence
Des astres les meilleurs se rassemble à-la-fois.

En ce ravissement, je ne puis te rien dire,
Sinon que tes chansons parangonnent ma lyre,
Et que ma lyre ensemble égale tes chansons:

Tellement qu'en nous deux, que le Parnasse avoue,
Notre France peut voir, immortelle en nos sons,
Le chantre de Vendôme et celui de Mantoue.

MARC DE PAPILLON,

DIT LE CAPITAINE LASPHRISE.

Marc de Papillon, surnommé *le capitaine Lasphrise*, parce qu'il avoit mérité, par ses services, le grade de commandant, et qu'il possédoit le fief de Lasphrise, dépendant de la terre de Vauberault en Touraine, naquit à Amboise, vers l'an 1555.

Ce poète éprouva de nombreuses infortunes, comme il nous l'apprend lui-même :

Dans mon berceau le poipre enflamma sa furie;
Trois ou quatre ans après, mon père trespassa;
Puis la guerre venant nos biens appetissa,
Et m'osta du collége où reluysoit ma vie.
J'eus des traitres procès, j'ai combattu l'envie :
Neptune plus d'un an pauvrement m'oppressa;
De pierres, fer et feu le fier Mars me blessa.
Obéissant soldat, et ayant compagnie,
J'eus de sanglans débas : courtisan, j'ai péné;
Et furieux d'amour, trois ans passionné....

Il ajoute qu'il eut la douleur de survivre à la plupart des personnes qui lui étoient chères, ce qui ne fut pas la moins sensible de ses peines. Marc Papillon entra au service à l'âge de douze ans, il en sortit en 1588. Il vivoit encore en 1599.

Si le capitaine Lasphrise n'est pas meilleur poète que Claude Garnier, il a su du moins donner à ses productions un caractère d'originalité. Sa versification manque de goût et de pureté; mais c'est au milieu des

camps, et dans le tumulte des armes, qu'il consacroit aux muses ses instants de loisir; ce que notre poète regarde comme un mérite d'autant plus remarquable, qu'il est très rare.

Le collége est un camp, l'estude un corps de garde,
Où sans les livres j'ai des livres composés.
Pour montrer la grandeur de ma muse soldarde....
Aux chants de Mars je fay, je chante mes amours;
Trompettes et canons, les phifres, les tambours,
Ce sont les instrumens de ma muse hardie;
Mon espée et mon livre. . . . .

Il dit ailleurs, en parlant du dieu de la guerre:

Lui qui me fut ingrat, non pas lui, je l'offense,
Car par mon sang versé il m'a fait de l'honneur,
Mais ses fils opulens, pleins de mesconnoissance,
Qui se souloient du fruit de mon digne labeur.

A la guerre souvent, voire à la cour pompeuse,
J'ai fait voir ma valeur et mon gentil esprit;
Et, pour rendre ma gloire encore plus fameuse,
J'ai, seul et sans étude, au champ de Mars écrit.

On n'en a vu épris de l'ardeur qui m'allume,
Ainsi naïvement sans livre composer;
Nul que moi n'a encore osé tailler sa plume
Entre les bataillons, et là poëtiser.

Tous ont toujours écrit aux forets solitaires,
Aux beaux vallons secrets, au murmure des eaux;
Et moi, bon capitaine, au front des adversaires,
Au dur retranchement, près des sanglans assauts....

Le recueil des *premières OEuvres poétiques du capitaine Lasphrise* (Paris, *in*-12, 1599) est dédié à *César de Bourbon*, duc de Vendôme. On y trouve une satire, qui a pour titre *le Fléau féminin*, où Papillon maltraite sans aucun ménagement des personnes qui, dans ses autres pièces, avoient été l'objet de ses hommages. Peu

de temps après, pour réparer ses torts, il composa une autre pièce, qui est intitulée *Désaveu du Fléau féminin*.

Un éditeur, qui ne s'est désigné que par ces trois initiales J. B. Q., fit paroître un second recueil des Poésies de Papillon (Lyon, *in*-8°, 1600). Ce second recueil renferme cinquante-six *stances sur l'amour conjugal*, et sur le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, et quatre sonnets au roi et à la reine.

SONNET.

FAITES-MOI chevalier, accolez-moi, ma belle;
Je l'ai bien mérité en ce combat dernier,
Qui s'est éprouvé brave en duel singulier,
Et digne de damer la simple damoiselle.

Mon sçavoir naturel, mon amour naturelle,
Ma gentille valeur redoutable au guerrier,
Demande l'accolade et le noble collier,
Non d'un roi, mais d'amour, qui tous les rois excelle.

C'est en ce bonheur seul qu'est fondé mon souhait;
Quelque affamé d'honneur, qui n'a jamais rien fait,
Riche pourra l'avoir par faveur éblouie.

Je veux seul ce beau grade, honorable toujours:
Sus, accolez-moi donc, afin que je me die
L'unique chevalier de la royne d'amours.

SONNET.

Vive, vive Henri, mon roi victorieux!
Vive ce grand François! vive heureuse la reine!
Vive toujours Bourbon! vive toujours Lorraine!
Vivent Nevers, Nemours, le favori des cieux!

Vivent tous les prélats! vivent jeunes et vieux!
Vivent petits et grands! vive la dame humaine!
Vive ma mie aussi (l'Éternel la maintienne!)
Vivent le libéral et l'avaricieux!

Vive le huguenot, et vive le papiste!
Vive le malcontent! vive le réaliste!
Vive l'envie encor, seule nuit de mes jours!

Vive le publicain! vive le politique!
Vivent le gentilhomme et le vilain rustique!
Vive Satan, pourvu que j'aye mes amours!

SONNET.

N'oser aimer celui, doué de bonne grace,
Qui est à ses amis sans artifice aucun;
Ne parler à personne, éloigner un chacun;
Fuïr ce que la gloire aimablement pourchasse;

Marcher piteusement avecque triste face;
Avoir le chef couvert d'un grand voile importun;
Vivotter mal en point (usage trop commun),
Et, comme un prisonnier, ne bouger d'une place;

Renoncer la nature, ha! quelle indignité!
Et embrasser par vœu la laide pauvreté,
Qui est assurément la mere vicieuse;

Chanter en gémissant, rire en sardonien,
Ne vouloir point d'honneurs, ni d'ami, ni de bien,
Appellez vous cela être religieuse?

SONNET.

Le merveilleux démon, le plus puissant de tous,
C'est cet Amour qui rend les choses difficiles,
En un instant, Masaire, entiérement faciles,
Et fait trouver l'amer agréablement doux.

Par lui les plus couards sont vaillamment résouds:
Il s'égaye, il se plaît aux besognes fertiles;
Il fait les idiots divinement habiles,
Les habiles aussi misérablement fous.

Chymon fut imbécille, et l'amoureuse rage
Le rendit galant homme, épris d'un beau courage;
Salomon, le plus sage, en perdit la raison.

Et moi, j'en désespere égarant connoissance.
Voilà comment l'Amour, pour montrer sa puissance,
Fait d'un oison un aigle, et d'un aigle un oison.

PLAINTE

SUR LE TRÉPAS DE DEMOISELLE GENEVIEVE DE PAPILLON, MA SOEUR.

A MADEMOISELLE DE MASAIRES.

HEUREUX ceux-là qui n'aiment rien!
Ils ne sont sujets aux traverses,
Aux ennuis, aux peines diverses
Que souffrent ceux qui aiment bien.

Ils n'appréhendent la douleur
Qui nous vient d'aimer à toute heure;
Ils se rient de ce qu'on pleure:
Le malheur ne leur est malheur.

Ceux-là regardent de même œil
Les noces et les funérailles;
Dessus leur teint, dans leurs entrailles,
Ils ne logent le triste deuil.

Leurs cœurs ne sont d'amour glacés;
Les pleurs ne baignent leur visage:
Perdissent-ils tout leur lignage,
Ils chantent pour les trépassés.

Tous les accidens rigoureux
Lui sont gracieux avantages;
Les pertes ne lui sont dommages:
Qui n'aime donc est bienheureux.

Non, cet heur est un triste sort :
Car, sans l'amour qui nous enflame,
On n'a ni cœur, ni sens, ni ame;
Et cette vie est une mort.

Accourez donc, rude Atropos,
Pour m'ôter promptement la vie,
Qui a souvent été suivie
De mille tragiques sanglots.

A quinze ans j'ai porté, soldat,
L'excessive peine guerriere;
J'ai connu Thétis la meurtriere,
Blessé, reblessé au combat.

Je n'ai jamais abandonné,
Depuis ce temps, le dieu de Thrace;
Je n'ai point été sans disgrace,
Navré, malade, infortuné.

Mais le plus outrageux bourreau,
Du divers malheur qui m'accable,
C'est de voir, ore misérable,
Mon unique sœur au tombeau.

Ma sœur, chere sœur, mon amour,
Que j'aimois d'une amitié sainte,
Où la vertu étoit empreinte,
Qui fut des graces le séjour!

Qui ne fit onc un ennemi;
Qui ne fit onc une ennemie;
Que le chaste honneur glorifie,
Comme ayant été son ami.

Ma sœur, que Pallas chérissoit,
Voulant qu'elle vécût comme elle,
Sans connoître hymen le fidelle,
Qui gracieux la caressoit.

Pallas s'en fâcha tellement,
Comme haïssant l'heur de Cyprine,
Qu'elle fit en peu que Lucine
La mit au pâle monument.

Si les regrets avoient pouvoir
De faire soudain finir l'homme,
Il est certain que pris du somme,
Tôt, mais bientôt nous l'irions voir.

ÉNIGME.

Je ne crains point du ciel la maligne influence,
Ni de Neptune aussi les flots injurieux;
Encore moins l'orgueil du forgeron des dieux,
Ni cette pesanteur dont je prens ma naissance.

Rien ne peut ici bas amoindrir ma puissance;
Par moi Mars est vaincu, par moi victorieux;
Un chacun me recherche, et garde curieux;
Bref, sans moi toute chose iroit en décadence.

J'enflame incessamment le cher fils d'Ericine;
Par moi, la dame invoque à son desir Lucine;
Je donne liberté, je donne la prison.

Je fais mourir par droit, et avec injustice;
Je suis plein de vertu, je sers souvent au vice;
J'achete et vends ma mere, en déguisant mon nom.

(Le mot est *or.*)

SONNET.

Ni le superbe orgueil du grand Colosse armé,
Qui, comme Rodomont, veut faire peur au monde;
Ni son Dariolet, qui la nuit le seconde;
Ni ses suivans, qui ont leur moyen consommé;

Ni ce traître parent, ce matin animé,
Qui (non devant mes yeux) ordinairement gronde;
Ni son Midas : son cœur, par sa richesse blonde,
Ne sçauroient amortir notre amour enflamé.

Que nous sommes contens de voir que les absences
(Par Mars, le dieu d'honneur) n'ébranlent nos constances!
Je connois ton cœur brave, et tu connois le mien,

Qui n'use d'artifice et fuit la double ruse.
Il n'est que d'être franc; le cœur trompeur s'abuse:
La plus belle finesse est d'être homme de bien.

CHANSON.

Rien n'est sous le vague flambeau
Du bel astre qui tout anime,
Qui soit si doux, ni que j'estime
Comme ce féminin troupeau :
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

Y a-t-il rien si gracieux,
Y a-t-il choses plus aimables,
Que voir des beautés desirables
S'embellir pour nous plaire mieux ?
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

Les habits richement luisans,
Le blanc, le rouge en leur visage,
Et leur délicieux langage,
N'est-ce point l'appât des amans ?
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

Si pour nous induire aux desirs,
Elles se veulent contrefaire,
Nous ne pouvons moins que leur plaire,
Et mourir en si doux plaisir.
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

Vous doncques, ô vous chers aimés,
Glorifiez ce que j'honore,
Tous dieux en tous autels j'adore,
Sans lier mes sens animés :
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

Je n'aurai peur de m'absenter,
Craignant que ma femme on suborne,
Je ne porterai point la corne,
Mais je la ferai bien porter :
J'aime la cour, j'aime les dames,
Plus pour maîtresses que pour femmes.

ANNE D'URFÉ.

Anne, comte d'Urfé, marquis de Baugé, baron de Châteaumorand, seigneur de la Bastie, etc., gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et bailli de Forest, étoit né en 1555, de Jacques d'Urfé, et de Renée de Savoie, marquise de Baugé, fille de Claude de Savoie, comte de Tende et de Sommerive, gouverneur et grand-sénéchal de Provence. Son père le maria à Diane de Châteaumorand, qui étoit amoureuse d'Honoré d'Urfé, frère cadet d'Anne. Ces deux époux ne vécurent pas long-temps d'accord; ils se séparèrent au bout de quelques années, s'obligeant réciproquement à embrasser l'état religieux. Anne d'Urfé se fit prêtre, et devint comte de Lyon, prieur de Montverdun, et doyen de Montbrison. Mais Diane, se voyant libre, ne se souvint plus de sa promesse; elle épousa peu de temps après son beau-frère. Anne d'Urfé mourut en 1621, âgé de soixante-six ans. Il avoit cultivé la poésie dès l'âge de quinze ans, dit Duverdier, et depuis lors, ajoute ce bibliographe, « il n'a cessé et ne cesse, parmi autres nobles et sé- « rieux exercices, de faire des vers, mais tels et si « gaillards, que Pierre de Ronsard, qui en a vu, en « prise grandement la façon et l'ouvrier : ce que de sa « benigne grace et naturelle bonté il m'en a montré « écrit de sa main, est la Diane, contenant cent qua- « rante sonnets par lui composés à Marignan, 1573.

« Plus, vingt sonnets pastoraux et plusieurs beaux « discours en vers heroïques. Il a fait aussi, ces années « dernières, la Hierosolyme, imitée de Torquato Tasso, « en stances françoises, avec les argumens et sommaires « sur chacun chant, etc. » Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. Nous ne connoissons d'Anne d'Urfé que les cinq sonnets rapportés par le même Duverdier, et un Recueil d'*hymnes*, ou poésies pieuses, publié à Lyon, en 1608, *in*-4°.

DIANE.

SONNET.

Je chante dans ces vers le soleil de la France,
Et des sainctes vertus le plus rare miroir,
Un objet de desirs que l'on ne sauroit voir,
Sans germer en son cœur une extrême souffrance.

Je chante dans ces vers avec quelle puissance
Cest archerot volant captiva mon vouloir,
Comme je fus pressé d'un pregnant desespoir,
Et comme je souffris le joug d'obéissance.

Je chante dans ces vers combien de passions
J'ay souffert, en deux ans, par ses perfections,
Que mes escrits rendront d'éternelle mémoire.

Et bien que les accens repoussez de ma voix
Ne puissent s'egaler à ceux du Vendomois,
Si est-ce que mes vers ne resteront sans gloire.

SONNET.

Je ne m'estonne plus si celuy qui saulva
Le reste des Troyens, qui depuis occit Turne,
Venu dans le manoir, où le vieillard Saturne,
En fuyant Jupiter (comme on dit) arriva,

S'estonnoit que l'esprit, qui comme vent s'en va
De ce corps souffreteux, hors de ce lieu nocturne
Desire de sortir pour tenter la fortune,
Qu'avecque tant de maux vivant il esprouva.

C'est grand mal que de vivre en si longue misère.
Je pensoys, quant à moy, la fortune prospère
M'avoir favorisé dessus tous les humains,

En me faysant jouir d'une belle maistresse :
Mais il la faut laisser; car nous avons sans cesse
Les biens mal assurez, et les maux tous certains.

SONNET.

Pasle et blanche est la mort, pasle et blanche est la belle
Qui tient de mille nœuds serve ma liberté.
Comme tout meurt par mort, tout meurt par sa beauté.
Et, comme de la mort, chacun est frappé d'elle.

La mort est tousjours froide, et cette Olimpe gelle
D'une chaste froideur au plus chaud de l'esté.
Elle est, comme la mort, pleine de cruauté,
Inexorable, sourde, inhumaine et rebelle.

On feint la mort sans yeux : cette farouche icy
N'en a, ce croy-je, point pour voir nostre soucy.
Et comme un gentil cœur incessamment aspire

D'une mort honorable esprouver cest effort :
D'une pareille ardeur un chacun la desire.
Mais qui ne chercheroit une si belle mort?

FRANÇOIS DE MALHERBE.

Nos poètes doivent honorer Malherbe. Il fut le créateur de leur art, il sera toujours leur modèle. Avant lui, Marot se fit remarquer par quelques poésies pleines de finesse et de grâce; mais son talent n'eut qu'une foible influence sur le goût de ses contemporains. On ignoroit même si la langue françoise étoit susceptible de s'élever à la poésie noble; si des inversions adaptées à son génie, des coupes variées, un heureux mélange de longues et de brèves; en un mot, si les effets du rhythme donneroient jamais à nos grands vers le charme des poésies anciennes. Ronsard et ses imitateurs détruisirent au lieu de créer. Jamais le pédantisme et la sotte érudition ne poussèrent plus loin leurs ravages. Il sembloit qu'on se fût fait une loi de replonger la langue dans les ténèbres de la barbarie, dont Montaigne et Marot l'avoient fait sortir. L'ignorance applaudissoit à l'accumulation des épithètes, à l'exagération des figures et à tout le fatras scolastique qui étouffa long-temps notre langue sous le poids des expressions grecques et latines. Il falloit un homme de génie pour s'opposer au torrent du mauvais goût; Malherbe parut. Avant lui, la France n'avoit pas encore de langue poétique. Malherbe seul révéla toutes les richesses de notre versification : beauté d'expressions et d'images, mouvements rapides et sublimité d'idées, enthousiasme, nombre, cadence, rien ne manque

à ses belles odes. Personne ne connut mieux que lui les effets de l'harmonie, personne n'eut plus de goût et d'oreille. La douleur et la sensibilité trouvent aussi sous sa plume des expressions naïves et touchantes, et la coupe des vers suit naturellement les émotions de son âme. On s'étonne et l'on admire, en comparant son noble langage aux locutions barbares des émules de Ronsard. Ainsi fut préparé le siècle brillant de Louis XIV. A peine sorti d'un bloc informe, Apollon est déjà le dieu de la lumière. Quelques anecdotes qui nous sont transmises par Racan et ses contemporains, feront connoître la vie et le caractère de Malherbe; c'est dans ses ouvrages qu'il faut étudier son génie.

François Malherbe, né à Caen en 1555, appartenoit à l'illustre maison de Malherbe-Saint-Aignan, qui suivit en Angleterre l'armée de Robert III, duc de Normandie. La fortune ne fut pas toujours favorable à sa famille. Son père, réduit à l'emploi d'assesseur à Caen, embrassa la religion réformée quelque temps avant de mourir. Malherbe, alors âgé de dix-neuf ans, en eut tant de chagrin, qu'il partit pour la Provence, à la suite du grand-prieur, Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II. Il étoit encore attaché à ce prince, qui fut assassiné à Aix, en 1586, par Altouvitis, lorsqu'il épousa Madeleine de Coriolis, fille d'un président, et veuve d'un conseiller au Parlement d'Aix. Il en eut plusieurs enfants, qui moururent tous avant lui. Une de ses filles expira dans ses bras à l'âge de cinq ou six ans; et la dernière année de sa vie, son fils unique fut tué en duel par un gentilhomme provençal nommé De Piles. Ce malheureux événement abrégea sans doute les jours de Malherbe. Il se rendit auprès du roi, qui faisoit alors

le siége de La Rochelle, pour lui demander justice. N'ayant pu l'obtenir, il résolut de se battre avec le meurtrier. Racan, Balzac, et quelques autres de ses amis, lui représentant que la partie étoit trop inégale entre un vieillard de soixante-douze ans et un jeune homme de vingt-cinq : « C'est pour cela que je veux « me battre, répondit-il : je ne hasarde qu'un denier « contre une pistole. » Trois sonnets, qu'il composa sur la mort de ce fils, ne sont point parvenus jusqu'à nous. On ne connoît que celui où se trouve ce vers :

Mon fils, qui fut si brave, et que j'aimai si fort.

Balzac assure qu'ils étoient tous excellents; et comment ne le pas croire, en relisant les stances à Du Perrier sur la mort de sa fille? Les accents du père pourroient-ils être moins touchants que ceux de l'ami? Malherbe avoit environ soixante ans lorsqu'il perdit sa mère, vers l'an 1615. La reine mère lui ayant envoyé à cette occasion un gentilhomme, il lui dit « qu'il ne « pouvoit se revancher de l'honneur que lui faisoit la « reine, qu'en priant Dieu que le roi pleurât sa mort « aussi vieux qu'il pleuroit celle de sa mère. » Malherbe étoit déjà célèbre par diverses poésies, et notamment par ses stances à Du Perrier, et par une ode à la reine Marie de Médicis sur son arrivée en France, lorsque son nom et son mérite furent connus de Henri IV. Ce prince, demandant un jour au cardinal Du Perron s'il ne faisoit plus de vers, le cardinal lui répondit « qu'il « ne falloit plus que qui que ce fût s'en mêlât après un « gentilhomme de Normandie, établi en Provence, « nommé Malherbe, qui avoit porté la poésie françoise « à si haut point, que personne n'en pouvoit jamais « approcher. » Le roi se ressouvint de ce nom de

Malherbe; et trois ou quatre ans après, les affaires de notre poète l'ayant appelé à Paris, vers l'an 1605, il présenta au roi, qui revenoit du Limousin, les stances qui commencent par ce vers :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées.

Henri IV en fut très content; il recommanda Malherbe à M. de Bellegarde, qui le logea dans sa maison, et lui donna mille livres d'appointements, sa table et un cheval. Ce fut chez le grand-écuyer qu'il fit la connoissance de Racan, alors page de la chambre du roi. L'amitié qu'ils contractèrent l'un pour l'autre ne se démentit jamais, malgré la disproportion de l'âge. Racan avouoit souvent qu'il devoit son talent pour la poésie à Malherbe; et les expressions de sa reconnoissance sont consignées dans une lettre qu'il écrivit à Conrart, l'un des fondateurs de l'Académie Françoise. Lorsque la princesse de Condé fut ravie par un mari jaloux à l'amour de Henri IV, Malherbe fut l'interprète de la douleur du monarque. Ce fut encore notre poète qui célébra le retour de la princesse à Fontainebleau. Après l'assassinat du roi, Marie de Médicis gratifia Malherbe de cinq cents écus de pension, ce qui lui donna le moyen de n'être plus à charge au duc de Bellegarde. Il étoit ennemi de toute espèce de luxe. Racan nous apprend que Malherbe logeoit ordinairement en chambre garnie, et n'avoit que sept à huit chaises de paille. Lorsqu'elles étoient toutes occupées, il fermoit la porte en dedans, et crioit à ceux qui survenoient : « Attendez, il n'y a plus de chaises. » Son plus grand bonheur étoit de réunir chez lui ses amis et ses disciples, parmi lesquels il distinguoit principalement Racan, Coulomby, Maynard, Touvant et Dumous-

tier. Leurs conférences étoient des écoles de goût et de littérature. Il paroît que l'étude des Grecs n'étoit point familière à Malherbe. Les odes de Pindare lui sembloient du galimatias. Parmi les Latins il aimoit Stace, Sénèque le tragique, Juvénal, Ovide, Martial, et surtout Horace, qu'il appeloit son bréviaire. On le vit toujours se déchaîner contre la manie de faire des vers dans une langue que l'on n'avoit apprise que par l'étude; et ses amis lui ont souvent entendu dire que si Horace et Virgile revenoient au monde, ils donneroient le fouet à Bourbon et à Sirmond. Malherbe étoit vif, et fort brusque dans sa conversation et dans ses manières. Il disoit tout ce qu'il pensoit, tout ce qui lui venoit dans l'esprit, avec une liberté, une franchise qui souvent alloit trop loin. Il étoit même un peu misanthrope, et avoit en général un assez grand mépris pour tous les hommes. Sa causticité s'épanchoit principalement contre les mauvais poètes ou les mauvais ouvrages, et n'épargnoit pas davantage les grands seigneurs. Une princesse de Condé, étant accouchée de deux enfants morts, dans la prison où étoit son mari, Malherbe rencontra chez le garde des sceaux Du Vair, un conseiller du Parlement de Provence, qui paroissoit très affligé de la perte que l'état faisoit de deux princes du sang. « Eh! monsieur, consolez-vous, lui dit Mal-« herbe, nous ne manquerons jamais de maîtres. » L'archevêque de Rouen, François de Harlay, avoit retenu Malherbe à dîner, pour venir entendre ensuite un de ses sermons. Le poète s'endormit au sortir de table; et comme le prélat le réveilloit pour le mener au sermon, « Monseigneur, reprit brusquement Malherbe, je dor-« mirai bien sans cela. » Un homme de robe lui apporta

des vers qu'il adressoit à une dame: « Avez-vous été con« damné à être pendu, ou à faire ces vers-là? » lui demanda Malherbe. Notre inimitable Molière s'est emparé de cette saillie. La langue françoise n'eut jamais un plus ardent défenseur; il reprenoit hardiment les grands, les princes, et jusqu'au roi lui-même; aussi l'appeloit-on à la cour le tyran des mots et des syllabes. Une heure avant de mourir, son confesseur l'entretenant de la félicité de l'autre monde, s'exprimoit en termes vulgaires et incorrects. « Ne m'en parlez pas « davantage, lui dit-il; votre mauvais style m'en dé« goûteroit. » Malherbe mourut au mois d'octobre 1628, âgé de soixante-treize ans, après avoir rempli tous les devoirs d'un bon chrétien, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Racan ne fut pas témoin de ses derniers moments. Il étoit alors employé au siége de La Rochelle, dont la réduction eut lieu le 28 octobre, quatre ou cinq jours après la perte de son ami. Si Malherbe n'eût eu d'autre distinction que celle de la naissance, son nom seroit déjà oublié; mais il fut poète, et son nom est immortel! Sa véritable noblesse fut celle du génie. Plusieurs morceaux de ses poésies brillent encore à côté des immortels chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV. Bon père, bon fils, bon ami, excellent citoyen, Malherbe sut se faire pardonner, par ceux qui le connurent, la franchise un peu brusque de son caractère. L'amitié qui l'unit à Racan honore à la fois le maître et le disciple. Il est si rare de voir dans une même carrière l'amitié s'accroître des triomphes même de son rival, et le culte des muses est si souvent profané par les combats des passions haineuses, que l'esprit se repose avec joie sur un si doux souvenir. Le

dix-septième siècle a vu se renouveler ce touchant exemple : puisse le nôtre en être encore le témoin ! puissent nos poètes se souvenir sans cesse que le vrai mérite ne connoît point l'envie, et que la médiocrité seule a recours à l'outrage pour déguiser son impuissance !

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

SUR LA RÉDUCTION DE MARSEILLE A L'OBÉISSANCE DE CE ROI, SOUS LES ORDRES DU DUC DE GUISE, GOUVERNEUR DE PROVENCE. (1596.)

ODE.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande ?

Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide:
Un Alcide, fils d'Alcide,
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie,
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entre suivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avoit langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.

Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déjà tout le peuple More
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu;
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et déjà, pâle d'effroi,
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.

CONSOLATION A M. DU PERRIER,

GENTILHOMME D'AIX EN PROVENCE, SUR LA MORT DE SA FILLE. (1599.)

TA douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier, aussitôt que la parque
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'être allégé :

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point;

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin :

Il les sécha pourtant; et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'un acte si perfide,
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES.

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI-LE-GRAND, ALLANT EN LIMOSIN.
(1605.)

O Dieu, dont les bontés, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait la louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître;
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,

Parmi tant de rochers qui lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et, comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état, ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte;
Et qu'un bras si puissant l'ayant pour son appui,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées;
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes;

Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés :
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence,
Que dedans la misère on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous, de peur de la peine, auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre;
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront, de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et, n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis, dont nous fûmes la proie,
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et, d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience,

Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre,
Et, rendant l'univers à son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son dauphin, d'une vitesse prompte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main, qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses camps déconfits;
Et si de nos discords l'infame vitupère
A pu la délivrer aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

STANCES.

PARAPHRASE D'UNE PARTIE DU PSAUME CXLV, SUR LA GRANDEUR PÉRISSABLE DES ROIS.

N'ESPERONS plus, mon ame, aux promesses du monde;
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse, si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'un chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

SUR L'ATTENTAT

COMMIS SUR LE PONT-NEUF, EN LA PERSONNE DE HENRI-LE-GRAND, LE 19 DÉCEMBRE 1605, PAR ÉTIENNE DE LISLE, PROCUREUR A SENLIS.

ODE.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre,
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

O que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent!
O que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est fait aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,

Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter?
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter?
Et que si de cette couronne,
Que sa tige illustre lui donne,
Les loix ne l'eussent revêtu,
Nos peuples, d'un juste suffrage,
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête;
Et d'un courage forcené,
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche,
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
(Comme si détruire l'état
Tenoit lieu de juste conquête!)
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent:
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent:
Tu dois ta flâme à tout le monde;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,

N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire!
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement:
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le dieu de Seine étoit dehors,
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords:
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur étoit si peu croyable,
Qu'en cet accident effroyable,

Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les auroit obligées,
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos ames craintives;
Remettez vos chapeaux de fleurs :
Le roi vit; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse;
Mettez-vous l'esprit en repos :
Que cette peur s'évanouisse;
Vous la prenez mal-à-propos.
Le roi vit, et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence!
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois,

Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits;
Leur présence n'est qu'une pompe:
Avecque peu d'art on les trompe;
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'ame aussitôt qu'en la face,
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite,
Que le trépas qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayions versé de larmes
Pour une semblable douleur.

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel;

Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel;
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidelle,
Cette reine dont les bontés
De notre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés:
Fais que jamais rien ne l'ennuie,
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grace de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours:
Bénis les plaisirs de leur couche;
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verts,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout, pour leur commune joie,
Devide aux ans de leur dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin :
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue,
Les aquilons dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

SUR L'HEUREUX SUCCÈS DU VOYAGE DE SEDAN. (1606.)

ODE.

ENFIN, après les tempêtes,
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sedan s'est humilié;

A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte,
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit un lion,
N'eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu, pour le prendre,
Loisir de le menacer.

Tel qu'a vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,

De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qu'il trouve, il le ravage;
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant:
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étoient comme d'un tonnerre,
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence,
Qui suit un mauvais conseil;
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rebellion,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir!
A peine fut reclamée
Sa douceur accoutumée,
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière vaines chimères
De haines et de rancueurs!
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs!
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis!
Sous Henri, c'est ne voir goute,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté;
Roi, qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté!
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule,

Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle Croissant.

Mais, tandis que les années
Pas-à-pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée,
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques,
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts,
Alors que de ton passage
On leur fera le message,

Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent applanir?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers,
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront, sous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déja le Tézin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne
Que tu lui dois arracher;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton,
Dans sa caverne profonde
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,
Souffre, à ta juste douleur,
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur :

L'astre, dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer,
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les muses seulement
L'homme est exempt de la parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles, traçant l'histoire
De tes faits laborieux,

Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et, quelque assaut que te face
L'oubli par qui tout s'efface,
Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

SONNET

A L'OCCASION DE LA GOUTTE DONT HENRI-LE-GRAND FUT ATTAQUÉ AU MOIS DE JANVIER 1609.

Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne!

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne!

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien.

VERS FUNÈBRES

SUR LA MORT DE HENRI-LE-GRAND. (1610.)

STANCES.

ENFIN l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire, est dans la sépulture
A la merci des vers.

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,
Comme elle est dans le mien?

Ta fidelle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

Quiconque approche d'elle, a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur:
Car, pour la consoler, que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande ame : ôte-lui cette nue,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;

Et fais, du même lieu d'où sa peine est venue,
Venir sa guérison.

Quelque soir dans sa chambre apparois devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher :
Et sans doute la France aura, comme Sypile,
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcipe soupiroit, prêt à s'évanouir :
On l'auroit consolé; mais il ferma l'oreille,
De peur de rien ouïr.

POUR LE ROI,

ALLANT CHATIER LA REBELLION DES ROCHELOIS, ET CHASSER LES ANGLOIS, QUI, EN LEUR FAVEUR, ÉTOIENT DESCENDUS EN L'ILE DE RÉ. (1627.)

ODE.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête!
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion,
Donner le dernier coup à la derniere tête
De la rebellion.

Fais cheoir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer,
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition;
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtimens en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges :
Les immortels eux-même en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétés.

Marche : va les détruire; éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts.



Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre :
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras, elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée;
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre present n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va : ne differe plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'assure, et t'engage sa foi,
Qu'employant ce Typhis, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est tems de marcher.

Que sa façon est brave, et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches :
Ici couroit Mimas ; là Typhon se battoit ;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis,
Vit, selon son desir, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés :
Phlègre qui les reçut pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie,
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord : Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoi qu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu :
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu ?

Neptune importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paroîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal, en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

Oh! que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque:
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi? tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens :
Mars est comme l'Amour ; ses travaux et ses peines
Veulent des jeunes gens.

Je suis vaincu du temps ; je cède à ses outrages :
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire :
Tu verras mon adresse ; et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux, de tes beaux faits la terre sera pleine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

STANCES.

PHILIS qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés chaque jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

Oh qu'il me seroit desirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!
Mon mal ne m'étonneroit guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans reconfort :
Glycère fait mes destinées ;
Et comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais, quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

ÉPITAPHE.

A MADEMOISELLE DE CONTY.

N'ÉGALONS point cette petite
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passés :
Tout cela n'est qu'une chimère;
Il faut dire, pour dire assez,
Elle est belle comme sa mère.

A LA REINE, MERE DU ROI,

SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE.

ODE.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyés.

A ce coup, iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins,
En leur ame encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies :
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse, que la foi
D'amour ensemble et d'hyménée
Destine au lit de notre roi.

La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant;
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière;
Et telle, dessus l'horizon,
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

Le sceptre que porte sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point;
Nulle vanité ne la touche;
Les Graces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Être vu sans être adoré.

Quantes fois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,

Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit?
Et quantes fois, en sa pensée,
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté,
Qui lui fit celer son martire,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté?

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder;
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix :
Les fleurs naissent, à sa rencontre,
Dans les cœurs et dans les esprits;
Et la présence des merveilles
Qu'en oyent dire nos oreilles,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers!
Astre, par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers!
Exemple sans autres exemples!
Future image de nos temples!
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Doit-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous, qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous, la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidellement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître,
Ou par armes, ou par amour:
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déjà prêtes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeunesse est le message,

Tardera d'être en son visage,
Et de faire ombre à son menton.

O combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives!
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant notre grand Alcide,
Amolli parmi vos appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas;
Et cette valeur indomptée,
De qui l'honneur est l'Heuristée;
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir, qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités,
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée,

En tant de parts s'est fait ouïr,
Que tout le siècle en est un livre;
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas :
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie,
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est-là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs;
C'est-là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter,
Que la douceur qui tout excède,
N'est point ce que sert Ganimède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;

Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion;
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours;
Ni toujours, par semblable voie,
Ne font les planètes leur cours;
Quoi que promette la fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faîte au prépice,
Et pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer.

Je sais bien que sa Carmagnole
Devant lui se représentant,

Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle;
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou devant que le sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont dejà fait preuve à leur dam,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire,
De Phaéton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un siège autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en conte
Barberousse qu'elle a chassé;
Guise, en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

SONNET.

Beaux et grands bâtimens d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrage divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature;

Beau parc et beaux jardins, qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture;

Lieux, qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs;
Bois, fontaines, canaux, si, parmi vos plaisirs,
Mon humeur est chagrine, et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

LES SIBYLLES,

SUR LA FÊTE DES ALLIANCES DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

LA SIBYLLE PERSIQUE.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions:
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour Alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

LA LIBYQUE.

Cesse, Pô, d'abuser le monde :
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté;
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

L'ÉRYTHRÉE.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages
Où quelque malheur ne soit joint;
La discorde ici n'est mêlée;
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

L'HELLESPONTIQUE.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton desir,
Trouveras-tu quelque puissance
A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort, ou l'obéissance?

LA TYBURTINE.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître;
Thémis les vices détruira;
L'honneur ouvrira son école;
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME

QUI NE LE CONTENTOIT QUE DE PROMESSES.

STANCES.

Beauté, mon beau souci, de qui l'ame incertaine
A comme l'océan son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vais résoudre à ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime ou que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais, pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet :
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis, et vous rire de moi :
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas :
S'il arrive autrement, ce sera votre faute,
De faire des sermens et ne les tenir pas.

A M. COLLETET,

SUR LA MORT DE SA SOEUR.

ÉPIGRAMME.

En vain, mon Colletet, tu conjures la parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque :
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable ;
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

A Mgr LE DUC DE BELLEGARDE,

GRAND-ÉCUYER DE FRANCE.

ODE.

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler ;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence :
Bellegarde, unique support,
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate,
Que déjà ton bruit nompareil,
Au bord du Tage et de l'Euphrate,
N'a vu l'un et l'autre soleil ?

Les Muses hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et comme parentes des dieux,
Ne parlent jamais en esclaves;
Mais aussi, ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace;
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil,
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet,
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers

Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande
L'homme est d'autant plus travaillé,
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs, de tant de côtés,
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son desir,
Et ne sait en cette peinture,
Ni que laisser, ni que choisir.

Ainsi, quand pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte;
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités,
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage,
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux,
Est réputé grand avantage;
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu

Les charges les plus honorables,
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats,
Le Pô mettre les cornes bas;
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connois que c'est que du vrai bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,

Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux-esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Éloigné des molles délices,
Qui ne sait que toute la cour,
A regarder tes exercices,
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi,
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace et tes appas
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la toison?

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solemnellement

De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée;
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent:
Toutefois les nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le dieu.

De combien de pareilles marques
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des parques?
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours;
Et qu'à bien disposer les choses,
Il faut mêler pour un guerrier,
A peu de myrthe et peu de roses,
Force palme et force laurier.

Achille étoit haut de corsage,
L'or éclatoit en ses cheveux;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage:
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde;
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût par un bras homicide,
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride;
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui?

C'est aux magnanimes exemples
Qui sous la bannière de Mars
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

Tel que, d'un effort difficile,
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Élide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent,
Et, dans Syracuse arrivant,

Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant.

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti;
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre;
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout a reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts;
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire;
Ne l'as-tu pas toujours suivi?
Ne l'as-tu pas toujours servi?

Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort,
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les Syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde:
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire;
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en, d'un clin de tes yeux,
Un témoignage gracieux;
Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi, de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie!

Ainsi, tes honneurs fleurissans,
De jour en jour aillent croissans,
Malgré la fortune contraire;
Et ce qui les fait trébucher,
De toi, ni de Termes, ton frère,
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur à pleines voiles
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir, de votre grandeur,
Ce que la terre a de rondeur,
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je desire,
Ni jusques où vous méritez.

A M. DE FLURENCE,

SUR SON ART D'EMBELLIR.

SONNET.

VOYANT ma Caliste si belle,
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore même n'atteint,
Quand elle commence de naître.

Mais, Flurence, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

QUATRAIN

POUR METTRE AU DEVANT DU LIVRE DU SIEUR DE LORTIGUES.

Vous, dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous:
Mars et les Muses le défendent.

POUR UNE FONTAINE.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

CONSOLATION A CARITÉE,

SUR LA MORT DE SON MARI.

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au réconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Égée
Le premier nid des Alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment,
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidelle Caritée!
En toutes ames l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycènes faire l'amour?

Mais le destin qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême;
Et les dieux ont gardé ce don,
Si rare, que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpédon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort;
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez,
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,

Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos;
Quittez ces funestes propos;
Et, par la fin de vos tempêtes,
Obligeant tous les beaux-esprits,
Conservez au siècle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Pleins d'appas si délicieux,
Devient mélancolique et sombre,
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumières étoient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

AUX OMBRES DE DAMON.

. . . .

L'Orne, comme autrefois, nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La parque également sous la tombe nous serre:
Et les mieux établis au repos de la terre,
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillement de pourpre, et de suite de pages,
Quand le terme est échu, n'alonge point nos jours:
Il faut aller tout nuds où le destin commande;
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours, qui la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre! en nos obsèques mêmes,
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise;
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console;
Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs.

A Mgr LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Grand et grand prince de l'Église,
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort:
Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouir sur les flots;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots:

Et cette sagesse profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité,
N'a fait loi qui moins se révoque,
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

AU ROI.

SONNET.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage mûr en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révolte féconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison;
Certes, c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayiez pour témoin,
Connoissez-le, mon roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également:
Les ouvrages communs vivent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

ÉPITAPHE DE FEU MGR LE DUC D'ORLÉANS.

SONNET.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux,
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la parque a fait ses lois
Égales et nécessaires!

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

POUR METTRE DEVANT LES HEURES DE CALISTE.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour;
Vous n'aurez point miséricorde:
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peût avoir de vous?

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.

Prier Dieu qu'il vous soit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grace, et vous l'aurez.

CONSOLATION

A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE VERDUN, SUR LA MORT DE MME SA FEMME.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi, de qui les avis prudens,
En toute sorte d'accidens,
Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison, jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde :
Les affaires de l'homme ont un autre destin;

Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes, ni sacrifices :
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés ;
Et qui s'est nettoyé des vices,
Ne lui fait point de vœux qu'ils ne soient exaucés.

Neptune en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages ;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé,
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul, entre les dieux,
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite :
Il dévore la proie aussitôt qu'il la prend ;
Et, quoi qu'on lise d'Hippolite,
Ce qu'une fois il tient jamais il ne le rend.

Mais, quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté,
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne feroit que troubler son extrême bonté ?

Que voyons-nous ? que des Titans,
De bras et de jambes luttans

Contre les pouvoirs légitimes;
Infâmes rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre, attaquèrent les cieux.

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort,
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

ÉPIGRAMME.

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien de beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront,
Comme à toi, les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux;
Mais voilà comme va le monde:
Je t'ai voulue, et je la veux.

POUR LA REINE, MERE DU ROI,

PENDANT SA RÉGENCE.

ODE.

Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux;
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre,
Banni des rives de Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois;
Venez en robes, où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs;

Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, vierges, non, je me retire
De tous ces frivoles discours :
Ma reine est un but à ma lyre,
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr du Gange à l'Ibère
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers.

Aussi-bien, chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas après la rose,
Aux pavots chercher de l'odeur?
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament,
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement.

Dans nos champs on voit l'abondance
Hors de l'outrage des voleurs;

Les festins, les jeux et la danse,
En bannissent toutes douleurs :
Rien n'y gémit, rien n'y soupire :
Chaque Amarylle a son Tityre ;
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne,
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hyménées,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrénées,
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues ;
Et, sans l'usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords ?
Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Égypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis ?

Certes, ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles,
A moins d'une immortelle main;
Et la raison ne se peut dire,
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés,
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Mais qu'elle soit nymphe ou déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage
Au-deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
La valeur étonnoit la terre,
Les destins firent son époux;
Roi, dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absynthes,

Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier,
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier?
Et pour étendre sa couronne,
Croître comme un fan de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes,
Que jusques à leurs derniers restes
La flâme grecque a dévorés?

POUR LA PUCELLE D'ORLÉANS.

ÉPIGRAMME.

L'ENNEMI, tous droits violant,
Belle Amazone, en vous brûlant,
Témoigna son ame perfide :
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il est mort.

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE.

ODE.

NYMPHE, qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte, sur la terre et sur l'onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,

Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison,
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que ces furies
Viendroient des abîmes d'enfer,
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer?
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés?
Et que nos malheurs seroient pires
Que naguères, sous les Busires
Que cet Hercule avoit domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour,
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fût plus voisine des cieux.

Au-delà des bords de la Meuse,
L'Allemagne a vu nos guerriers,
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace :
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuir et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toutes sortes d'accidens,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidens !
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels,
Dont la vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux, dans nos temples,
Des images et des autels ?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,

Tu ferois dedans tes limites
Lever et coucher le soleil ?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre ! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il desire ;
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort ?

Assez de funestes batailles,
Et de carnages inhumains,
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie ;
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employons notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La Discorde, aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des états :
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie ;

Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elles met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles ;
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadêmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide,
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés ;
Et surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, ces neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons :

Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise
Commune à tous les beaux-esprits,
Plus ardent qu'une athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

SONNET

SUR LA MORT DE SON FILS. (1628.)

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon sauveur ! puisque par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

POÈTES

CONTEMPORAINS

DE MALHERBE.

1556 à 1628.

POÈTES

CONTEMPORAINS

DE MALHERBE.

JACQUES DAVY DU PERRON.

JACQUES DAVY DU PERRON, que l'abbé de Longuerue appeloit le *colonel-général de la littérature françoise*, naquit le 25 novembre 1556, dans le canton de Berne, où sa famille s'étoit retirée après avoir embrassé le calvinisme. Il fut élevé par son père, Julien Davy, seigneur Du Perron, médecin, ministre et professeur de belles-lettres à Genève. Le jeune Du Perron se fit catholique en 1576, et fut successivement évêque d'Évreux en 1593, archevêque de Sens en 1604, grand-aumônier de France, et enfin cardinal la même année. Il mourut à Bagnolet, près de Paris, le 5 septembre 1618, dans la soixante-deuxième année de son âge.

Du Perron fut sans doute l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle : doué d'un génie hardi et entreprenant, sans cesse tourmenté du désir de se faire un nom et d'acquérir de la fortune, il saisit en homme habile, mais souvent peu délicat, toutes les circonstances qui pouvoient servir son ambition. Il possédoit au suprême degré le talent de persuader.

Lorsque, dans la suite, devenu cardinal, il fut envoyé à Rome pour accommoder les différends élevés entre le saint-siége et la république de Venise, le pape Paul v disoit très souvent : « Prions Dieu qu'il inspire « le cardinal Du Perron ; car il nous persuadera ce « qu'il voudra. »

L'une des plus importantes productions de Du Perron est, sans contredit, sa traduction d'une partie du premier et du quatrième Livre de *l'Énéide*. Sa versification est quelquefois dure, incorrecte et négligée; mais, en général, sa traduction ne manque pas d'une certaine élévation, et on y trouve un grand nombre de beaux vers.

Du Perron traduisit aussi les deux premières odes du premier Livre d'Horace, l'une en vers héroïques, l'autre en vers de huit syllabes; celle des *Héroïdes* d'Ovide qui a pour titre *Pénélope à Ulysse*. Cette dernière traduction est peut-être ce qu'on fit de mieux à cette époque; il y a de la douceur, de la noblesse et de la simplicité; elle est en vers héroïques. Ses autres productions poétiques se composent de stances amoureuses, de sonnets, de complaintes, etc.

ÉTRENNES AU ROI HENRI IV.

STANCES.

Grand roi, dont les malheurs élèvent la vertu,
Et servent de degrés à l'autel de ta gloire,
Qui plus as d'ennemis, moins te vois abattu,
Aussi fier au péril que doux en la victoire;

Prince, en tout accident par le sort éprouvé,
Juste ornement futur des histoires fidèles,
Qui par un art royal, à toi seul réservé,
Pardonnes aux vaincus, et domptes les rebelles;

Ores que le soleil recommence son cours
Pour marquer les saisons que sa lumière change,
Je veux de ta valeur commencer le discours,
Pour avec l'an croissant accroître ta louange.

Dès l'heure que le ciel, touché de nos douleurs,
Jetant l'œil sur la France au sang des siens trempée,
Te choisit pour trancher par le fer nos malheurs,
Il maria dès lors ma plume à ton épée.

Un plus jeune que moi n'auroit vu tes combats,
Pour en tracer la suite et l'ordonnance entière;
Un plus âgé que moi ne les écriroit pas:
Car le temps lui faudroit plutôt que la matière.

Toutes les qualités que le ciel peut donner,
Pour vaincre par l'effort, ou gagner par les charmes,
L'astre qui luit aux rois eut soin de t'en orner,
Afin de dompter tout par amour ou par armes.

La clémence et la foi sont peintes sur ton front;
Au flux de tes propos, aux traits de tes sentences,
Luit un clair jugement, un esprit vif et prompt,
Qui se souvient de tout, excepté des offenses.

Lorsqu'au fort des exploits pleuvent mille hasards,
Chacun pour s'assurer regarde ton visage,
Et ton œil flamboyant est l'étoile de Mars,
Dont les tiens au péril empruntent le courage.

Les seuls traits élancés de la main de l'enfant
Qui fait la guerre aux dieux, trouvent le tien sensible,
Et ton royal démon, des autres triomphant,
Perd en ce seul combat le titre d'invincible.

Heureuse mille fois l'angélique beauté
Qui voit dessous ses pieds tant de gloire captive,
Et dompte avec ses yeux ton esprit indompté,
Qui pour chérir ses fers de liberté se prive.

Les lauriers immortels dont Mars ton chef étreint,
Couronne que Vénus de son myrthe seconde,
Ne te préservent point que tu ne sois atteint
De ce foudre d'amour qui brûle tout le monde.

Puissent tes fiers sujets, distraits de leurs devoirs,
Qu'un esprit factieux aux révoltes inspire,
Reconnoître aussi bien les loix de ton pouvoir,
Comme tu reconnois celles de son empire!

Ou, s'il faut qu'à l'amour la force ouvre le pas,
Et que sur le laurier l'olive soit entée;
S'il faut qu'un sort armé décide nos débats,
Et qu'avecque le sang la paix soit cimentée;

Oi ces ardens souhaits en ta faveur écrits,
Prince, dont les vertus promettent des miracles,
Pour qui nous élevons nos voix et nos esprits,
Afin que les destins les changent en oracles!

Puisse de leurs conseils sans effet proposés,
Se dissiper en l'air la puissance perfide,
Et dans l'injuste main des peuples abusés,
Trembler et reboucher le glaive parricide!

Puissent de leurs cités, et de leurs forts encor
Trébucher devant toi les rebelles murailles,
Et l'alègre Victoire, avec ses ailes d'or,
Voler dessus ton chef au milieu des batailles!

Puisse ton ample état, sauvé de tous dangers,
Affermir tellement le poids de ses colonnes,
Que ton fer s'aille teindre au sang des étrangers,
Et que tous tes combats soient autant de couronnes!

Puisses-tu d'une mer jusqu'à l'autre courant,
Marquer et consacrer par l'acier de ta lance,
Seul absolu monarque, et dernier conquérant,
Les fins de l'univers pour bornes de la France!

Puis, lors puissent tes bras de trop vaincre lassés,
Enchaîner pour jamais l'idole de la guerre,
Rendant par tes hauts faits l'un sur l'autre entassés,
Ta gloire égale au ciel, ton empire à la terre.

STANCES SUR LA VENUE DU ROI A PARIS.

Après tant de combats, dignes de tant d'histoires,
Tout couvert de lauriers, tout chargé de victoires,
Reviens voir, ô grand roi, les hauts murs de Paris;
Et toi qui pour l'honneur, nuls périls ne refuses,
Reviens tout plein d'honneur, après tant de périls,
Cueillir les fruits de Mars dedans les champs des Muses.

Paris, l'amour du ciel, des lettres le séjour,
Le temple de Pallas t'attend à ce beau jour,
Dont nul obscur oubli n'éteindra la mémoire,
Par mille doctes voix ton triomphe entonnant;
Paris, œil des cités, théâtre de la gloire,
A qui tout l'univers sert d'écho résonnant.

Devant toi tu verras cheminer mainte image
De ta vertu guerrière, ornement de notre âge;
Et le peuple, attaché par l'ame et par les yeux,
Adorer tes exploits fertiles en conquêtes,
Qui de l'hydre civile, animal factieux,
Pour te rendre seul chef, tranchent toutes les têtes.

Dièpe y sera pourtraite, et les champs occupés
Par tes sujets mutins tôt après dissipés,
Champs dont la mer angloise humecte le rivage,
Où Neptune étonné de changer de couleur,
Voit disputer la force avecque le courage,
Et combattre le nombre avecque la valeur.

Yvri suivra de près, abrégé de la guerre,
Où tant de bataillons couvrant d'armes la terre,
Par toi seul derechef, desconfits, éperdus,
Seront vus de frayeur tourner leurs fronts superbes,
Et sur la verte plaine à l'envers étendus,
De leur perfide sang souiller l'émail des herbes.

Déjà de leur côté la victoire inclinoit,
Et sur ton champ douteux la terreur dominoit,
Quand seul tu relevas l'état et la couronne,
Transformant en cyprès leurs funestes lauriers,
Et montrant à l'essai combien en ta personne
Combattoient tout d'un coup d'invisibles guerriers.

Dans un autre tableau, peint d'un pinceau tragique,
Ce fameux gouverneur de la rive belgique
Tiendra des spectateurs les yeux tournés à soi,
Et bornant son malheur, de l'heur d'une mort prompte,
Pour n'être plus contraint de s'enfuir devant toi,
Dedans son tombeau propre enterrera sa honte.

Quel honneur de le voir, d'espoir abandonné,
Se sauver à la fuite, en désordre étonné,
N'alléguant que ton nom pour toutes ses excuses!
De voir ce grand guerrier, en son ame battu,
Cet Achille aux combats, et cet Ulysse aux ruses,
Sacrifier sa gloire aux pieds de ta vertu!

Après, dedans Paris, paroîtra Paris même,
De tes heureux exploits le chef-d'œuvre suprême,
Avec l'art des couleurs tout tel représenté,
Que, quand tiré des fers de l'Espagne sévère,

Admirant ta valeur, et sentant ta bonté,
Il te reçut pour maître, et t'éprouva pour père.

Astrée et Mars ensemble en pompe y marcheront;
De peur, les habitans leurs biens ne cacheront:
Sur eux tu feras luire un règne légitime,
Tenant par ta voix seule en leurs rangs enchaînés
Tes gens, à qui la guerre en guerre sera crime,
Non moins que de lauriers d'oliviers couronnés.

Laon au front orgueilleux, de loin s'y verra peint,
Et le camp étranger de rouge deux fois teint,
Qui montre en cet effort sa foiblesse hypocrite,
Et de tant de combats vainement entrepris,
Te laisse pour toi seul la gloire et le mérite,
Et remporte pour lui la perte et le mépris.

Laon, le terme fatal de nos guerres civiles,
Qui fait ouvrir la porte au reste de tes villes,
Et dont toute l'Europe observe le succès,
Le dernier tribunal où la France et l'Espagne,
Sans réserve d'appel, décident leur procès:
Mais l'Espagne le perd, et la France le gagne.

Les anges qui de Dieu délectent les oreilles,
Anges, tuteurs des rois, ministres des merveilles,
Coulant d'un vol léger par l'air plus gracieux,
Et déployant au vent l'or de leurs tresses molles,
Prononceront ces mots en langage des cieux,
Lâchant tous d'un accord le frein à leurs paroles:

Peuple, ce nouveau roi que tant de presse ceint,
Aimé de ses sujets, de ses ennemis craint,

Descend pour repurger de prodiges le monde:
Il vient faire régner la justice aux cités,
Et dans les champs déserts fleurir la paix féconde,
Trésor par lui du ciel en terre rapporté.

Adore en sa splendeur de Dieu l'ombre invisible;
Célèbre sa clémence à tes vœux accessible;
Révère sa valeur, qui pour toi s'immolant,
Rachète ton salut par tes périls extrêmes,
Et va son innocence aux siècles révélant,
Vertus qui font les rois, et non les diadêmes.

La piété, le zèle en ses faits reluiront;
Bien loin de son état les crimes s'enfuiront;
Sous son auguste sceptre orné de fleurs divines;
La vigne du Seigneur se chargera de fruits,
Et, plus loin que jamais étendant ses racines,
Reclora ses saints murs par le schisme détruits.

De l'onde où le soleil peigne au matin sa tresse,
Jusqu'à l'onde du soir où le sommeil le presse,
Comme un luisant éclair son fer resplendira;
Il teindra son épée au sang des infidèles,
Et, vrai roi très-chrétien, son règne aggrandira,
Des règnes et des rois au nom de Christ rebelles.

Vainqueur, il changera leur créance et leurs mœurs,
Adoucira par art leurs barbares humeurs,
Leur donnera des loix, des pasteurs et des princes,
Et, faisant refleurir l'heur du siècle innocent,
Remettra l'âge d'or par toutes les provinces;
Le juste ciel l'ordonne, et la terre y consent.

Ainsi, pour consacrer la foi de tes louanges,
Les esprits députés de la troupe des anges,
Avec leur saint concert, ton triomphe orneront,
De tes heureux desseins messagers authentiques;
Et, ces mots prononcés, aux cieux retourneront,
Laissant tout l'air rempli d'oracles prophétiques.

CLAUDE EXPILLY.

Claude Expilly, chevalier, seigneur de La Poëpe, l'un des plus féconds poètes de son temps, naquit le 21 décembre 1561, au bourg de Voyron, à trois lieues de Grenoble, de Claude d'Expilly, officier distingué par sa valeur et par ses connoissances dans l'art des fortifications. Il fit ses premières études au collége de Tournon, où il demeura jusqu'en 1577, et alla ensuite à l'université de Paris. De là il passa en Italie pour y étudier le droit, d'abord à Turin et ensuite à Padoue. Expilly parcourut la plus grande partie de l'Italie; y fit la connoissance des savants les plus renommés de cette époque, et visita plusieurs fois l'immortel Torquato Tasso, dans l'hôpital de Sainte-Anne, à Ferrare, où ce poète étoit alors retenu. A son retour en Dauphiné, il séjourna quelque temps auprès de sa mère, qui vivoit encore, se rendit à Bourges, y suivit les leçons de Cujas, fut reçu docteur en droit civil et canon en 1583, revint dans sa patrie, et se fit recevoir avocat au Parlement de Grenoble. Peu de temps après, Expilly devint amoureux d'une jeune veuve, Meraulde de Baro, femme aimable et spirituelle; il soupira pour elle pendant quatre ans, et composa à sa louange un grand nombre de vers, où il la célébroit sous le nom de *Chloride*. Mais cette dame s'étant mariée, en 1587, avec Cornu, conseiller au parlement de Grenoble, Expilly prit son parti en homme raisonnable; il opposa

au souvenir de ses amours l'exercice de son emploi et le commerce des Muses. Deux ans après, en 1589, il épousa Isabeau de Bonneton. En 1590, François de Bonne, depuis duc de Lesdiguières, s'empara de Grenoble : Expilly, qui n'avoit pas voulu quitter cette ville, dans la crainte qu'on ne pillât sa bibliothéque, et qui avoit même favorisé le parti anti-royaliste, pour lequel il avoit fait quelques voyages en Savoie et à Milan, s'attendoit à être traité en ennemi. Ses talents désarmèrent le ressentiment du vainqueur; Lesdiguières lui demanda son amitié, et dès lors s'établit entre eux une intimité qui dura autant que leur vie. Ce fut à ce grand capitaine qu'Expilly dut la charge de procureur-général à la chambre des comptes de Dauphiné, en 1590. Depuis lors, envoyé à Paris pour les affaires de sa province, il y fit imprimer, en 1596, le premier Livre de ses poésies, c'est-à-dire *les Amours des Chloride*, *Diverses Amours*, des *Meslanges*, etc., qu'il dédia à Gabrielle d'Estrée. La même année, il publia un second recueil de vers, dont il fit hommage à Lesdiguières. Henri IV, qui venoit de remporter de grands avantages sur Emmanuel, duc de Savoie, ayant établi un conseil souverain à Chambéri en 1600, Expilly en fut nommé procureur-général; et, après diverses missions auprès de quelques cours d'Italie, il obtint, en 1603, la charge d'avocat-général au parlement de Grenoble. En 1606, Expilly fut attaqué de la pierre, et vint à Paris en 1608 pour y subir l'opération, qui fut faite avec succès. Enfin Expilly obtint un brevet de conseiller d'état en 1612, avec deux mille livres d'appointements. Il fut reçu président au Parlement de Grenoble le 13 novembre 1616, et en 1632 on le

nomma encore président d'un autre conseil souverain établi à Chambéri, qui dura jusqu'en 1634.

Expilly mourut à Grenoble, le 25 juillet 1636, dans la soixante-seizième année de son âge. Le fameux Thomassini, de Padoue, avec lequel il avoit été très lié, composa son éloge en latin, et Antoine de Boniel de Catilhou, son petit-neveu, avocat-général en la chambre des comptes et cour de finances de Dauphiné, écrivit en françois l'histoire de sa vie.

Claude Expilly donna lui-même une édition de ses OEuvres poétiques en 1624 (Grenoble, de l'imprimerie de Pierre Verdier, grand *in*-4°). Ce recueil est divisé en trois parties.

STANCES

OÙ DON EMMANUEL SE PLAINT D'AVOIR ÉTÉ CHASSÉ DE SES ÉTATS.

L'ESPAGNOL m'a chassé loin de mon doux rivage,
Exerçant contre moi son injuste rigueur;
Il règne sur mon peuple, et le tient en servage:
Mais en m'ôtant mon sceptre, il ne m'ôta le cœur.

J'espère encore un jour d'aller comme un tonnerre,
De flammes et de fer sa Castille abysmer:
De ses soldats occis je couvriray la terre,
Et feray de son sang rougir toute la mer.

Dieu qui connois mon droit, vien m'en ouvrir la voie,
Et fay que ce perfide en souffre le péril.
Je seray trop heureux s'il advient qu'il me voie
Un second Polinice aux pieds de son Madril, etc.

FRAGMENS

DU DISCOURS ADRESSÉ A NICOLAS RICHELET.

J'AY donc assez vécu, j'ay fourni ma carriere :
Jà neuf lustres passez ont laissé loin derriere
Le jour de ma naissance, et mon poil tout grison
M'avertit qu'il est tems de sortir de prison....
Mes jours, mes plus beaux jours sont fanez, tout ainsi
Qu'un jardin fleurissant que la bize a transi.
Ma mémoire me laisse ; elle n'est plus si forte,
Avec l'âge penchant la vieillesse l'emporte.
Des danses d'Hélicon je suis du tout exclus,
Et les sœurs désormais ne me regardent plus ;
Apollon à mon mal n'apporte aucun remede.
Astrée, à qui je dois l'honneur que je possede,
Que d'un œil vigilant je suivois jour et nuit,
M'avertit de quitter sa pourpre qui me nuit :
Pour trop, en la suivant, avoir passé de veilles,
Je meurs dans mes rayons comme font les abeilles....

J'ay durant les bouillons d'un printemps vigoureux
Célébré de Chloris les graces, et mes feux ;
Pour si rare beauté ma chanson fut trop basse,
Au prix de mes ardeurs mon stile étoit de glasse.
De maint vaillant guerrier le Pæan j'ay chanté,
Maint esprit vertueux en mes vers j'ay vanté,
Et maint de qui la parque à la trame détorse....

Le roman d'Ériphile, où sous ombrages feints
J'ay mes pensers en prose ouvertement dépeins,

Et fait dire à Tristan ce que dire je n'ose,
Montrera qu'à regret je tiens la bouche close....

Après avoir douze ans le barreau fréquenté,
Et d'un soin assidu le Palais contenté,
Jà connu dans le monde, alors j'eus l'honneur d'estre
Aux comptes appellé, de Henry mon bon maistre,
Procureur général, où huit ans je servy....

J'ay veu durant mes jours fleurir la prudhommie,
Et de la vanité la pudeur ennemie....
J'ay veu toute la France en révoltes fécondes,
D'armes et de vaisseaux couvrir la terre et l'onde,
Contre son roi bandée, et de glaives tranchans
Par cinq fois déserter les villes et les champs.
J'ay veu la peste ardente et la famine horrible
Faire en bien peu de temps un ravage terrible....

J'ay veu les étrangers, sous des pretextes fous,
En armes s'emparer de nos biens et de nous.
J'ay vu tomber par terre, ô monstres! ô prodiges!
O forfaits inconnus de Cafres et Cariges!
J'ay vu tomber un prince ici bas florissant,
J'ay vu de son beau sang le pavé rougissant,
Quand d'un moine, d'enfer l'excrément et l'ordure,
Viola tous les droits du ciel et de nature....

J'ay vu l'ambition qui ne peut s'assouvir,
Mais qui pour s'élever sçait si bien s'asservir,
Je l'ay vu de la nue aller jusqu'aux étoiles,
Défiant, Nemesis, tes aguets et tes toiles;
Et parmi ses beaux jours ne craignant point de nuit,

Je l'ay vu disparoir comme un songe qui fuit.
J'ay vu tous ses desseins, le mépris de la terre,
Brisés en un instant comme un château de verre....

La fille de ce temps veut en se mariant
Porter tous les thrésors qui viennent d'Orient,
Qu'un double patrimoine à ses oreilles pende,
Et qu'un simple mari tout son bien y dépende....

MATHURIN REGNIER.

Marthurin Regnier, né à Chartres le 21 décembre 1573, de Jacques Regnier, bourgeois de cette ville, et de Simonne Desportes, sœur de Philippe Desportes, embrassa l'état ecclésiastique. Il fit deux voyages à Rome, l'un en 1593, avec le cardinal François de Joyeuse, archevêque de Toulouse; l'autre en 1601, à la suite de Philippe de Béthune, ambassadeur auprès du saint siége. Peu de temps après son retour en France, le 30 juillet 1604, Regnier obtint un canonicat dans l'église de Notre-Dame de Chartres. Il eut dans la suite d'autres bénéfices. A la mort de son oncle Desportes, qui étoit abbé de Vaux-de-Cernay, Henri IV lui accorda sur cette abbaye une pension de deux mille livres. Le dérèglement dans lequel Regnier avoit passé la plus grande partie de sa vie, en abrégea le terme. Il mourut à Rouen, le 22 octobre 1613, dans sa quarantième année, à l'hôtel de l'Écu-d'Orléans, où il étoit logé. Ses entrailles furent déposées à l'église paroissiale de Sainte-Marie de Rouen, et son corps fut transporté, dans un cercueil de plomb, à l'abbaye de Royaumont, près Lusarches, diocèse de Beauvais, comme il l'avoit ordonné. Le jésuite Garasse, dans sa *Recherche des Recherches de maistre Estienne Pasquier* (*in*-8°, page 648), assure que Regnier « se bastit à « soy-même cette épitaphe en sa jeunesse débauchée,

« ayant désespéré de sa santé, et estant, comme il pen-
« soit, sur le point de rendre l'ame : »

J'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort oza songer à moy,
Qui ne songeay jamais en elle.

C'est surtout à ses satires que Regnier doit sa réputation poétique.

« Boileau a surpassé Regnier; mais il ne l'a pas fait « oublier, » a dit Laharpe. C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce poète, dont personne n'a peut-être mieux apprécié les talents que Boileau. Lorsqu'il en parle, c'est toujours avec admiration. Dans son Épître x^e, il ne craint pas de le mettre, en quelque sorte, au-dessus de lui :

J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.

Dans son *Art poétique*, après avoir caractérisé Horace, Perse et Juvénal, il ajoute (Chant II, vers 168) :

De ces maîtres savants, disciple ingénieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des graces nouvelles;
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Il dit ailleurs (*cinquième Réflexion critique sur Lon-*

gin) : « Le célèbre Regnier, c'est-à-dire le poète fran-« çois qui, du consentement de tout le monde, a le « mieux connu, avant Molière, les mœurs et le carac-« tère des hommes. »

A M. FRÉMINET.

SATIRE.

On dit que le grand peintre ayant fait un ouvrage,
Du jugement d'autrui tiroit cet avantage,
Que, selon qu'il jugeoit qu'ils étoient vrais ou faux,
Docile à son profit, réformoit ses défauts.
Or c'étoit du bon temps que la haine et l'envie,
Par crimes supposés n'attentoient à la vie;
Que le vrai du propos étoit cousin-germain,
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que serviroit-il maintenant de prétendre
S'amender par ceux-là qui nous viennent reprendre,
Si selon l'intérêt tout le monde discourt,
Et si la vérité n'est plus femme de cour;
S'il n'est bon courtisan, tant frisé peut-il être,
S'il a bon appétit, qu'il ne jure à son maître,
Dès la pointe du jour, qu'il est midi sonné,
Et qu'au logis du roi tout le monde a dîné?
Ceci pourroit suffire à refroidir une ame
Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blâme,
A qui la peur de perdre enterre le talent;
Non pas moi, qui me ris d'un esprit nonchalant;
Qui, pour ne faillir point, retarde de bien faire.

C'est pourquoi maintenant je m'expose au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugemens divers;
Qu'un chacun taille, rogne, et glose sur mes vers;
Qu'un rêveur insolent d'ignorance m'accuse
Que je ne suis pas net, que trop simple est ma muse;
Que j'ai l'humeur bizarre, inégal le cerveau;
Et, s'il lui plaît encor', qu'il me relie en veau.
Avant qu'aller si vîte, au moins je le supplie
Savoir que le bon vin ne peut être sans lie;
Qu'il n'est rien de parfait en ce monde aujourd'hui;
Qu'homme, je suis sujet à faillir comme lui;
Et qu'au surplus, pour moi il se fasse paroître
Aussi vrai que pour lui je m'efforce de l'être.
Mais sais-tu, Fréminet, ceux qui me blâmeront?
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouveront;
A qui l'ambition la nuit tire l'oreille;
De qui l'esprit avare en repos ne sommeille,
Toujours s'alambiquant après nouveaux partis;
Qui pour Dieu, ni pour loi, n'ont que leurs appétits;
Qui rodent toute nuit, troublés de jalousie;
A qui l'amour lascif règle la fantaisie;
Qui préfèrent vilain le profit à l'honneur;
Qui par fraude ont ravi les terres d'un mineur.
Telles sortes de gens vont après les poètes,
Comme après les hiboux vont criant les chuettes.
Leurs femmes vous diront : Fuyez ce médisant;
Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant.
Quoi! monsieur, n'est-ce pas cet homme à la satire,
Qui perdroit son ami plutôt qu'un mot pour rire?
. . . .

Voilà le grand merci que j'aurai de mes peines :
C'est le cours du marché des affaires humaines;
Qu'encore que chacun vaille ici bas son prix,
Le plus cher toutefois est souvent à mépris.
Or, ami, ce n'est point une humeur de médire
Qui m'a fait rechercher cette façon d'écrire :
Mais mon père m'apprit que des enseignemens
Les humains apprentifs formoient leurs jugemens;
Que l'exemple d'autrui doit rendre l'homme sage;
Et, guettant à propos les fautes au passage,
Me disoit : Considère où cet homme est réduit
Par son ambition. Cet autre, toute nuit
Boit avec des catins, engage son domaine;
L'autre, sans travailler, tout le jour se promène.
Pierre, le bon enfant, aux dez a tout perdu.
Ces jours le bien de Jean par décret fut vendu.
Claude aime sa voisine, et tout son bien lui donne.
Ainsi, me mettant l'œil sur chacune personne
Qui valoit quelque chose ou qui ne valoit rien,
M'apprenoit doucement et le mal et le bien,
Afin que fuyant l'un, l'autre je recherchasse,
Et qu'aux dépens d'autrui sage je m'enseignasse.
Ainsi que d'un voisin le trépas survenu,
Fait résoudre un madade, à son lit détenu,
A prendre, malgré lui, tout ce qu'on lui ordonne,
Qui, pour ne point mourir, de crainte se pardonne;
De même les esprits, débonnaires et doux,
Se façonnent prudens par l'exemple des fous.
Quand je suis à part moi, souvent je m'étudie
(Tant que faire se peut) après la maladie

Dont chacun est blessé : je pense à mon devoir ;
J'ouvre les yeux de l'ame, et m'efforce de voir
Au travers d'un chacun : de l'esprit je m'escrime ;
Puis, dessus le papier, mes caprices je rime
Dedans une satire, où, d'un œil doux amer,
Tout le monde se trouve et ne s'y voit nommer.
  Voilà l'un des péchés où mon ame est encline.
On dit que pardonner est une œuvre divine.
Celui m'obligera qui voudra m'excuser ;
A son goût toutefois chacun en peut user.
Quant à ceux du métier, ils ont de quoi s'ébattre ;
Sans aller sur le pré nous nous pouvons combattre,
Nous montrant seulement de la plume ennemis.
En ce cas-là, du roi les duels sont permis ;
Il faudra que bien forte ils fassent la partie,
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont sans repartie.
  Mais c'est un satirique, il le faut laisser là ;
Pour moi j'en suis d'avis, et connois à cela
Qu'ils ont un bon esprit. Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.[1]

[1] Boileau a fait de ces deux vers la pointe d'une de ses épigrammes :

Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier :
Corsaires attaquant corsaires,
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

A M. L'ABBÉ DE BEAULIEU,

NOMMÉ PAR SA MAJESTÉ A L'ÉVÊCHÉ DU MANS.

SATIRE.

Charles, de mes péchés j'ai bien fait pénitence.
O toi, qui te connois aux cas de conscience,
Juge si j'ai raison de penser être absous.
J'oyois un de ces jours la messe à deux genoux,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, et d'un ample pennache, [1]
Me vint prendre, et me dit, pensant dire un bon mot:
Pour un poète du temps vous êtes trop dévot.
Moi, civil, je me lève, et le bon jour lui donne;
Mais, maudissant tout bas l'indiscrète personne,
Je baisse un peu la tête, et tout modestement,
Je lui fis à la mode un petit compliment.
Lui, comme bien appris, le même me sut rendre,
Et cette courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'âge et d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre entre les mains des Juifs.
Il me prit par la main, après mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place;
Et, dansant tout ainsi qu'un barbe encartelé, [2]

[1] Boileau a dit:

Quand un des campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragés d'un panache.

[2] *Encartelé*, dont les talons pressent si fort le petit pied qu'ils font boiter le cheval, ou du moins l'empêchent de marcher à son aise.

Me dit, en remâchant un propos avalé :
Que vous êtes heureux, vous autres belles ames,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautés que pour vous seulement!
Mais vous les méritez; vos vertus non communes
Vous font dignes, monsieur, de ces bonnes fortunes.
  Glorieux de me voir si hautement loué,
Je devins aussi fier qu'un chat amadoué;
Et, sentant au palais mon discours se confondre,
D'un ris de saint Médard il me fallut répondre.
Je poursuis. Mais, ami, laissons-le discourir;
Dire cent et cent fois, il en faudroit mourir;
Sa barbe pinçoter, cageoller la science,
Relever ses cheveux, dire, en ma conscience;
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
Et s'adoucir les yeux, ainsi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots je te ferai savoir,
Où premier à mon dam ce fâcheux me put voir.
  J'étois chez une dame, en qui, si la satire
Permettoit en ces vers que je le pusse dire,
Reluit, environné de la Divinité,
Un esprit aussi grand que grande est sa beauté.
  Ce fanfaron, chez elle eut de moi connoissance;
Et ne fut de parler jamais en ma puissance,
Le voyant affublé d'un chapeau de velours,
Rire d'un fâcheux conte, et faire un sot discours,
Bien qu'il m'eût à l'abord doucement fait entendre

Qu'il étoit mon valet à vendre et à dépendre ;
Et, détournant les yeux : Belle, à ce que j'entends,
Comment! vous gouvernez les beaux-esprits du temps!
Et, faisant le doucet de parole et de geste,
Il se met sur un lit, lui disant : Je proteste
Que je me meurs d'amour quand je suis près de vous;
Je vous aime si fort, que j'en suis tout jaloux.
Puis, rechangeant de note, il montre sa rotonde : [1]
Cet ouvrage est-il beau? Que vous semble du monde?
L'homme que vous savez m'a dit qu'il n'aime rien.
Madame, à votre avis, ce jourd'hui suis-je bien?
Suis-je pas bien chaussé? Ma jambe est-elle belle?
Voyez ce taffetas, la mode en est nouvelle;
C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquans le roi fait un édit.
Sur le coude il se met, trois boutons se délace :
Madame, baisez-moi; n'ai-je pas bonne grace?
Que vous êtes fâcheuse! A la fin on verra,
Rosette, le premier qui s'en repentira.
D'assez d'autres propos il me rompit la tête.
Voilà quand et comment je connus cette bête;
Te jurant, mon ami, que je quittai ce lieu
Sans demander son nom, et sans lui dire adieu.
Je n'eus, depuis ce jour, de lui nouvelle aucune,
Si ce n'est ce matin, que de male fortune,
Je fus en cette église, où, comme j'ai conté,
Pour me persécuter Satan l'avoit porté.
Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,

[1] *Rotonde*, c'étoit un collet monté sur un carton.

Je chauvi de l'oreille; et, demeurant pensif,
L'échine j'alongeois comme un âne rétif :
Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et, sans respect des saints, hors l'église il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival.
Sortis, il me demande : êtes-vous à cheval?
Avez-vous point ici quelqu'un de votre troupe?
Je suis tout seul, à pied; lui de m'offrir la croupe.
Moi, pour m'en dépêtrer, lui dire tout exprès :
Je vous baise les mains, je m'en vais ici près,
Chez mon oncle diner. O Dieu! le galant homme!
J'en suis; et moi pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse cheoir la tête; et bien peu s'en fallut,
Remettant par dépit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la tête la première,
Me jeter du Pont-Neuf à bas en la rivière.
  Insensible, il me traîne en la cour du palais,
Où, trouvant par hasard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle, et lui dit : Hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vais dîner en ville.
  Dieu sait si ce propos me traversa l'esprit!
Encor n'est-ce pas tout; il tire un long écrit
Que, voyant, je frémi. Lors, sans cageollerie :
Monsieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce lui, dis-je, feignant l'avoir vu de travers.
Aussi n'en est-ce pas; ce sont de méchans vers
(Je connus qu'il étoit véritable en son dire),
Que pour tuer le temps je m'efforce d'écrire;
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je montre que j'en sai pour ma provision.

Il lit, et, se tournant brusquement par la place,
Les banquiers étonnés admiroient sa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne lui eussent pas
Prêté sur son minois quatre doubles ducats
(Que j'eusse bien donnés pour sortir de sa patte).
Je l'écoute; et, durant que l'oreille il me flatte,
(Le bon Dieu sait comment!) à chaque fin de vers,
Tout exprès je disois quelque mot de travers.
Il poursuit, nonobstant, d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eût fait sa légende.

Me voyant froidement ses œuvres avouer,
Il les serre, et se met lui-même à se louer.
Doncq', pour un cavalier, n'est-ce pas quelque chose?
Mais, monsieur, n'avez-vous jamais vu de ma prose?
Moi, de dire que si, tant je craignois qu'il eût
Quelque procès-verbal qu'entendre il me fallût.
Encores, dites-moi, en votre conscience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Ceci n'est-il pas rare? Il est vrai, sur ma foi,
Lui dis-je, souriant. Lors, se tournant vers moi,
M'accolle à tour de bras; et, tout pétillant d'aise,
Doux comme une épousée, à la joue il me baise;
Puis, me flattant l'épaule, il me fit librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après cette caresse, il rentre de plus belle;
Tantôt il parle à l'un, tantôt l'autre il appelle;
Toujours nouveaux discours; et tant fut-il humain,
Que toujours de faveur il me tint par la main.
J'ai peur que sans cela, j'ai l'ame si fragile,
Que, le laissant d'aguet, j'eusse pu faire gile.

Il vint à reparler dessus le bruit qu'il court
De la reine, du roi, des princes, de la cour;
Que Paris est bien grand, que le Pont-Neuf s'achève;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'élève.
Il vint à définir que c'étoit qu'amitié,
Et tant d'autres vertus, que c'en étoit pitié :
Mais il ne définit, tant il étoit novice,
Que l'indiscrétion est un si fâcheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,
Que de vivre à la gêne avec un indiscret.
Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens, pour voir si d'aventure
Quelque bon accident eût pu m'en retirer,
Et m'empêcher enfin de me désespérer.
Voyant un président, je lui parle d'affaire :
S'il avoit des procès, qu'il étoit nécessaire
D'être toujours après ces messieurs bonneter :
Qu'il ne laissât pour moi de les solliciter;
Quant à lui, qu'il étoit homme d'intelligence,
Qui savoit comme on perd son bien par négligence;
Où marche l'intérêt, qu'il faut ouvrir les yeux.
Ah! non, monsieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ai que votre compagnie,
Et se mit aussitôt sur la cérémonie.
Moi, qui n'aime à débattre en ces fadaises-là,
Un temps sans lui parler ma langue vacilla.
Enfin je me remets sur les cageolleries,
Lui dis (comme le roi étoit aux Tuileries)
Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit aujourd'hui;
Qu'il devoit se tenir toujours auprès de lui.

Dieu sait combien alors il me dit de sottises,
Parlant de ses hauts faits et de ses vaillantises;
Qu'il avoit tant servi, tant fait la faction,
Et n'avoit cependant aucune pension;
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'histoire,
Comme on fait son travail, ne déroboit sa gloire;
Et s'y met si avant, que je crus que mes jours
Devoient plutôt finir que non pas son discours.
Mais, comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'horloge du palais vint à frapper onze heures;
Et lui, qui pour la soupe avoit l'esprit subtil:
A quelle heure, monsieur, votre oncle dîne-t-il?
Lors bien peu s'en fallut, sans plus long-temps attendre,
Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre:
Encor l'eussai-je fait, étant désespéré;
Mais je crois que le ciel, contre moi conjuré,
Voulut que s'accomplît cette aventure mienne,
Que me dit, jeune enfant, une bohémienne:
Ni la peste, la faim, et le rhume, et la toux,
La fièvre, les venins, les larrons ni les loups,
Ne tûront celui-ci, mais l'importun langage
D'un fâcheux: qu'il s'en garde étant grand, s'il est sage.
Comme il continuoit cette vieille chanson,
Voici venir quelqu'un d'assez pauvre façon:
Il se porte au-devant, lui parle, le cageolle;
Mais cet autre, à la fin, se monta de parole:
Monsieur, c'est trop long-temps... Tout ce que vous voudrez...
Voici l'arrêt signé.... Non, monsieur, vous viendrez....
Quand vous serez dedans, vous ferez à partie....
Et moi, qui cependant n'étois de la partie,

J'esquive doucement, et m'en vais à grands pas,
La queue en loup qui fuit, et les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joie, et triste d'apparence.
Depuis, aux bons sergens j'ai porté révérence
Comme à des gens d'honneur, par qui le ciel voulut
Que je reçusse un jour le bien de mon salut.

Mais, craignant d'encourir vers toi le même vice
Que je blâme en autrui, je suis à ton service;
Et pri' Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde ici,
De faim, d'un importun, de froid et de souci.

A M. BERTAUT, ÉVÊQUE DE SÉEZ.

SATIRE.

BERTAUT, c'est un grand cas, quoi que l'on puisse faire,
Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire;
Et, fût-il plus parfait que la perfection,
L'homme voit par les yeux de son affection.
Chacun fait à son sens, dont sa raison s'escrime;
Et tel blâme en autrui, ce de quoi je l'estime.
Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang:
Les Mores aujourd'hui peignent le diable blanc.
Le sel est doux aux uns, le sucre amer aux autres.
L'on reprend tes humeurs, ainsi qu'on fait les nôtres.
Les critiques du temps m'appellent débauché;
Que je suis jour et nuit aux plaisirs attaché;
Que je perds mon esprit, mon ame et ma jeunesse.
Les autres, au rebours, accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te fait mépriser
Plaisirs, trésors, grandeurs, pour t'immortaliser.

Ainsi, les actions aux langues sont sujettes:
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés,
Non pas les bons esprits, à vaincre accoutumés,
Qui savent, avisés, avecque différence
Séparer le vrai bien du fard de l'apparence.
C'est un mal bien étrange au cerveau des humains,
Qui, suivant ce qu'ils sont, malades ou plus sains,
Digèrent leur viande; et, selon leur nature,
Ils prennent ou mauvaise ou bonne nourriture.
Ce qui plaît à l'œil sain, offense un chassieux;
L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux;
Le sang d'un hydropique en pituite se change,
Et l'estomac gâté pourrit tout ce qu'il mange.
De la douce liqueur rosoyante du ciel,
L'un en fait le venin, et l'autre en fait le miel.
Ainsi, c'est la nature et l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
Charnellement se joindre avecq' sa parenté,
En France, c'est inceste; en Perse, charité:
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous sommes,
Et le bien et le mal dépend du goût des hommes.
C'est ce qui me déplaît, encor que j'aye appris
En mon philosopher, d'avoir tout à mépris.
Penses-tu qu'à présent un homme a bonne grâce,
Qui, dans le Four-l'Évêque, entérine sa grace,
Ou l'autre, qui poursuit des abolitions,
De vouloir jeter l'œil dessus mes actions?
Un traître, un usurier, qui, par miséricorde,
Par argent ou faveur, s'est sauvé de la corde;

Moi, qui dehors, sans plus, ai vu le Châtelet,
Et que jamais sergent ne saisit au collet;
Qui vis selon les loix, et me contiens de sorte
Que je ne tremble point quand on heurte à ma porte.
Voyant un président, le cœur ne me tressaut,
Et la peur d'un prévòt ne m'éveille en sursaut.
Le bruit d'une recherche au logis ne m'arrête,
Et nul remord fâcheux ne me trouble la tête;
Je repose la nuit sur l'un et l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, je suis dessus le rang.
Scaures du tems présent, hypocrites sévères:
Un Claude effrontément parle des adultères;
Milon, sanglant encor, reprend un assassin;
Gracche, un séditieux; et Verrès, le larcin.
Or, pour moi, tout le mal que leur discours m'objette,
C'est que mon humeur libre à l'amour est sujette;
Que j'aime mes plaisirs, et que les passe-tems
Des amours m'ont rendu grison avant le tems;
Qu'il est bien mal aisé que jamais je me change,
Et qu'à d'autres façons ma jeunesse se range.
Mon oncle m'a conté que montrant à Ronsard
Tes vers étincelans et de lumière et d'art,
Il ne sut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un poëte trop sage.
Et ores, au contraire, on m'objecte à péché
Les humeurs qu'en ta muse il eût bien recherché;
Mais mon tempérament malgré moi me transporte,
Et rend la raison foible où la nature est forte.
Or, que ce mal me dure, il est bien mal-aisé;
L'homme ne se plaît pas d'être toujours fraisé.

Chaque âge a ses façons, et change de nature,
De sept ans en sept ans, notre température,
Selon que le soleil se loge en ses maisons,
Se tournent nos humeurs ainsi que nos saisons.
Toute chose en vivant avec l'âge s'altère;
Le débauché se rit des sermons de son père;
Et dans vingt et cinq ans, venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux et ménager,
De ces mêmes discours, ses fils il admoneste,
Qui ne font que s'en rire, et qu'en hocher la tête.
Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs;
Et comme notre poil, blanchissent nos desirs.

Nature ne peut pas l'âge en âge confondre:
L'enfant qui sait déjà demander et répondre,
Qui marque fermement la terre de ses pas,
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats:
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise,
Sans raison d'heure en heure il s'émeut, il s'appaise.

Croissant l'âge en avant, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux, et cupide d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux, et les dédaigne;
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien;
Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné, se heurte à ce qu'il aime.

L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert;
Il masque ses discours, comme sur un théâtre;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre;

Son esprit avisé prévient le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir.
Maints fâcheux accidens surprennent sa vieillesse,
Soit qu'avecq' du souci, gagnant de la richesse,
Il s'en défend l'usage, et craint de s'en servir;
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avecq' froideur il fasse toute chose;
Imbécille, douteux, qui voudroit et qui n'ose;
Délayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir,
De léger il n'espère, et croit au souvenir;
Il parle de son temps, difficile et sévère,
Censurant la jeunesse, use des droits de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.
Et moi qui, jeune encor, en mes plaisirs m'égaie,
Il faudra que je change, et, malgré que j'en aie,
Plus soigneux devenu, plus froid et plus rassis,
Que mes jeunes pensers cèdent aux vieux soucis.
Et ce qui plus encor m'empoisonne de rage,
C'est quand un charlatan relève son langage;
Et de coquin, faisant le prince revêtu,
Bâtit un paranymphe à sa belle vertu;
Et qu'il n'est crocheteur, ni courtaut de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique;
Et qui, paraphrasant sa gloire et son renom,
Entre les vertueux ne veuille avoir du nom.
Voilà comme à présent chacun l'adultérise,
Et forme une vertu, comme il plaît à sa guise:
Elle est comme au marché dans les impressions;
Et s'adjugeant aux taux de nos affections,

Fait que par le caprice, et non par le mérite,
Le blâme et la louange au hasard se débite;
Et peut un jeune sot, suivant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,
Donner son jugement, ou dire ce qu'il pense,
Et mettre sans respect notre honneur en balance.
Mais, puisque c'est le temps, méprisant les rumeurs
Du peuple, laissons là le monde en ces humeurs;
Et si, selon son goût, un chacun en peut dire,
Mon goût sera, Bertaut, de n'en faire que rire.

A M. LE MARQUIS DE CŒUVRES.

SATIRE.

Marquis, que dois-je faire en cette incertitude?
Dois-je, las de courir, me remettre à l'étude,
Lire Homère, Aristote, et, disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau,
Reste de ces moissons, que Ronsard et Desportes
Ont remporté du champ sur leurs épaules fortes,
Qu'ils ont, comme leur propre, en leur grange entassé,
Égalant leurs honneurs aux honneurs du passé?
Ou si, continuant à courtiser mon maître,
Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître,
Courtisan morfondu, frénétique et rêveur,
Portrait de la disgrace et de la défaveur;
Puis, sans avoir du bien, troublé de rêverie,
Mourir dessus un coffre en une hôtellerie,
En Toscane, en Savoie, ou dans quelque autre lieu,

Sans pouvoir faire paix ou trève avecque Dieu?
Sans parler je t'entends; il faut suivre l'usage,
Aussi-bien on ne peut où choisir avantage.
Nous vivons à tâtons; et, dans ce monde ici,
Souvent avec travail on poursuit du souci:
Car les dieux courroucés contre la race humaine,
Ont mis avecq' les biens, la sueur et la peine.
Le monde est un berlan où tout est confondu:
Tel pense avoir gagné, qui souvent a perdu,
Ainsi qu'en une blanque où par hasard on tire;
Et qui voudroit choisir, souvent prendroit le pire.
Tout dépend du destin, qui, sans avoir égard,
Les faveurs et les biens en ce monde départ.
Mais, puisqu'il est ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre une loi si forte?
Suivons doncq' sa conduite en cet aveuglement;
Qui pèche avec le ciel, pèche honorablement:
Car, penser s'affranchir, c'est une rêverie;
La liberté, par songe, en la terre est chérie:
Rien n'est libre en ce monde; et chaque homme dépend,
Contes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivans sont ici bas esclaves;
Mais, suivant ce qu'ils sont, ils diffèrent d'entraves;
Les uns les portent d'or, et les autres de fer:
Mais n'en déplaise aux vieux, ni leur philosopher
Ni tant de beaux écrits qu'on lit en leurs écoles,
Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles;
Au joug nous sommes nés, et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.
En vain, me retirant enclos en une étude,

Penserois-je laisser le joug de servitude ;
Étant serf du desir d'apprendre et de savoir,
Je ne ferai, sinon que changer de devoir :
C'est l'arrêt de nature ; et personne en ce monde
Ne sauroit contrôler sa sagesse profonde.
Puis, que peut-il servir aux mortels ici bas,
Marquis, d'être savant, ou de ne l'être pas ?
Si la science pauvre, affreuse et méprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée,
Si les gens de latin, des sots sont dénigrés,
Et si l'on n'est docteur sans prendre des degrés ?
Pourvu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
Qu'on parle baragouin, et qu'on suive le vent,
En ce temps d'aujourd'hui, l'on n'est que trop savant.
  Du siècle les mignons, fils de la poule blanche,[1]
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche ;
En crédit élevés, ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoi ! me diras-tu ! il t'en faut autant faire :
Qui ose, a peu souvent la fortune contraire.
Importune le Louvre et de jour et de nuit ;
Perds, pour t'assujettir, et la table et le lit ;
Sois entrant, effronté, et sans cesse importune ;
En ce temps l'impudence élève la fortune.
  Il est vrai, mais pourtant je ne suis point d'avis
De dégager mes jours pour les rendre asservis,
Et sous un nouvel astre aller, nouveau pilote,

[1] *Fils de la Poule blanche*, traduction du proverbe latin : *Gallinæ filius albæ.*

Conduire en autre mer mon navire qui flotte
Entre l'espoir du bien et la peur du danger
De froisser mon attente, en ce bord étranger.
   Et pour dire le vrai, c'est un pays étrange,
Où, comme un vrai Prothée, à toute heure on se change;
Où les loix par respect sages humainement,
Confondent le loyer avec le châtiment;
Où pour un même fait, de même intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompense.
   Car, selon l'intérêt, le crédit ou l'appui,
Le crime se condamne, et s'absout aujourd'hui.
Je le dis, sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du roi, le miroir des monarques,
Qui, plus grand de vertu, de cœur et de renom,
S'est acquis de Clément et la gloire et le nom.
   Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,
Je n'en ai pas l'esprit, non plus que le courage;
Il faut trop de savoir et de civilité,
Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.
Ce n'est pas mon humeur; je suis mélancolique;
Je ne suis point entrant, ma façon est rustique;
Et le surnom de bon [1] me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.
   Et puis, je ne saurois me forcer ni me feindre:
Trop libre en volonté, je ne puis me contraindre:
Je ne saurois flatter, et ne sais point comment
Il faut se taire accort, ou parler faussement,
Bénir les favoris de geste et de paroles,
Parler de leurs aïeux au jour de Cérisoles,

[1] On dit en effet *le bon Regnier*.

Des hauts faits de leur race, et comme ils ont acquis
Ce titre avec honneur de ducs et de marquis.
Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie :
Je ne puis m'adonner à la cageollerie ;
Selon les accidens, les humeurs ou les jours,
Changer, comme d'habit, tous les mois de discours.
Suivant mon naturel, je hais tout artifice :
Je ne puis déguiser la vertu ni le vice,
Offrir tout de la bouche, et d'un propos menteur,
Dire, pardieu, monsieur, je vous suis serviteur ;
Pour cent bonadiés [1] s'arrêter en la rue,
Faire sur l'un des pieds en la salle la grue,
Entendre un Marjollet qui dit avec mépris :
Ainsi qu'ânes, ces gens sont tous vêtus de gris,
Ces autres verdelets aux perroquets ressemblent,
Et ceux-ci mal peignés devant les dames tremblent :
Puis, au partir de-là, comme tourne le vent,
Avecques un bon jour, amis comme devant.
Je n'entends point le cours du ciel ni des planettes ;
Je ne sais deviner les affaires secrettes,
Connoître un bon visage, et juger si le cœur,
Contraire à ce qu'on voit, ne seroit point moqueur.
De porter un poulet je n'ai la suffisance ;
Je ne suis point adroit, je n'ai point d'éloquence
Pour colorer un fait, ou détourner la foi,
Prouver qu'un grand amour n'est sujet à la loi,
Suborner par discours une femme coquette,
Lui conter des chansons de Jeanne et de Paquette,
Débaucher une fille, et, par vives raisons,

[1] *Bonadiés*, bon jour, du latin *bona dies*.

Lui montrer comme amour fait les bonnes maisons,
Les maintient, les élève, et, propice aux plus belles,
En honneur les avance, et les fait damoiselles;
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les ballets;
Qu'elles sont le sujet des vers et des poulets;
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante;
Qu'elles ont à leur suite une troupe béante
De langoureux transis, et, pour le faire court,
Dire qu'il n'est rien tel qu'aimer les gens de cour:
Alléguant maint exemple en ce siècle où nous sommes,
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoi,
Pourvu qu'elle soit riche, et qu'elle ait bien de quoi,
Quand elle auroit suivi le camp à La Rochelle,
S'elle a force ducats, elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'une idole en qui l'on ne croit plus.
   Or, pour dire ceci, il faut force mystère;
Et de mal discourir, il vaut bien mieux se taire.
   Il faut être trop prompt, écrire à tout propos,
Perdre pour un sonnet et sommeil et repos;
Puis ma muse est trop chaste, et j'ai trop de courage,
Et ne puis pour autrui façonner un ouvrage.
Pour moi, j'ai de la cour autant comme il m'en faut;
Le vol de mon dessein ne s'étend point si haut:
De peu je suis content, encore que mon maître,
S'il lui plaisoit un jour mon travail reconnoître,
Peut, autant qu'autre prince, et a trop de moyen
D'élever ma fortune et me faire du bien;
Ainsi que sa nature à la vertu facile,

Promet que mon labeur ne doit être inutile,
Et qu'il doit quelque jour, malgré le sort cuisant,
Mon service honorer d'un honnête présent,
Honnête et convenable à ma basse fortune,
Qui n'abaye et n'aspire, ainsi que la commune,
Après l'or du Pérou, ni ne tend aux honneurs
Que Rome départit aux vertus des seigneurs.
Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
Et si le faix léger d'une double évêché,
Me rendant moins content, me rend plus empêché?
Si la gloire et la charge à la peine adonnée,
Rend sous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la servitude a pris l'homme au collet,
J'estime que le prince est moins que son valet.
C'est pourquoi je ne tends à fortune si grande :
Loin de l'ambition la raison me commande;
Et ne prétends avoir autre chose, sinon
Qu'un simple bénéfice, et quelque peu de nom,
Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance,
Et de m'ôter mon bien que l'on ait conscience.
Alors, vraiment heureux, les livres feuilletant,
Je rendrois mon desir et mon esprit content;
Car sans le revenu l'étude nous abuse,
Et le corps ne se paît aux banquets de la muse.
Ses mets sont de savoir discourir par raison
Comme l'ame se meut un temps en sa prison,
Et comme délivrée elle monte, divine,
Au ciel, lieu de son être et de son origine;
Comme le ciel mobile, éternel en son cours,

Fait les siècles, les ans, et les mois et les jours;
Comme aux quatres élémens, les matières encloses,
Donnent, comme la mort, la vie à toutes choses;
Comme premièrement les hommes dispersés,
Furent par l'harmonie en troupes amassés,
Et comme la malice, en leur ame glissée,
Troubla de nos aïeux l'innocente pensée:
D'où naquirent les loix, les bourgs et les cités,
Pour servir de gourmette à leurs méchancetés;
Comme ils furent enfin réduits sous un empire,
Et maints autres discours qui seroient longs à dire:
Et quand on en sauroit ce que Platon en sait,
Marquis, tu n'en serois plus gras ni plus refait;
Car c'est une viande en esprit consommée,
Légère à l'estomac, ainsi que la fumée.

Sais-tu, pour savoir bien, ce qu'il nous faut savoir?
C'est s'affiner le goût de connoître et de voir,
Apprendre dans le monde, et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie,
Et qu'avec la science il faut un bon esprit.

Or entends à ce point ce qu'un Grec en écrit:[1]
Jadis un loup, dit-il, que la faim époinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
Rugissante à l'abord, et qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle approche; et le loup qui l'avise,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise:

[1] La fable suivante n'est pas venue des Grecs; c'est une erreur de Regnier, qui a été relevée par Ménage. La même fable a été traitée par La Fontaine.

Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignoit que faute d'autre proie,
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie;
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup qui la connoît, malin et défiant,
Lui regardant aux pieds, lui parloit en riant:
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature?
Le mulet étonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et comme les Normands, sans lui répondre: Voire!
Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans me dire autre chose, au pied me l'écrivit.
  Lors il lève la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avecq' cette parole:
Que les loups de son temps n'alloient point à l'école;
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Lui enfonce la tête, et, d'une autre façon
Qu'elle ne savoit point, lui apprit sa leçon.

Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte;
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
N'en déplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

A MONSIEUR RAPIN.

SATIRE. [1]

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses,
Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuses,
Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité:
Moi, qui n'ai ni l'esprit, ni l'haleine assez forte
Pour te suivre de près, et te servir d'escorte,
Je me contenterai, sans me précipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter;
Et pour me satisfaire au desir qui me reste,
De rendre cet hommage à chacun manifeste;
Par ces vers j'en prens acte, afin que l'avenir,
De moi par ta vertu se puisse souvenir;
Et que cette mémoire à jamais s'entretienne,
Que ma muse imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abattu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aimai ta vertu.
Contraire à ces rêveurs, dont la muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante

[1] Regnier s'étoit brouillé avec Malherbe; c'est ce qui donna naissance à cette satire, qui est faite évidemment contre le poète lyrique.

De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux, et toute l'antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son métier n'étoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantastique et rétif;
Desportes n'est pas net, Du Bellai trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville:
Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.
Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot étrange ou de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers?
Alors qu'un œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'égaye en la licence.
Il semble en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle;
Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle;[1]
Qu'ils ont seuls ici bas trouvé la pie au nid,
Et que des hauts esprits le leur est le zénit;
Que seuls des grands secrets ils ont la connoissance:
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait, s'il n'est fait à leur mode.

[1] Allusion à Pindare, sur les lèvres duquel on prétend que des abeilles allèrent se poser et faire leur miel.

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, foibles d'invention,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer; car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leurs discours, tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui gentes en habits, et sades [1] en façons,
Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avec afféterie,
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolés [2] s'agencent proprement;
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de céruse et de peautre; [3]

[1] *Sades*, jolies.

[2] *Rubans piolés*, rubans de deux couleurs, semblables au plumage de la pie.

[3] *Peautre*, plâtre.

Propres en leur coeffure, un poil ne passe l'autre.
Mais ces divins esprits hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés,
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle;
De leurs vers tout divins la grace est naturelle;
Ils ont, comme l'on voit, la parfaite beauté,
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grace n'accompagne:
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et de lis la nature l'a peint;
Et laissant là Mercure, et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.
On fait en Italie un conte assez plaisant,
Qui vient à mon propos, qu'une fois un paysan,
Homme mal entendu, et suffisant de tête,
Comme on peut aisément juger par sa requête,
S'en vint trouver le pape, et le voulut prier
Que les prêtres du temps se pussent marier,
Afin, ce disoit-il, que nous puissions nous autres
Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils font les nôtres.
Ainsi suis-je d'avis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'esprit si bon, et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils fassent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos écrits,
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien appris.
Qu'ils composent une œuvre : on verra si leur livre,
Après mille et mille ans, sera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie et le destin,

Comme celui d'Homère, et du chantre latin.
Mais, Rapin, mon ami, c'est la vieille querelle:
L'homme le plus parfait a manque de cervelle;
Et de ce grand défaut vient l'imbécillité,
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté;
Et, selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appétit, il juge toute chose.
  Philosophes rêveurs, discourez hautement;
Sans bouger de la terre, allez au firmament;
Faites que tout le ciel branle à votre cadence,
Et pesez vos discours même dans sa balance;
Connoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;
Portez une lanterne aux cachots de nature;
Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture,
Quelle main sur la terre en broye la couleur,
Leurs secrettes vertus, leurs degrés de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde;
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde;
Déchiffrez les secrets de nature et des cieux:
Votre raison vous trompe, aussi-bien que vos yeux.
  Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moi-même une satire.
Aussi-bien, rien ne vaut que par affection;
Et l'on juge, et l'on voit selon sa passion.
  Le soldat aujourd'hui ne rêve que la guerre;
En paix le laboureur veut cultiver la terre;
L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducats;
L'amant juge sa dame un chef-d'œuvre ici-bas;
Encore qu'elle n'ait sur soi rien qui soit d'elle;

Que le rouge et le blanc par art la fasse belle,
Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,
Que son poil, dès le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa tête s'applique;
Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos,
Qu'à grand' peine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui le jour la fait voir si doucette,
La nuit comme en dépôt soit dessous la toilette:
Son esprit ulcéré juge en sa passion,
Que son teint fait la nique à la perfection.
  Le soldat tout ainsi pour la guerre soupire;
Jour et nuit il y pense, et toujours la desire;
Il ne rêve la nuit que carnage, que sang:
La pique dans le poing, et l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef quelque belle entreprise;
Que forçant un château, tout est de bonne prise;
Il se plaît aux trésors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur lui rie au milieu du danger.
  L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse:
C'est son roi, sa faveur, sa cour et sa maîtresse;
Nul objet ne lui plaît, sinon l'or et l'argent,
Et tant plus il en a, plus il est indigent.
  Le paysan, d'autre soin se sent l'ame embrasée.
Ainsi l'humanité sottement abusée,
Court à ses appétits qui l'aveuglent si bien
Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit-elle rien.
Nul choix hors de son goût ne règle son envie,
Mais s'aheurte où, sans plus, quelque appas la convie:
Selon son appétit, le monde se repaît,

Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaît.
O débile raison ! où est ores ta bride ?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?
Contre la passion trop foible est ton secours,
Et souvent, courtisanne, après elle tu cours ;
Et savourant l'appas qui ton ame ensorcelle,
Tu ne vis qu'à son goût, et ne vois que par elle ;
De-là vient qu'un chacun, mêmes en son défaut,
Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut.
Mais nous, Rapin, mais nous qui formons nos ouvrages
Aux moules si parfaits de si grands personnages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit
Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit,
Devons-nous aujourd'hui, pour une erreur nouvelle,
Que ces clercs dévoyés forment en leur cervelle,
Laisser légèrement la vieille opinion,
Et, suivant leur avis, croire à leur passion ?
Pour moi les huguenots pourroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur vérité ?
En toute opinion, je fuis la nouveauté ;
Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères ;
De même en l'art divin de la muse, doit-on
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.
Mais, Rapin, à leur goût, si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

MACETTE.

SATIRE.

La fameuse Macette, à la cour si connue,
Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenue,
Et qui, depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,
A soutenu le prix en l'escrime d'amours,
Lasse enfin de servir au peuple de quintaine,[1]
N'étant passe-volant, soldat ni capitaine,
Depuis les plus chétifs jusques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait déconfit, et mis dessus les dents;
Lasse, dis-je, et non soûle, enfin s'est retirée,
Et n'a plus autre objet que la voûte éthérée.
Elle qui n'eut, avant qu'éplorer son délit,
Autre ciel pour objet, que le ciel de son lit,
A changé de courage, et confite en détresse,
Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse;
Donnant de saintes loix à son affection,
Elle a mis son amour à la dévotion.
Sans art elle s'habille, et simple en contenance,
Son teint mortifié prêche la continence.
Clergesse[2], elle fait jà la leçon aux prêcheurs;
Elle lit saint Bernard, la Guide des pécheurs,
Les Méditations de la mère Thérèse,
Sait que c'est qu'hypostase, avecque syndérèse;
Jour et nuit, elle va de couvent en couvent

[1] *Quintaine* est un écusson ou un bouclier planté sur un pivot, et qui se meut comme une girouette.

[2] *Clergesse*, savante.

Visiter les saints lieux, se confesse souvent,
A des cas réservés grandes intelligences,
Sait du nom de Jésus toutes les indulgences,
Que valent chapelets, grains bénits enfilés,
Et l'ordre du cordon des pères recollés.
Loin du monde, elle fait sa demeure et son gîte:
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.
Enfin c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour béate par-tout le peuple la renomme;
Et la gazette même a déjà dit à Rome,
La voyant aimer Dieu, et la chair maîtriser,
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moi-même, qui ne crois de léger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,
La voyant si changée en un temps si subit,
Je crus qu'elle l'étoit d'ame comme d'habit;
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
Et disois à par moi: Mal vit qui ne s'amende.
Jà déjà tout dévôt, contrit et pénitent,
J'étois, à son exemple, ému d'en faire autant:
Quand, par arrêt du ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille, où j'ai ma fantaisie,
Cette vieille chouette, à pas lents et posés,
La parole modeste et les yeux composés,
Entra par révérence, et resserrant la bouche,
Timide en son respect, sembloit sainte Nitouche;
D'un *Ave Maria*, lui donnant le bon jour,
Et de propos communs, bien éloignés d'amour,
Entretenoit la belle en qui j'ai la pensée,

D'un doux imaginer si doucement blessée,
Qu'aimans et bien aimés, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contens.
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos, et de fil en aiguille,
Se laissant emporter au flux de ses discours,
Je pense qu'il falloit que le mal eût son cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendoit son préambule :
Moi, qui, voyant son port si plein de sainteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me fusse douté.
Enfin, me tapissant au recoin d'une porte,
J'entendis son propos, qui fut de cette sorte :

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir !
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir !
Qu'eussiez-vous tout le bien dont le ciel vous est chiche !
L'ayant, je n'en serois plus pauvre, ni plus riche ;
Car n'étant plus du monde, au bien je ne prétens,
Ou bien si j'en desire, en l'autre je l'attens :
D'autre chose, ici-bas, le bon Dieu je ne prie.
A propos, savez-vous ? on dit qu'on vous marie.
Je sais bien votre cas : un homme grand, adroit,
Riche, et Dieu sait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.
Il vous aime si fort ! Aussi pourquoi, ma fille,
Ne vous aimeroit-il ? Vous êtes si gentille,
Si mignone et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.
Mais tout ne répond pas aux traits de ce visage
Plus vermeil qu'une rose, et plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits,

Éclater de satin, de perles et rubis.
Le grand regret que j'ai! Non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en ai' de vous voir belle et bien à votre aise;
Mais pour moi je voudrois que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins;
Que ceci fût de soie, et non pas d'étamine.
Ma foi! les beaux habits servent bien à la mine;
On a beau s'agencer et faire les doux yeux,
Quand on est bien parée, on en est toujours mieux.
Mais sans avoir du bien, que sert la renommée?
C'est une vanité confusément semée
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe, avorté dans notre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaît les dames,
Ne sont que des appâts pour les débiles ames,
Qui, sans choix de raison, ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus;
Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse,
Et de sot entretien pour ceux-là qu'on amuse,
Ou d'honnète refus, quand on ne veut aimer.
Il est bon en discours pour se faire estimer;
Mais au fonds, c'est abus sans excepter personne:
La sage le sait vendre, où la sotte le donne.
  Ma fille, c'est par-là qu'il vous en faut avoir.
Nos biens, comme nos maux, sont en notre pouvoir:
Fille qui sait son monde, a saison opportune:
Chacun est artisan de sa bonne fortune.
Le malheur, par conduite, au bonheur cédera;
Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en séquestre,

Ont-elles en velours échangé leur limestre,[1]
Et dans les plus hauts rangs élevé leurs maris?
Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris;
Et la veuve, aussi-bien comme la mariée,
Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.
Toutes, au fait d'amour, se chaussent en un point.
Jeanne que vous voyez, dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple et la discrète,
Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrète;
Elle a plus de respect, non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discrétion.
Moi-même croiriez-vous, pour être plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fût déja mangée?
Non ma foi; je me sens et dedans et dehors,
L'amour encor m'éveille et l'esprit et le corps.
Mais chaque âge a son temps; selon le drap la robe;
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le dérobe.
Étant jeune, j'ai su bien user des plaisirs:
Ores j'ai d'autres soins en semblables desirs.
Je veux passer mon temps et couvrir le mystère.
On trouve bien la cour dedans un monastère;
Et après maint essai, enfin j'ai reconnu
Qu'un homme comme un autre, est un moine tout nu.
Puis, outre le saint vœu qui sert de couverture,
Ils sont trop obligés au secret de nature,
Et savent, plus discrets, apporter en aimant,
Avecque moins d'éclat, plus de contentement;
C'est pourquoi, déguisant les bouillons de mon ame,

[1] *Limestre*, c'est, selon Ménage, une serge drapée qui se fabrique à Rouen.

D'un long habit de cendre enveloppant ma flâme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le péché que l'on cache est demi pardonné;
La faute seulement ne gît en la défense:
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense:
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment:
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.
Puis la bonté du ciel nos offenses surpasse;
Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grace.
Il donne quelque chose à notre passion;
Et qui jeune n'a pas grande dévotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce.
C'est entre les dévôts un étrange commerce,
Un trafic par lequel, au joli temps qui court,
Toute affaire fâcheuse est facile à la cour.
Je sais bien que votre âge encore jeune et tendre,
Ne peut, ainsi que moi, ces mystères comprendre;
Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voi,
Être riche, contente, avoir fort bien de quoi;
Et pompeuse en habit, fine, accorte et rusée,
Reluire de joyaux, ainsi qu'une épousée.
Il faut faire vertu de la nécessité.
Qui sait vivre ici bas n'a jamais pauvreté:
Puisqu'elle vous défend des dorures l'usage,
Il faut que les brillans soient en votre visage;
Que votre bonne grace en acquière pour vous.
Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux;
S'enrichir de bonne heure est une grand' sagesse:
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,
A qui ne reste rien, avec la pauvreté,

Qu'un regret épineux d'avoir jadis été.
Ou, lorsqu'on a du bien, il n'est si décrépite
Qui ne trouve, en donnant, couvercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, et vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers, et vos embrassemens.
C'est gloire, et non pas honte, en cette douce peine,
Des acquêts de son lit accroître son domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraits, ces appas:
Vous-même vendez-vous, mais ne vous livrez pas;
Conservez-vous l'esprit, gardez votre franchise;
Prenez tout, s'il se peut, ne soyez jamais prise.
Celle qui par amour s'engage en ces malheurs,
Pour un petit plaisir, a cent mille douleurs.
Puis, un homme au déduit ne vous peut satisfaire;
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout, et changer à l'instant:
L'envie en est bien moindre, et le gain plus comptant.
Sur-tout soyez de vous la maîtresse et la dame;
Faites, s'il est possible, un miroir de votre ame,
Qui reçoit tous objets, et tout contant les perd;
Fuyez ce qui vous nuit, aimez ce qui vous sert;
Faites profit de tout, et même de vos pertes;
A prendre sagement ayez les mains ouvertes;
Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don,
Si ce n'est d'un chabot, pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galans attraire:
A ces petits présens, je ne suis pas contraire,
Pourvu que ce ne soit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, se doivent efforcer
A faire de l'esprit, et que la gentillesse

Fasse estimer les dons, et non pas la richesse.
Pour vous, estimez plus qui plus vous donnera.
Vous gouvernant ainsi, Dieu vous assistera.
Au reste, n'épargnez ni Gautier, ni Garguille;[1]
Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'étrille;
Il n'est que d'en avoir : le bien est toujours bien,
Et ne vous doit chaloir, ni de qui, ni combien.
Prenez à toutes mains, ma fille, et vous souvienne
Que le gain a bon goût, de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amans selon le revenu :
Qui donnera le plus, qu'il soit le mieux venu.
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme;
Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.
Je ne juge, pour moi, les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit et le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est mêlé, l'on ne peut reconnoître
Celui du serviteur d'avec celui du maître.
L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celui d'un fripier ou d'un aide-maçon.
Que le plus et le moins y mette différence,
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous retablirez du jour au lendemain;
Et toujours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne détruise l'affaire.
Il faut suivre de près le bien que l'on diffère,
Et ne le différer qu'entant que l'on le peut
Aisément rétablir, aussitôt qu'on le veut.
Tous ces beaux suffisans dont la cour est semée

[1] *Gautier ni Garguille;* c'étoient des bouffons qui jouoient dans nos anciennes farces dramatiques.

Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumée.
Ils sont beaux, bien peignés, belle barbe au menton;
Mais quand il faut payer, au diantre le teston;
Et faisant des mourans, et de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie;
Mais c'est pour leur beau nez. Le puits n'est pas commun:
Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un.
Et ce poète crotté, avec sa mine austère,
Vous diriez, à le voir, que c'est un secrétaire.
Il va mélancolique, et les yeux abaissés,
Comme un sire qui plaint ses parens trépassés;
Mais Dieu sait! c'est un homme aussi bien que les autres.
Jamais on ne lui voit aux mains de patenôtres;
Il hante en mauvais lieux : gardez-vous de cela :
Non, si j'étois de vous, je le planterois là.
Et bien, il parle livre; il a le mot pour rire;
Mais au reste, après tout, c'est un homme à satire :
Vous croiriez, à le voir, qu'il vous dût adorer.
Gardez, il ne faut rien pour vous déshonorer.
Ces hommes médisans ont le feu sous la lèvre;
Ils sont matelineurs [1], prompts à prendre la chèvre,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons;
Puis, ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.
Mais non, ma fille, non : qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un ami qui lui plaise,
Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité;
En amour, autrement, c'est imbécillité.

[1] *Matelineurs*, fous. Mot venu par corruption de *Mathurin*, saint qu'on donne pour patron aux fous, par allusion au mot italien *matto*, fou.

Qui le fait à crédit n'a pas grande ressource :
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez-moi ces abbés, ces fils de financiers,
Dont, depuis cinquante ans, les pères usuriers,
Volant à toutes mains, ont mis à leur famille
Plus d'argent que le roi n'en a dans la Bastille; [1]
C'est-là que votre main peut faire de beaux coups.
Je sais de ces gens-là qui languissent pour vous :
Car, étant ainsi jeune, en vos beautés parfaites,
Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous faites,
Et les traits de vos yeux, haut et bas élancés,
Belle, ne voient pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moi, qui n'ose vous le dire;
Et tel vous rit de jour, qui toute nuit soupire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus véhément,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment.
En amour l'innocence est un savant mystère,
Pourvu que ce ne soit une innocence austère,
Mais qui sache, par art, donnant vie et trépas,
Feindre avecque douceur qu'elle ne le sait pas.
Il faut aider ainsi la beauté naturelle.
L'innocence, autrement, est vertu criminelle :
Avec elle il nous faut et blesser et guérir,
Et parmi les plaisirs faire vivre et mourir.
Formez-vous des desseins dignes de vos mérites :
Toutes basses amours sont pour vous trop petites;
Ayez dessein aux dieux : pour de moindres beautés
Ils ont laissé jadis les cieux déshabités.

Durant tous ces discours, Dieu sait l'impatience!

[1] En 1611, le trésor royal étoit gardé à la Bastille.

Mais comme elle a toujours l'œil à la défiance,
Tournant de-çà, de-là, vers la porte où j'étois,
Elle vit en sursaut comme je l'écoutois;
Elle trousse bagage, et faisant la gentille:
Je vous verrai demain; adieu, bon soir, ma fille.
  Ha vieille, dis-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Est-ce là le chemin pour gagner paradis?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,
Que soient, avant ta mort, tes prunelles éteintes,
Ta maison découverte, et sans feu tout l'hiver,
Avecques tes voisins jour et nuit estriver,
Et traîner sans confort, triste, désespérée,
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée!

(Régnier p. 117)

THOMAS DE COURVAL-SONNET.

Thomas de Courval-Sonnet, docteur en médecine, appartenoit à une famille noble de Vire en Normandie. Son père, Jean Sonnet, sieur de La Pinsonière, étoit un avocat distingué de cette ville.

On ne connoît aucune particularité de la vie de ce poète, qui fit paroître en 1622 (Paris, *in*-8°, Rolet-Boutonné) une seconde édition de ses OEuvres satiriques, *revues, corrigées et augmentées*, avec privilége du roi, signé *Radigues*. Ce recueil fut dédié à la reine, mère de Louis XIII, et contient douze satires en vers héroïques, et quelques *épitaphes* ou *tombeaux*.

SONNET

SUR LES SATIRES DE M. DE COURVAL.

Vers de mon cher Courval, dont la juste licence
Nous fait voir le subjet de tant de maux divers,
Qui sous le voile obscur de ce siecle pervers
Ont gangrené par tout les membres de la France.

C'est par vous que mon prince aura la cognoissance
Des travaux que son peuple a si long temps souffers,
Depuis que tant d'esprits sont sortis des enfers
Pour lui sucer le sang et ravir sa substance.

C'est par vous qu'elle espere, ô beaux vers, desormais,
De se revoir un jour plus saine que jamais;
Il ne lui reste plus qu'un peu de scamonee

Pour purger de son corps ces mauvaises humeurs :
Lors que d'un mal caché la cause est enseignee,
Le remede est facile encontre les douleurs.

L'ÉPERONNIERE ANGOT.

SATIRE

CONTRE LES VENDEURS ET ACHETEURS DE BENEFICES SOUZ NOM DE PERMUTATION, ET CEUX QUI LES TIENNENT SOUZ DES CUSTODI NOS.

Maintenant que nos LIS ont repris leur beauté,
Et que nostre œil revoit l'antique majesté
Du royaume et des lois dessus son trosne assise,
Il ne faut plus donner aux abus tant de prise.

Muse qui des abus as tant d'experience,
Dy moy, qui te retient si long temps en silence?
As tu point de suject assez pour composer?
Tu dis qu'on a tout dit, qu'il se faut reposer,
Et que trop d'escrivains, tiercelets d'ignorance,
Empeschent maintenant nos imprimeurs de France
D'un tas de poëmes vains, si qu'il est plus d'auteurs
Et de poëtes nouveaux, qu'un printemps n'a de fleurs.
L'Arcadie ne produit tant d'asnes gris ensemble,
Et tant de renards blancs nostre nouvelle Zemble,
Le Nil de cocodrils, les buissons poictevins
Tant et tant de lezards et serpens viperins;

L'Egypte de dragons, d'harpies Bythinie,
L'Inde de perroquets, de tygres l'Hircanie,
L'Afrique de lyons et de monstres divers;
Comme la France faict de composeurs de vers :
Ils courent parmy nous, ô choses bien estranges!
Plus espoix que ne font les mouches en vendanges.
Que d'intitulemens bizarement conceus
Au front de leurs escrits par la France receus!
L'un s'intitulera le severe Aristarque,
Qui d'ongles et de bec grands et petits attaque.
L'autre, plus retenu, ira s'intitulant
Le fidele amoureux, l'infortuné amant;
Je diray sans flatter que rien tant ne me fasche
Que ces lascifs auteurs, dont la Muse est si lasche.
L'un, tout bruslé d'amour, semera par ses vers
Son amoureux venin par ce large univers.
L'autre passionné, lubrique et sans cervelle,
Rend par ses vers lascifs sa muse maquerelle,
Qui pourroit mettre au trot d'amoureuse action,
Le plus chaste Hypolite ou froid Melanion
Dedans sa solitude, ou quelque anacorette
Reclus et retiré dans la grotte segrette
De quelque obscur desert; muse qui flechiroit
L'hermite le plus sainct, et le desbaucheroit;
Lisant les vers lascifs d'une muse lubrique,
Il n'y a mysantrope ou refroigné cynique
Qui ne s'en trouve esmeu, si austere fueillant,
Capucin si devot, qu'elle n'aille esbranlant.
L'un dont esprit quinteux en ses pensers s'egare,
S'efforceant d'imiter les poëtes de Megare,

Ne sçachant où sa verve et sa quinte affiler,
Bastira phrenetiq des chimeres en l'aër,
Et folastre insensé, donnera tout sur l'heure
Quelque intitulement chimerique à son œuvre.
  L'autre paraphera le front de ses discours
De quelques vieux Romains ou paladins d'amours,
D'Urgand, Roger, Rolant, Bradamante ou Armide;
Amours adventureux de la belle Floride;
Les amoureux combats du vaillant Rodomont,
Ou les tristes souspirs du plaintif Lysimont.
  Quelque mordant bavard, avorton de tripiere,
De sa muse fera un bang de harengere
Des halles, Petit-Pont ou la place Maubert,
Qui faict leçon d'injure et tient college ouvert.
  L'autre, suyvant l'erreur du siecle fanatique,
Sans doctrine rendra sa muse une boutique
Pleine de mots dorez, propres aux courtisans,
Comme font la pluspart des poëtes de ce temps,
Qui se mirent contens en leur vaine fluide,
Sans ombrager leurs vers de doctrine solide,
Pour leur donner le lustre, ainsi qu'aux beaux pourtraits
Qui sans ombre et relief ne sont jamais parfaicts;
A la court néanmoins leur muse on tient divine,
Et faict on un dieu sainct d'une idolle si vaine,
Tant ce siecle abusé de populaire erreur,
Se laisse decevoir d'un vers plein de douceur;
Si bien qu'on ne void plus sur la docte poussiere
D'Helicon un seul pas d'Hesiode ou d'Homere,
D'Arate, de Pindare et Nicandre Gregeois;
Des Latins d'un Virgille, Horace, et des François

D'un Ronsard, d'un Bellay, Bartas, Belleau, Jodelle,
On n'entend plus en vers une doctrine telle.
Les poëmes du temps, qui semblent bien dorez,
Ne sont rien que de bois, idolles adorez
De tous les courtisans qui veulent sans science
Des vers couvers de l'or, d'une belle apparence;
C'est de quoy je me plaincts sans personne offenser,
Oyant des vers si vains, si hautement priser
Aux estalons de cour, dames et damoiselles
Qui se plaisent aux chants des syrenes pucelles,
De ces monstres marins qui montrent au dehors
La moitié seulement de leur fœmenin corps,
Le reste est un serpent caché sous la marine;
Ainsi les vers du temps n'ont rien que la poictrine
Et la moitié du corps qui consiste en beaux mots,
Doux, coulans, fœmenins, le reste est sous les flots
Et le fluide cours de leur ignare muse,
De tels vers à la cour les plus grands on amuse.
Quelques bavards trasons et effrontez autheurs,
Pour subtils attirer grand nombre de lecteurs,
En pipeurs charlatans et vendeurs de triacle,
Usent d'inscriptions, qui promettent miracle
Au front de leurs escris : de hauts tiltres enflez
Et d'intitulemens graves et ampoullez,
Affin de convier un chacun à les lire,
Voyant dessus leur front ces beaux tiltres reluire;
Mais rien qu'enflez balons, montagnes d'apparat,
Qui n'enfantent que vent, ne produisent qu'un rat,
Et mille autres saillies et fougues poëtiques
Qu'on peut plustot nommer passions phrenetiques

D'esprits, qui vont flatans leurs fantasques fureurs
Pour ne laisser chommer long temps nos imprimeurs,
Qui de ses poëmes font une grande largesse
Si tost qu'ils sont esclos et sortis de la presse,
De sorte que l'on void autant d'inscriptions
De poëtiques escris qu'il est d'affections
Et d'apetits divers, qui les voudroit escrire
Et assembler en gros, on en feroit un livre
Plus grand et plus massif que n'est le cours du droict,
Qui les inscriptions seulement descriroit
De ses poëmes divers qu'en la France on imprime,
Où chasque autheur s'efforce acquerir de l'estime.
A quoy tout ce discours, sinon pour t'advertir,
Ma Muse, que tu dois le silence tenir
Et laisser en repos ta poétique forge
Entre tant d'escrivains dont la France regorge,
En un temps si fascheux, un siecle si pervers,
Veu mesme qu'à la court en horreur sont les vers,
Et la saincte poësie, à present mesprisee,
Sert de jouet aux grands, aux petits de risee;
Qui donc voudroit escrire en temps si perilleux,
Sans s'exposer en butte aux esprits chatouilleux,
Qui feront de nos vers une capilotade,
Ou bien leur donneront la gesne ou l'estrapade.
Si pour escrire on prend quelque suject nouveau,
On sera relié ou en buffle ou en veau,
Par un tas d'envieux, de langues mesdisantes,
De freslons bourdonnans et de guespes picquantes,
Qui ne font miel ne cire, ains seulement bourdonnent
A l'entour de la ruche, et les mouches estonnent.

Quoy, ma Muse, crains-tu les langues serpentines
Des atheistes meschans et ames libertines,
Qui le souverain bien à mesdire ont tous mis,
Et ne pardonnent pas à leurs propres amis;
Ne crains pour ces bavards à censurer le vice,
Et ceste orde furie et harpie avarice,
Laquelle a tant de cours maintenant parmi nous,
Que les plus gens de bien sont estimez des fous,
Des buzards insensés, des niais sans science,
Qui du trein de ce siecle ignorent la cadence;
On ne faict cas que d'or, richesses et moyens;
C'est le parfum des dieux et la myrrhe et l'encens,
A l'église, au palais, au Louvre et aux escolles
On ne prise que l'or, l'argent et les pistolles,
C'est le Dieu de ce temps et le soleil levant
Que les humains çà bas vont sans cesse adorant,
D'une adoration supreme de latrie
On practique aujourd'huy cette idolatrerie
Pour adorer cet or, ce soleil esclatant
Devant lequel chacun les genoux va pliant;
On lui dedie autels, temples et sacrifices;
Par hommage on lui rend de tres-humbles services;
On le sert teste nuë, on lui offre le cœur,
Ainsi comme au vray Dieu et supresme seigneur;
Ce Dieu, ce clair soleil n'est subject à l'eclypse,
Il n'est ombre ny nuict qui sa splendeur ternisse,
Luy seul esclaire à tous et n'est point esclairé;
Il ne revere aucun, de tous est reveré;
Il n'est point commandé et à tous il commande,
Il ne demande à nul, mais chacun le demande,

Rois, princes, empereurs, papes et cardinaux
Luy viennent rendre hommage, ainsi qu'humbles vassaux.
Bref c'est le Dieu puissant qui domine en la terre,
Qui tous les biens mondains entre ses mains enserre,
Si bien qu'il ne se trouve aucune nation
Depuis le chaud midi jusqu'au septentrion,
Et du soleil couchant jusques à son aurore,
Qui ce jaune metal ne revere et adore
Comme une deité adorable aux humains.
Qu'on revere à genoux, qu'on prie à jointes mains
Nonobstant ses honneurs, un poëte moderne
Nous faict naistre cet or du profond de l'Averne,
Le chante par ses vers, source de tous malheurs,
Et le fatal flambeau des Eumenides sœurs;
Que donc fut mal heureux ce penetrant Lincee,
Qui, dardant les rayons de sa veuë insensée
Dans les profonds segrets des cavains infernaux,
Feist cognoistre au soleil le soleil des metaux;
Que pleust à Dieu qu'encor les mains croches du vice,
Livrant l'homme en servage à l'infame avarice,
Sur le mont Pangean, pour troubler l'univers,
N'eussent de l'or caché les malheurs descouvers.
Ou pleust à Dieu que l'or nous feist naistre des aisles
Pour guinder nostre vol és choses les plus belles,
Qu'il dorast les vertus, et que son riche pris
Du vice abhominable engendrast le mespris;
Car lors nous ne verrions tant de Sardanapalles
A qui l'or sert d'amorce aux voluptez brutalles;
Tant de nains qui du front pensent heurter les cieux,
Tant de pauvres prudens, de riches vitieux;

L'or en ce temps ferré, qui des vertus n'a cure,
Est des vices humains l'inhumaine pasture,
Un charme de l'esprit, apast des desloyaux,
Semence de soucis, eslement de tous maux,
Chancre de la vertu, gangrene de nostre ame,
Qui la livre à la fin à l'infernalle flame
Pour y brusler sans fin; ô brutalles erreurs,
Où tombent des premiers les prelats et pasteurs!
Je parle des meschans, tous les bons je respecte
Ainsi que petits dieux, et rien tant je n'affecte
Que pouvoir tesmoigner à la posterité
De quel ardent desir j'ai tousjours souhaitté
D'honorer les prelats excellens en merites,
Qui comme diamans, rubis et chrisolites,
Esclatent en l'eglise et monstrent en tous lieux
Que ce sont en vertus des astres lumineux
Qui nous servent de guide et tramontane claire,
Affin de nous conduire au port tres-salutaire
Du ciel, nostre patrie, où tous nous aspirons
Nos navires guider par ces divins patrons,
Par ces doctes prelats dignes de mille eloges;
Les saincts Martins de Tours, Martials de Limoges,
Hilaires de Poictiers, Irenez de Lyon,
Saturnins de Toulouse, excellens en renom,
Et mille autres prelats qui leur sont comparables,
Lesquels vont imitans leurs vertus admirables,
Comme leurs successeurs, miroüers de chasteté,
Magasins de vertus, vaisseaux de pureté,
Arches qui de la loy gardent les sainctes tables
Pour l'enseigner au peuple, en prelats venerables,

Et la verge d'Aron afin de le guider
En vigilans pasteurs, tres-soigneux de garder
Leur fidelle trouppeau : la manne pour le paistre,
Le corps de Jesus-Christ en ce desert terrestre.
Bref ce sont petits dieux dedans leurs eveschez,
Puis qu'ils ouvrent les cieux, remettent les pechez,
Damnent les obstinez et font plusieurs miracles,
Ressuscitent les morts et chassent les diables.
Ils ont mille beaux noms, titres et qualitez,
Qui vont representant leurs sainctes majestez;
Sainct Mathieu les appelle astres, flambeaux du monde,
Sainct Luc sel de la terre, en sagesse fœconde,
Et sainct Hierosme encore vicaires generaux,
Des apostres de Dieu et leurs divins heraux,
Vrais arsenals remplis d'œuvres toutes divines,
Truchemens du grand Dieu, ses oracles insignes,
Fontaines de Helin, pour la force et vigueur
De leur saincte doctrine admirable liqueur,
Qui, venant arrouser des ames le parterre,
Leur faict porter des fruicts en la sterille terre
De ce desert mondain; bref ces divins prelats
Qui de Dieu leur soleil empruntent les esclats,
Brillent plus que jamais aux eglises de France
En doctrine, bonté, sagesse et suffisance;
Ce n'est donc point à eux que j'adresse mes vers,
C'est à ces faux prelats lubriques et pervers
Qui, bruslez d'avarice, exercent en l'eglise
Un trafiq tout public, une orde marchandise
D'acheteurs et vendeurs, qui, profanans ce lieu,
Font un marché public de la maison de Dieu,

Une halle, un tripot ou une banque estrange;
A proprement parler, c'est la place du change
De Paris, de Lyon, de Venise ou d'Anvers;
Ainsi les lieux sacrez aux marchands sont ouvers,
Rien ny regne aujourd'huy que toute symonie,
La saincte pieté en est presque bannie :
Les maquignons prelats, d'avarice entachez,
Vendent à purs deniers abbayes, eveschez,
Acheptent prieurez, prebendes, benefices,
Ainsi comme ils feroient de profanes offices;
L'eglise est une foire ouverte à tous marchands,
Où le bien de l'autel se vend aux plus offrans.
O impudens merciers, meschans symoniaques,
Il faut que par ces vers, censeur, je vous attaque!
Maquignons regratiers des biens spirituels,
Judas, qui profanez de Dieu les saincts autels
Par votre symonie effrontee et damnable,
O maudite avarice! ô peste abhominable!
Tu profanes de Dieu la divine maison,
Faisant un vray marché de ce lieu d'oraison,
Y vendant, achetant les biens du sanctuaire
Par un trafiq publiq, venal et mercenaire.
Symoniques pervers, avez vous point de peur
Que Dieu ne vous punisse en sa juste fureur,
Comme il feist autresfois les vendeurs dans le temple?
Cela vous doit servir de mirouër et d'exemple,
Pour vous faire quitter ceste abhomination
Et ce villain trafiq inventé par Symon.
Quoy! pasteurs, voulez vous, reduit en apennage,
Faire du bien de Dieu vostre propre heritage,

Et de ce bien sacré enrichir vos parens,
Destiné pour aider aux pauvres indigens?
La moitié pour nourrir le pasteur, soit evesque,
Prieur, abbé, curé, chanoine ou archevesque,
Et le reste employé en œuvres très-pieux,
Non pas pour enrichir vos freres et neveux,
Comme font la plupart (erreur par trop commune),
Qui vont de leurs parens bastissans la fortune
Aux despends de l'Eglise et des biens de l'autel;
Mais ils en rendront compte au grand Dieu immortel.
Ce bien n'est point à eux pour en faire partages,
Ny pour en acquerir rentes ou heritages;
Mais il est destiné seulement pour servir
Au grand Dieu tout puissant, et les pauvres nourrir,
Acheter ornemens et pretieux calices,
Pour servir à l'autel des divins sacrifices.
Mais ces maudits prelats, plains de charnels desirs,
Discipent tous ces biens en leurs mondains plaisirs,
Qui me faict estonner que la fureur divine
Tels desbauchez prelats sous terre n'extermine,
Qui les biens de l'Eglise ayants entre les mains,
Les consomment lascifs à nourrir des putains,
Bouffons, escornifleurs, flagorneurs, maquerelles,
Qui sont de leurs amours messageres fidelles,
Vrayes chevres allaitans les impudicitez,
Les infames plaisirs et les lubricitez
De ces bouquins curez et lubriques evesques,
Abbez, prieurs, doyens, chanoines, archevesques,
Abisme où nous voyons tels charnels s'abysmer,
Et tout le revenu d'Eglise y consommer;

Mais ce pain de l'autel, ce sacré bien d'Eglise
Ne doit estre employé en telle marchandise,
Tels biens spirituels laschement profanez
A nourrir des putains ne sont point destinez,
Chiens, chevaux, oyseaux et prodigue despense,
En piaffe d'habits, luxe et magnificence,
En despense de bouche et banquets somptueux,
En vaisselle d'argent et meubles precieux,
Chaines, bagues, joyaux, perles, tapisserie;
Mais on doit l'employer en quelque librairie,
Ou pour entretenir de pauvres escoliers,
Nourrir des orfelins, delivrer prisonniers,
A payer mariage à quelques pauvres filles,
Qui par necessité font honte à leurs familles;
A nourrir et traicter dedans les hospitaux
De pauvres mendians comblez de mille maux,
De faim, de soif, de froid, maladie et misere;
C'est où despendre on doit les biens du sanctuaire,
Affin d'en assister les pauvres languissans,
Les pauvres estrangers, vagabons et passans,
Pauvres estropiez, tous cassez de vieillesse,
Pauvres gens qui sur mer ont perdu leur richesse,
Qui par guerre et procez ont été ravagez,
Qui ont perdu leurs biens par le feu sacagez;
En despendre à nourrir par aumosnes pieuses,
Pauvres prestres devots, pauvres religieuses,
Carmes et cordeliers, hermites, capucins,
Gens qui vivent d'aumosne et n'ont nuls biens retins.
Ces prelats au contraire imitent fort l'araigne,
Qui les plus douces fleurs qui sont à la campagne

Convertist en venin; ainsi ces faux pasteurs
Changent ces biens d'Eglise et ces divines fleurs
En un venin mortel de toute impiété,
Gourmandise, piaffe et impudicité.
Mais de tous ces pechez le symonique crime
Est celui qui de Dieu le courroux plus anime;
Or pour monstrer combien ce peché plain d'horreur
Luy deplaist, il s'en rend luy-mesme le vengeur;
S'il a voulu punir autresfois des murmures,
Il ne s'est lors servi que de ces creatures,
De la terre il se sert, laquelle, ouvrant son sain,
Datan et Abiron engloutist tout soudain.
Il s'est servy du feu, dont les flammes subites
Vengerent le peché des villains Sodomites.
Il s'est servy de l'eau lors qu'il voulut punir
Ce monde universel, faisant du ciel venir
Et plouvoir sur la terre un deluge effroyable.
Il s'est encor servy de l'element semblable,
Quand pour punition il sceut faire abismer
Pharaon et son armee en la rougeastre mer.
Il s'est servy de l'aër par des pestes cruelles
Pour chastier son peuple et les princes rebelles
Enflez de vanité, comme il feist autrefois
Sous le chantre divin et monarque idumois,
Pour le peché duquel, ainsi comme l'on pense,
D'avoir nombré son peuple avec trop d'insolence,
Sentist le chastiment de sa presumption,
Son royaume de peste et orde infection
Fut si bien agité, que soixante et dix mille
Perirent en trois jours, tant aux champs qu'à la ville.

Il s'est mesme servy de quelques animaux,
De son juste courroux instrumens et fléaux;
Comme au temps d'Elisée, il commande à deux ourses
De sortir de leur antre et d'advancer leurs courses
Pour aller devorer certain nombre d'enfans
Qui avoyent offensé de brocards fort picquans
Son prophete divin, lequel, tout remply d'ire,
Luy avoyent ja donné subject de les maudire;
Mais Dieu feist voir l'effect de la malediction
De son cher serviteur; car, pour punition,
Tous ses maudits enfans, au nombre de quarante,
Servirent de curee à la gueule beante
De ces fiers animaux, qui les devorent tous,
Vengeant son sainct prophete, offensé par ces fous.
Il s'est encor servy autrefois de ses anges
Pour punir les humains par massacres estranges;
Mais luy-mesme aujourd'huy quittant les elemens,
Ourses, anges, esprits, cy-devant instrumens
De ses punitions, il arreste et ordonne,
Conversant icy bas de se rendre en personne
Du crime symoniq severe punisseur,
Si bien que, transporté de divine fureur,
Il chasse ses marchands d'un visage sevère,
Qui alloyent profanant son divin sanctuaire.
Faisons alte, ma Muse, et en bref raportons
De trois meschans prelats les justes punitions
Pour avoir, par un gain sordide et mercenaire,
Abusé laschement du sacré ministere
Et des dons purs divins au grand Dieu consacrez.
Giezi, pour avoir vendu les biens sacrez,

Fut tout soudain frapé d'une lepre cruelle;
Et le traistre Judas, ceste ame criminelle,
Cest avare apostat ayant tres-mal-heureux
Vendu son redempteur, devint tout furieux;
Par jugement divin ce traistre s'alla pendre,
Et au profond d'enfer son ame il faict descendre;
Ce sacrilege ingrat, ce patron des Symons,
Ce traistre desraiglé en ses affections,
Osa vendre aux Juifs la chose la plus saincte
Qui fust en l'univers, par quoy, saisi de craincte,
De rage il s'estrangla; son crime nonpareil
Feist la terre trembler et paslir le soleil.
Martin le Polonnois rapporte en ses chroniques
Qu'un legat recherchant le faict des symoniques,
Du sainct pere envoyé en France à cet effaict,
Rencontra un evesque accusé de ce faict;
Mais alors qu'il falut aprofondir la preuve
D'un si enorme faict, ce bon legat espreuve
Que les tesmoins estoient par l'evesque gaignez,
Et par or et argent finement subornez.
Quoy voyant ce legat: Il faut que je te sommes,
Dit-il au faux pasteur, tu n'as affaire aux hommes
Par argent corrompus, mais au grand Dieu vivant,
Pour voir donc si tu és pourveu legalement
De ceste dignité; dis gloire soit au Pere,
Au Fils, au sainct Esprit, fontaine salutere
Et riche magasin des dons spirituels;
Mais ce maudict prelat, ce profaneur d'autels,
Ne peut jamais chanter du Sainct Esprit la gloire,
Muet comme un poisson, il reste sans memoire;

Il demeure estonné, pasle, morne, tremblant,
Son cœur de crainte espris demeure pantelant,
Ses yeux sont tous plombez et sa face ternie,
Se voyant convaincu de ceste symonie,
Dont triste il se repent plajn de contrition,
Mais il reste perclus par juste punition.
Mire toy là dessus, prelat symoniacle,
Considere, méchant, que par ce sainct miracle
Dieu a voulu monstrer que c'est un grand peché
Vendre, achéter abaye, ou cure, ou evesché,
Prebende, prieuray ou autre benefice,
Que Dieu punist tousjours cest execrable vice.
Nous nous contenterons, pour fuïr aux longueurs,
De la punition de ces trois faux pasteurs,
Pour faire detester un crime si notoire;
Que s'il faloit icy raporter par l'histoire
Les exemples divers des justes chastimens
Dont le grand Dieu du ciel, droict en ses jugemens,
A puny maintefois les prelatz symoniques,
Ces discours sembleroient plustot quelques chroniques,
Annales ou recueils de l'histoire des temps,
Qu'un poëme racourcy, où les mœurs je reprens,
Et les affections d'une ame vicieuse,
Craignant que la longueur n'en fust trop ennuyeuse,
Fade et de mauvais goust au lecteur curieux,
Qui de la nouveauté est tousjours desireux:
Pour donc le contenter en tout ce qu'il desire,
Finissons, chere Muse, et changeons de satyre.

SATIRE

SUR LES POIGNANTES TRAVERSES DU MARIAGE.

L'auteur passe en revue les différents caractères, humeurs et tempéraments des femmes; ensuite leurs divers états et conditions dans la société.

Si vous l'epousez riche et pleine de moiens,
Extraite de haut lieu et de nobles parens,
Vous vous perdez du tout, vous tombez en un Scylle,
En un Caribde affreux, un Syrte difficile,
Vous pensez l'espousant avoir bien du plaisir;
Et vous n'espousez rien qu'un fascheux desplaisir;
Vous pensez l'espousant vivre en toute liesse,
Et vous mourez vivant accablé de tristesse;
Vous pensez l'espousant, comme un autre Ixion,
Embrasser plein d'espoir une riche Junon,
Et vous n'espousez rien qu'une venteuse nuë,
Qui brouille vos espris et sille vostre vuë,
Ne pouvant rien sortir d'un tel accouplement
Que centaures d'ennuis, que monstres de tourment;
L'espousant vous pensez espouser une femme,
Et vous n'espousez rien qu'une superbe dame,
Qui vous gourmandera comme un vil serviteur,
Et vous fera mourir en extreme langueur;
De libre vous voilà tombé en esclavage,
Et vostre liberté court un piteux naufrage
Sur l'Océan enflé de vents de sa grandeur,
Qui vous abismeront au gouffre de malheur.
Vous pensez, comme on dit, braver en pleine foire
Chargé d'or et d'argent, comme on vous faict accroire,

Vous pensez l'espousant avoir tout à souhait,
Vous errez au calcul, votre compte est mal faict:
Amy, vous vous trompez, vous comptez sans vostre hoste;
Vous compterez deux fois : vogant sur ceste coste
Vous pensés butiner les thresors du Levant,
Pippé d'un vain espoir qui vous va decevant;
Mais vous ne gagnez rien que reproches piquantes
Dont on va repaissant vos trop folles attentes.
Vous verrez quelquefois cette femme en fureur
User en vostre endroit d'une estrange rigueur:
S'il advient par hasard qu'un important affaire
Où elle ait interest, vous ayez voulu faire,
Soit ou pour recevoir le raquit et payement
D'une rente amortie, à elle appartenant,
Ou soit que ce rembours à braver tu despense,
Lors elle te repart d'une fiere arrogance :
Quoy! maraut, penses-tu de mon bien disposer?
Est-ce le seul subject qui t'a faict m'espouser?
Hé quoy! voudrois-tu bien, gueux à plate besace,
Qui, faquin, és sorty d'une si basse race,
Selon tes appetits disposer maintenant
De mes commoditez, et trancher du Rolant,
Portant habits pompeux de soye à chiquetades?
Je t'empescheray bien de faire ces bravades
Aux despends de mon bien, te serrant de si pres
Le mords, que tu n'auras moyen de mordre apres.
Vas t'en en Canada pescher aux escrevisses,
Et ne viens point ici reprocher tes services;
Tu es un gentil sot, je t'ay fait trop d'honneur
De t'avoir espousé et donné ma faveur :

Tu n'avois, malheureux, que la cappe et l'espee,
Comme un adventurier, lorsque tu m'eus trompee;
Sans moy, pauvre maraud, vivre tu ne pourrois :
Tu es donc trop heureux de me servir cent fois;
Pour toy j'ay refuzé cinquante gentils-hommes
Issus de fort bon lieu, qu'à présent je ne nommes,
Lesquels me recherchoient pour mes nobles parens.
Mon exquise beauté, ma richesse et mes biens;
Tu devrois donc baiser à toute heure la place
Où je pose mes pas, t'ayant fait tant de grace
De t'avoir seul choisi entre tant d'amoureux,
Esprise follement d'un amour malheureux,
Et pipee aux attraits de tes douces blandices,
Tes appas deceveurs, tes subtils artifices,
Dont, fin, tu t'es servy, pour gagner souz l'hymen
Ma grace, mon amour, et jouir de mon bien :
C'estoit à mes moyens qu'on usoit de caresse,
On courtisoit mon corps pour avoir ma richesse,
Ce n'estoit point à moy que s'adressoit l'amour,
C'estoit à mes escus que l'on faisoit la cour.

Mais, las, pauvre abuzé, tu n'es pas où tu penses,
Je t'empescheray bien de faire des despenses,
Et tourner si souvent les dez à mes despens,
Banqueter tes amis ainsi que tu pretens,
Trancher du liberal en toute compagnie,
Ayant de mes escus la bourse bien garnie,
Joüer, boire d'autant, folastrer en tous lieux,
Piaffer tous les jours en habits somptueux :
J'auray tost arraché ceste folle esperance,
Te tenant de si pres l'argent et la finance,

Que tu n'auras moyen d'accomplir tes dessains;
Si tu m'y veux forcer, tes efforts seront vains:
Je sçauray bien dompter ceste fougue espagnolle,
T'ostant avec l'argent le cœur et la parolle.
  Qui demeure esperdu, immobile, estonné,
C'est le pauvre mary, plus que s'il eust tonné,
Estourdy du batteau, et camus à merveilles,
Ceste tempeste oyant, si pres de ses aureilles,
Il est tout hors de luy, son esprit travaillé,
Demeure tout confus se voyant ravallé
Du haut du firmament d'une belle esperance,
Au centre plus profond de toute défaillance:
Ja desja il pensoit estre aux quatre elemens,
Et au cube carré de ses contentemens,
Souz l'equinoctial foisonnant d'abondance,
Au cercle apogean d'une riche puissance,
Au solstice eslevé de toute volupté,
Et à point vertical d'heur et felicité.
Ja il pensoit avoir gaigné la riche flotte
De l'Inde ou du Peru, comme un expert pilotte,
Un subtil escumeur, un pyrate ruzé;
Mais il se trouve enfin sottement abuzé,
Pensant avoir trouvé la pierre aux alchimistes,
Et les riches lingots des fins paracelsistes,
Pour s'estre marié pour les biens richement,
Il ne remporte rien qu'un grand contemnement.
Ses fourneaux, son metail, sont tournés en fumee,
Sa jeunesse à souffler en vain s'est consommee
A souffler, plain d'amour, mille souspirs ardens,
Pour de sa riche femme obtenir les moyens,

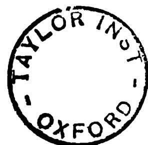
Pensant en bon argent transmuer son mercure,
Il le voit transformé en mespris et injure,
Voyant à coups de bec sa femme l'outrager,
Voudroit bien, s'il pouvoit, d'elle se revenger;
Mais il n'ose gronder ny dire une parolle
Qu'il n'ait tout aussi tost le retour de son rolle;
S'il passe plus avant et la vueille offenser,
Et en ses actions trop prompt la traverser,
Ou de colere esmeu il use de main mise,
Lors il est menassé d'estre mis en chemise,
Renvoyé au bissac en chausses et pourpoint;
Puis ses parens sont là, lesquels ne manquent point
De Rolans, Fierabras et des Trenche-montagne,
Qui luy feront bien tost mesurer la campagne,
Ou bien luy tailleront des jartiers d'incarnat:
Ainsi sera payé le bravache soldat
Pour merite loyer et digne recompense
D'avoir pour l'espouser consommé sa substance.
Mal-encontré mary, qui pensoit avoir pris
Une femme en ses laqs et elle l'a surpris,
Luy tenant de si pres le pied dessus la gorge,
Qu'à peine il peut user des soufflets de sa forge;
Le range souz ses loix la baguette à la main,
Luy faisant bien ronger et remascher son frain,
Ores le maniant à diverses passades
A courbettes, à bonds, voltes et ballotades:
Sa dame est l'escuyer, il n'est que le poulain
Bridé, sanglé, piqué comme un retif vilain,
Le caveson au nez, le mords tousjours en bouche,
De crainte qu'il ne soit trop fougueux ou farouche,

Le rendant à la main plus souple et obeissant
Que n'est à son regent le plus craintif enfant.
Il est plus malheureux mille fois qu'un corsaire,
Prisonnier sur la mer en extreme misere
A la rame attaché, pour luy faire sentir
De tous ses larrecins un triste repentir,
Estant contraint souffrir les rudes escourgees
D'un comite cruel aux humeurs enragees;
Si dans le galiot quelque faute il commet,
Au profond de la mer tout soudain on le met.
De mesme est ce mary attaché à la rame
Des fougueuses humeurs de sa superbe dame,
Qui le forc' d'obeir à ses complexions,
Et ployer souz le joug de ses affections,
Luy faisant avaler en un jour plus d'injures
Qu'une truye en un an ne boiroit de laveures.
Ce sont les nerfs de bœuf de ce comite fier,
Dont la femme souvent pratique le mestier
A l'endroit du mary tombé en esclavage
Dans les creuses prisons de son hautain courage,
Luy tenant des propos beaucoup plus rigoureux
Qu'un comite inhumain au forçat malheureux.
Impudent, oses tu eslever la paupiere
De ta presomption contre ta nourriciere,
Dira ceste superbe à son mary captif,
S'il faict trop le fascheux, le rebelle ou retif,
Il est contraint d'obeir, d'endurer et se taire,
Enchainé aux cachots de si rude geoliere,
Qui luy tiendra ces mots : Ha! petit avorton,
Potiron d'une nuict, trop foible rejetton;

Ha ! petit vermisseau, qui rampes de nature,
Qui au monde t'ay mis comme ma creature,
Oses tu maintenant contre moy t'eslever,
Toy qui, comme vassal, dois de moy relever?
Tu as le nez trop court pour avoir l'asseurance
De m'oser attaquer ou me faire nuisance;
Autrement je ferois sur ta teste orager
Une gresle de coups, si tu l'osois songer;
Retire toy, coquin, hors de devant ma face,
Je le dis, je le veux et me plaist qu'on le face;
Je ne veux plus t'ouyr tempester si souvent,
Pensant par ce moyen tirer de mon argent.
Tu as donc beau fouguer et user de menasse,
Car ce n'est pas pour toy que ces œufs on fricasse,
Mon argent et mon bien sont voüez autre part
Que pour entretenir un esventé soldart;
Tu as, pauvre estourdy, fort mal pris tes mesures,
Tu peux bien autre part chercher tes adventures.
  Quoy! ce pauvre mary pourra-il supporter
Ce foudroyant esclat, et ferme y resister?
Non, non, il ne pourroit non plus que la rosee
De l'aurore estival aux rayons exposee
Du delien flambeau, lequel va dissipant
Cet humeur matinal au midy s'eslevant;
Ou bien diray encor non plus qu'aux monts d'Indie
Les petits Pigmeens à la rude bondie
Des grues et vautours, lesquels tout à la fois
Les enlevent en l'air, deux à deux, trois à trois:
De mesme le mary n'a non plus de puissance
De soustenir l'effort et la fiere arrogance

De sa femme en courroux, qu'un mechant petit nain
Ou la caille à l'endroit du faucon inhumain :
C'est contre les geans entreprendre l'escrime,
Et ronger du serpent l'esopienne lime;
C'est vouloir opposer la pointe d'un flreslon
Pour arrester le choc d'un ferme bataillon:
C'est un pierreux rocher contre le tendre verre,
De vouloir resister à ce foudre de guerre.
La nature a donné à tous les animaux
Moyen de se deffendre encontre tous assaux;
Elle a voulu doüer d'un prompte vitesse
Les lievres trop craintifs, si quelqu'un les oppresse;
Elle a voulu donner des crochets au sanglier,
Des cornes au taureau, au cerf et au belier,
Aux serpents une queue, et aux pigeons des aisles,
Aux herons un grand bec, aux vautours et aux aigles,
Aux mousches l'aiguillon pour nous esguillonner;
Au femmes tout ainsi elle a voulu donner,
Trop foiblettes de corps, la langue pour deffense,
Leur rempart asseuré et leur ferme asseurance,
Leur grand palladium, leur dongeon et leur fort,
Leur refuge dernier, leur unique support.
Leur langue est leur carquois, leur fureur, leurs sagettes,
Pires cent mille fois que ceux des Messagettes,
Dont les coups acerez ne donnent que la mort,
Et les leur tuent l'honneur ou le blessent bien fort.
Le mary laisse donc siffler ceste couleuvre,
Sçachant que son venin tant seulement demeure
A la gorge et aux dents, ainsi le noir venin
Et le poison mortel du sexe feminin

Ne gist tant seulement qu'en leur langue meschante,
Laquelle est mille fois plus aiguë et tranchante
Qu'une lame d'acier, qu'un poignard aceré,
N'estant homme si fort, constant et asseuré,
Qui, frappé de ses traicts, ne perde la constance,
Se voyant gourmandé par ceste fiere engeance,
Vergongné, mastiné d'un si vil animal,
Animal imparfaict, qui n'est né qu'à tout mal;
Animal importun, superbe, plein de rage,
Effronté, mesdisant, inconstant et volage;
Animal simulé, confit en trahison,
Hypocrite fardé, sans esprit ny raison.



O sexe lunatic! ô femme trop fantasque!
Plus cruelle aux humains que l'inhumaine parque,
Que la fiere Atropos, tant seulement couppant
Le filet de nos jours; et toy tu vas trenchant
De ton fatal ciseau, ta langue envenimee
Aussi bien que le corps, l'heureuse renommee.
Contemplez donc, lecteurs, et deux fois contemplés
Combien sont malheureux ceux qui sont enrolés
Aux prisons de l'hymen souz dame si puissante,
Extraite de haut lieu, en richesse abondante;
Vous, pauvre d'autre part, d'un lieu vil et abject,
Vous rendant son vassal et obeissant subject,
Son valet, son garçon, son laquais et son page,
Detenu prisonnier en turquesque servage,
Ayant pour l'espouser vendu la liberté
Pour un petit de bien servement acheté.
Quiconque voudra donc qu'esclave on le mastine,
Fera bien d'espouser femme riche et mutine.

JEAN OGIER DE GOMBAULD.

Jean Ogier de Gombauld, né à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage en Saintonge, d'une famille noble, attachée à la secte calviniste, fit ses études à Bordeaux. Il vint à Paris peu de temps après l'assassinat de Henri iv, *et ne tarda pas à y être connu et estimé*, dit Conrart, son ami intime. « Sous la minorité de Louis xiii, et « sous la régence de Marie de Médicis, ajoute le même « panégyriste, il fut un des plus considérés de cette « princesse, qui lui donna une pension de douze cents « écus ; ce qui lui procura le moyen de paroître en « fort bon équipage à la cour, soit à Paris, ou dans « les voyages qui étoient fréquents alors. Mais le « royaume s'étant trouvé obéré par les guerres civiles « et étrangères, cette pension fut réduite à huit cents « écus, qui souvent encore lui étoient assez mal « payés. » Le chancelier Séguier lui accorda aussi dans la suite une pension sur le sceau.

Gombauld faisoit partie de la société des gens de lettres qui se réunissoient une fois par semaine chez Conrart ; et lorsque cette société fut érigée en corps sous le titre d'*Académie Françoise*, il fut un des premiers que l'on choisit. Peu de temps après, on le chargea d'examiner le plan du Dictionnaire auquel l'Académie travailla dès les commencements de son établissement, et, dans la suite, il fut un des membres nommés pour juger les vers du *Cid*. Gombauld alloit

très assidument à l'hôtel Rambouillet, rendez-vous ordinaire des hommes de lettres de cette époque. Il mourut en 1666, dans un âge fort avancé.

Les sonnets de Gombauld furent fort estimés de son temps. Chapelain, Pelisson, Maynard, et plusieurs autres, leur ont donné les plus grands éloges; mais il y a peut-être autant d'exagération dans le jugement qu'en ont porté ces écrivains que de sévérité dans celui de Boileau, qui dit :

> A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville,
> En peut-on supporter deux ou trois entre mille.

SONNET.

Je ne la connois point, je ne l'ai jamais vue;
Pourquoi veut le destin que je l'aime si fort?
Il est vrai que cent fois on m'a fait le rapport
Des rares qualités dont le ciel l'a pourvue.

Que sera-ce de moi quand je l'aurai connue?
Sans doute ma raison fera naufrage au port.
Que m'en dois-je promettre? ou la vie, ou la mort;
Puisque déjà son nom me fait vivre et me tue.

Mais qu'est-ce que l'amour me vient persuader?
Une ombre m'est sensible, et m'oblige à fonder
Sur un bruit incertain, ma tristesse ou ma joie.

Loin de moi désormais ces discours superflus!
J'en veux croire mes yeux; il faut que je la voie,
Pour l'aimer davantage, ou pour ne l'aimer plus.

SONNET CHRÉTIEN.

Ne péchons plus, mon cœur, la peine est à la porte;
Elle suit le péché, comme l'ombre le corps :
Elle suit les vivans, elle a suivi les morts;
Et si Dieu la diffère, elle en sera plus forte.

Combattons puissamment l'erreur qui nous emporte,
Et faisons désormais de plus justes efforts.
Aimons d'autres beautés, cherchons d'autres trésors,
Et méprisons la vie où l'espérance est morte.

Ainsi, craignant le sort des terrestres plaisirs,
Je veux porter mon cœur à de plus hauts desirs,
Et lui faire adorer les divines merveilles.

Mais les objets du monde ont pour lui tant d'appas,
Qu'il croit tantôt mes yeux, et tantôt mes oreilles,
Et n'aime point assez ce qu'il ne connoît pas.

ÉPIGRAMME.

PETITS AUTEURS.

On vous donne le privilège,
Petits auteurs, on vous protège,
Et souvent on vous fait du bien :
N'en déplaise aux pouvoirs suprêmes,
Les ouvrages ne valent rien
S'ils ne se protègent eux-mêmes.

ÉPIGRAMME.

JUGEMENT DES OEUVRES D'AUTRUI.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

SONNET CHRÉTIEN.

Monarque souverain des hommes et des anges,
A qui tout doit son être et sa félicité,
Je sens à tous objets mon cœur sollicité,
D'ajouter une voix au bruit de tes louanges.

Je suis ravi de voir les richesses étranges
Dont tu pares les cieux, ta superbe cité;
L'ordre des élémens, dont la nécessité
S'entretient chaque jour de contraires échanges.

Mais si de ta grandeur je pense m'approcher,
Dans cet excès de gloire où je te vais chercher,
Mes yeux sont éblouis de clartés nompareilles:

C'est-là que la raison est soumise à la foi.
L'homme en vain se travaille à dîre tes merveilles:
Il faut, pour te comprendre, être Dieu comme toi.

ÉPIGRAMME.

D'UN JEUNE HOMME ESTIMÉ FORT HEUREUX.

Il se dit noble, il a sa terre;
Il ne va jamais à la guerre;
Il fait visite, il la reçoit;
Il roule, et pour tous exercices,
Il chasse, il joue, il mange, il boit:
Sont-ce des vertus, ou des vices?

SONNET.

Allons, belle Philis, le ciel nous favorise,
Et rien n'est aujourd'hui contraire à notre amour:
Allons voir ces beaux lieux, votre aimable séjour,
Dont la garde fidelle est à Flore commise.

Allons parmi ces champs, pareils aux champs d'Élise,
Et qui de l'âge d'or annoncent le retour.
A la fin, des zéphirs les douceurs ont leur tour,
Et s'en vont succéder aux rigueurs de la bise.

Allons de tous côtés prendre tous les plaisirs
Que nous pouvons donner à nos justes desirs,
Et d'une autre saison n'attendons pas l'injure.

Jouissons du présent, afin qu'à l'avenir,
Si quelque fâcheux sort change notre aventure,
Nous puissions être heureux par notre souvenir.

ÉPIGRAMME.

LE MOYEN DE SE DÉFAIRE DE QUELQU'UN.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus :
Hasarde une petite somme;
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.

SONNET CHRÉTIEN.

Je ne puis rendre hommage à ces ames vénales,
A ces hommes enflés d'un infâme butin :
Des plus libres esprits ils forcent le destin,
Et leur font éprouver la loi des Saturnales.

Esclaves agités de fureurs infernales,
Et que tant de soucis réveillent si matin,
Allez vous divertir de festin en festin,
Et de toutes saisons faites des bacchanales.

Vivez de la sueur et du sang des mortels;
Du débris de leur chute élevez des autels,
Pour y placer un jour vos ombres criminelles.

Ne parlez de la foi que pour la démentir,
Et ne pensez jamais aux peines éternelles,
Qu'alors que le destin vous les fera sentir.

POUR UN GRAND,

REPRÉSENTANT UN FOU AU BALLET DU ROI.

Loin de moi, sagesse importune,
Toujours contraire à la fortune,
Et dont les vains discours ont perdu tant d'esprits!
Les sages sont laissés à leur mélancolie :
C'est aux fous qu'on donne le prix ;
Je veux donc suivre la folie.

Plus fou que ce grand roi des Perses,
De qui les phalanges diverses
Couvroient comme forêt et la terre et les flots,
J'aurai même de lui cette humeur non commune,
Qui menaça le mont Athos,
Et donna le fouet à Neptune.

Je veux faire rougir les cendres
Des Césars et des Alexandres,
Si de tous mes desseins je puis venir à bout;
Je veux que mes fureurs humaines ou divines
Se fassent des chemins par-tout,
Et n'entrent que par des ruines.

L'amour seul aura l'avantage
De m'obliger à quelque hommage,
En m'égalant aux dieux qu'il soumet à sa loi ;
Je vous laisse à penser quels dieux ils peuvent être ;
Sont-ils pas aussi fous que moi,
Puisque l'Amour en est le maître ?

Ce fou porte ma fantaisie
A désoler toute l'Asie,
Pour la gloire d'Iris que j'aime uniquement;
Je veux en sa faveur rebâtir les Pergames,
Et n'être sage seulement
Que pour le service des dames.

ÉPIGRAMME.

COSME.

Cosme n'a point d'affection;
Cosme n'a point d'aversion;
Cosme jour et nuit se repose:
En un mot, Cosme ne fait rien,
Si ce n'est faire quelque chose,
Que manger ce qu'il a de bien.

SONNET CHRÉTIEN.

Je ne puis, sans frayeur, penser aux destinées
Des ames dont la foi ne va point jusqu'aux cieux,
Qui cherchent leur bonheur en ces terrestres lieux,
Et que leurs dignités rendent infortunées.

Tu les as en faveur au siècle abandonnées,
Les voyant dans l'orgueil de leurs riches ayeux,
Dont le seul intérêt a toujours fait les dieux,
Et dont les vanités ont comblé les années.

Les vanités, Seigneur, précipitent leurs pas
Aux violens excès qui causent leurs trépas,
Et leur pompe funèbre est leur dernière offense.

Là succède la tombe à leurs grandes maisons;
Ils passent comme fleurs, ils cèdent aux saisons,
Et leur gloire finit où la nòtre commence.

SONNET.

Quand on la vit paroître, on pensa voir un ange,
Qui vint tout éblouir de sa grande splendeur;
L'air en fut parsemé d'une divine odeur,
Qui de la terre au ciel sembloit faire un échange.

Son abord seulement, par un miracle étrange,
Fit voir un tel éclat de gloire et de grandeur,
Qu'à tous également une secrette ardeur
Inspira son amour, autant que sa louange.

Et moi, que ses rigueurs avoient fait consulter
Sur le point de la suivre, ou de m'en révolter,
Je fis vœu désormais de n'être plus rebelle;

Et, charmé d'un regard qui me fit soupirer,
J'estimai trop heureux, dût-il mourir pour elle,
Celui qui la servoit sans en rien espérer.

ÉPIGRAMME.

DÉMANGEAISON D'ÉCRIRE.

CHACUN s'en veut mêler; et pour moi je m'étonne
De voir tant d'écrivains, et si peu de lecteurs;
Je ne sais quel espoir abuse mille auteurs:
Tel pense écrire à tous qui n'écrit à personne.

ÉPIGRAMME.

D'UN GRAND QUI S'ENQUÉROIT DE LUI.

Vous me faites beaucoup d'honneur,
Lorsque vous daignez, monseigneur,
Demander si je vis encore:
Je vis sans vous, et vous sans moi;
Mais pensez-vous en bonne foi
Que ma réponse vous honore?

ÉPIGRAMME.

VIEUX AVARE.

ADMIREZ les bontés, admirez les tendresses
De ces vieux esclaves du sort:
Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses
Pour ceux qui souhaitent leur mort.

ÉPIGRAMME.

LES GENS DU MONDE.

Le vice est tout leur entretien;
Le luxe est leur souverain bien;
Leur table en délices abonde;
Leurs pieds au mal sont diligens;
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

ÉPIGRAMME.

ABUS DU SIÈCLE.

Quoi! sont-ce les fils de ces pères,
De ces ornemens de la cour?
Sont-ce les filles de ces mères,
Pour qui l'on avoit tant d'amour?
Mes yeux, dans ce tumulte extrême
Qu'on ne voit jamais achever,
Cherchent la cour dans la cour même,
Et ne la sauroient plus trouver.

SONNET.

J'ENDURE les accès d'une douleur si forte,
Qu'en la prison d'amour je trouve les enfers;
Et, lassé que je suis des maux que j'ai soufferts,
Ou par mort, ou par grace, il est temps que j'en sorte.

Je me résous d'en rompre, ou d'en ouvrir la porte,
Puisque rien ne l'oblige à soulager mes fers;
Et puisque tant de vœux en vain lui sont offerts,
Le desir doit finir où l'espérance est morte.

Mais il plaît au destin, qui me fait consumer,
Que j'aime une beauté qui ne peut rien aimer,
Et qu'éternellement un vautour me dévore.

Voilà comme la mort ne m'en peut délier;
Voilà comme Philis m'apprend ce qu'elle ignore,
Et ce qu'elle m'apprend ne se peut oublier.

ÉPIGRAMME.

BIENFAIT PUBLIC.

Si Charles, par son crédit,
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé lui-même.

ÉPIGRAMME.

MALHERBE.

L'APOLLON de nos jours, Malherbe ici repose:
Il a vécu long-temps sans beaucoup de support,
En quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose:
Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

ÉPIGRAMME.

LA VIE DE LA PLUPART DES DAMES.

Tous les jours la belle Sylvie,
Qui voudroit vivre après sa mort,
Veut que je parle de sa vie,
Et j'ai peur de lui faire tort:
Car elle met, pour toute histoire,
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger et boire,
Et tout le reste à babiller.

ÉPIGRAMME.

FAUSSES LOUANGES.

FAIRE des vers sur votre livre,
C'est enrager, ce n'est pas vivre;
Je n'en saurois prendre le soin:
Quiconque d'un mauvais ouvrage
Ose rendre un bon témoignage,
Fait l'office d'un faux témoin.

ÉPIGRAMME.

Colas est mort de maladie:
Tu veux que j'en plaigne le sort;
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

ÉPIGRAMME.

LA VIE DE GUILLAUME.

Guillaume ne fut bon à rien;
Nul n'en sut le mal ni le bien;
Il ne fit la paix ni la guerre;
Tantôt assis, tantôt debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'étoit point du tout.

ÉPIGRAMME.

EFFETS DE L'INTEMPÉRANCE.

Il mange tout, ce gros glouton;
Il boit tout ce qu'il a de rente;
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

ÉPIGRAMME.

CONTRE L'AVEUGLEMENT VOLONTAIRE.

Tu redoutes les traits de ces beautés mortelles;
Tu dis que de les voir il se faut bien garder;
Et moi, pour me guérir de l'amour des plus belles,
J'ai souvent pris le soin de les bien regarder.

ÉPIGRAMME.

ENFANS DU SIÈCLE.

Nos enfans, messieurs et mesdames,
A quinze ans passent nos souhaits:
Tous nos fils sont des hommes faits,
Toutes nos filles sont des femmes.

ÉPIGRAMME.

LE SORT DE LA GUERRE.

Que peut-on dire de nouveau,
Qui puisse honorer le tombeau
De votre fils, qui n'est plus vòtre?
Madame, il s'est évertué;
Il a combattu comme un autre,
Et comme un autre on l'a tué.

ÉPIGRAMME.

AMOUR DÉTRUIT PAR LA CONNOISSANCE.

Sans se connoître, Jeanne et Jean
S'aimèrent pour le moins un an,
Et soigneusement s'écrivirent;
L'amour aveugle eut ce pouvoir:
Mais, dès le moment qu'ils se virent,
Ils ne se voulurent plus voir.

ÉPIGRAMME.

LES HOMMES.

Tout m'importune sur la terre,
Jusqu'aux ouvrages de mes mains;
Les hommes sont tous inhumains:
La paix n'en finit point la guerre.
Depuis que le tien et le mien
Ont fait le partage du monde,
La malice par-tout abonde,
Et les meilleurs ne valent rien.
Le plus franc y fait quelque niche,
Et tient mal ce qu'il a promis:
Je n'y saurois avoir d'amis,
Pource que je ne suis pas riche;
Mais Dieu répare ce défaut:
Sa main pour moi n'est jamais close;
Et, comme il me faut peu de chose,
J'ai toujours tout ce qu'il me faut.

ÉPIGRAMME.

LES MUSES ÉTRANGÈRES EN LEUR PATRIE.

S'IL est vrai que la poësie
Passe l'humaine fantaisie,
Et soit le langage des dieux,
D'où vient que les grands de notre âge,
Les dieux qu'on adore en ces lieux,
Ignorent leur propre langage?

LES AUTEURS PRÉSOMPTUEUX.

LA sottise de ces auteurs
Quelquefois me fait rire, et quelquefois m'irrite,
Quand, les uns des autres flatteurs,
Donnent les premiers rangs aux derniers en mérite:
Tandis qu'avec si peu de foi,
Maquignons de la gloire, ils en font le partage,
Tircis a le sort de ce roi,
Que l'on ne sut trouver que parmi le bagage.

ÉPIGRAMME.

BATIMENS.

Vois-tu ces maisons magnifiques,
Qui surpassent les basiliques,
Et qui font honte à Salomon?
Là logent ces dieux de la terre,
Ces dieux malades du poumon,
Ou de la goutte, ou de la pierre.

ÉPIGRAMME.

Qu'on sache, de la Seine au Tibre,
D'un mortel le nouveau destin:
Il vit, et vivra toujours libre,
Et non toutesfois libertin.
Son but, sa principale étude
Regarde le divin pouvoir:
Il n'appelle point servitude
Le juste et le commun devoir;
Mais hors de-là rien ne l'engage,
Il ne peut faire aucun ouvrage
Que d'une franche volonté.
Qu'on ne lui porte point d'envie;
Lorsqu'il perdra la liberté,
Il faudra qu'il perde la vie.

ÉPIGRAMME.

LES VALETS.

L'ABUS, les mœurs insupportables
Confondent tout également;
Les valets, aux maîtres semblables,
Ne se distinguent nullement.
Ils ont tous les mêmes coutumes;
Et tous vêtus d'un même gris,
Chargés de rubans et de plumes,
Les uns pour les autres sont pris.
Aux villes, comme aux lieux champêtres,
Tout fourmille d'esprits follets;
Les valets passent pour les maîtres,
Et les maîtres pour les valets.

POUR LE ROI LOUIS XIII,

APRÈS UNE GRANDE MALADIE.

STANCES.

LES ombres de la mort m'avoient environné;
J'augmentois son triomphe; et le monde étonné
Sentit croître à l'instant ses douleurs et ses craintes;
Le soir de mes beaux jours proche de leur matin,
M'avoit fait quitter jusqu'aux plaintes,
Et consentir à mon destin.

J'allois sans murmurer où vont les plus grands rois;
Où ceux, dont la valeur rangeoit tout à ses lois,

Ont vu tomber leur gloire, et leurs dépouilles vaines;
Où sont faits si pareils tant d'humains si divers :
Au repos de toutes les peines,
Au rendez-vous de l'univers.

L'insolence du sort, par qui tout est dompté,
Ne respecta jamais vertu ni dignité,
Ni tout ce que la pompe ajoute au diadême :
Nos crimes à son ire ont tout abandonné;
Et des chefs-d'œuvres du ciel même,
Le plus saint en est profané.

Aussi, tournant les yeux de l'esprit et du corps,
Vers l'Arbitre absolu des vivans et des morts,
Quand l'extrême douleur montroit sa violence,
C'est fait, dis-je, ô grand Dieu! mais il faut avouer,
Qu'aux lieux où règne le silence,
Je ne pourrois plus te louer.

Je sais que mon offense, et ton juste courroux,
Doivent m'ôter l'espoir d'un traitement plus doux,
Et me précipiter dedans la sépulture.
Je ne dispute point contre ta volonté :
Quand tu juges ta créature,
Tu prends conseil de ta bonté.

A peine eus-je parlé, que mes yeux éclaircis
Virent avec le jour tous les maux adoucis,
Dont la funeste ardeur m'alloit réduire en cendre.
Dieu seul en soit loué, qui, pour me visiter,
M'a fait au sépulcre descendre,
Et qui m'en a fait remonter!

FRANÇOIS MAYNARD.

François Maynard, président d'Aurillac, né à Toulouse vers 1583, mérite, au jugement de Voltaire, d'être compté parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV. Il vint fort jeune à la cour, et y fut secrétaire de la reine Marguerite. En 1634 il fit un voyage à Rome, à la suite de François de Noailles, comte d'Ayen, ambassadeur auprès du saint siége. A son retour en France, Maynard se lia avec ce qu'il y avoit de plus distingué dans les lettres, et se vit recherché des grands; mais sa fortune n'en devint pas meilleure, et ce fut pour lui un sujet inépuisable de plaintes qu'on ne peut lui pardonner qu'en faveur des bons vers qu'elles nous ont valu. Tout le monde connoît ces fameuses stances, où, après avoir prodigué les plus grands éloges au cardinal de Richelieu, il lui dit, en parlant de François Ier:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Ce mot cruel *rien* fut, dit-on, la seule réponse de Richelieu. Maynard fit un second voyage à Rome sous la régence d'Anne d'Autriche. Mais, peu de temps après, fatigué d'encenser en pure perte les idoles du jour, il dit adieu à Paris, dans un sonnet où respire la plus

noble indépendance, se retira à Aurillac et fit graver cette belle inscription sur la porte de son cabinet:

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre. [1]

Il mourut le 28 décembre 1646; il avoit reçu quelque temps avant sa mort un brevet de conseiller d'état.

François Maynard fut très lié avec Desportes, Regnier et Malherbe. En 1632, il avoit été nommé à l'Académie Françoise, et les juges des jeux floraux de Toulouse l'avoient admis parmi eux, quoiqu'il n'eût jamais disputé le prix exigé pour cette admission. Ils décidèrent même qu'on lui décerneroit une Minerve d'argent; mais, soit négligence, soit mauvaise volonté de la part de ceux qui étoient chargés de lui faire ce présent, Maynard ne le reçut pas; il s'en plaignit dans une épigramme qui a pour titre, *sur une Minerve d'argent, promise et non donnée.*

La versification de Maynard a de la douceur et de la facilité, elle est élégante et harmonieuse. Malherbe, dont il fut le disciple, lui rendoit cet éclatant témoignage, que personne ne savoit mieux tourner un vers que lui. Comme poète, dit La Motte, dans son discours de réception à l'Académie Françoise, Maynard partagea les suffrages de son siècle avec les Malherbe et les Racan, etc. Voici le jugement de La Harpe sur notre poète : « La diction est plus soignée dans les vers « de Maynard, dit-il, après avoir parlé de Racan; la « langue s'y épure de plus en plus; mais ses vers plus

[1] Imitation de Martial (*Epigr.*, liv. x, 47.)

Summum nec metuas diem, nec optes.

« travaillés n'ont pas le caractère aimable de ceux de « Racan. On a de lui des sonnets et des épigrammes « d'une bonne tournure et d'une expression choisie; « mais il est toujours un peu froid. »

ÉPIGRAMME.

Toutes les fois que ton valet
Te demande ses petits gages,
Tu prends ce pauvre homme au collet,
Et le noircis de mille outrages.

Ceux qui t'ont prêté leur denier,
Le Suisse qui garde ta porte,
Ton tailleur et ton cuisinier,
Sont traités de la même sorte.

Maître ingrat, débiteur sans foi,
Qui défends qu'on parle chez toi
De payement et de salaire,

Ne te laisses jamais fléchir:
Le revenu de ta colère
Est capable de t'enrichir.

LA BELLE VIEILLE.

ODE.

Cloris, que dans mon cœur j'ai si long-temps servie,
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

Eusses-tu fait le vœu d'un éternel veuvage,
Pour l'honneur du mari que ton lit a perdu,
Et trouvé des Césars dans ton haut parentage,
Ton amour est un bien qui m'est justement dû.

Qu'on a vu revenir de malheurs et de joies,
Qu'on a vu trébucher de peuples et de rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies,
Depuis que mon courage a fléchi sous tes lois!

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête;
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris;
Et j'ai fidellement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains, et sous des cheveux gris.

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née,
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu;
Mais, tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore,
Et mes ressentimens ne l'ont pas violé;
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidens qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers, et demande conseil
A ces vieilles forêts, dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

L'ame pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Ce fleuve impérieux à qui tout fit hommage,
Et dont Neptune même endura le mépris,
A su qu'en mon esprit j'adorois ton image,
Au lieu de chercher Rome en ses vastes débris.

La beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
Consulte ton miroir avec des yeux contens:
On ne voit point tomber ni tes lis ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans, et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour;
Mon sang se refroidit; ma force diminue;
Et je serois sans feu, si j'étois sans amour.

SONNET.

ROME, qui sous tes pieds as vu toute la terre,
Ces deux fameux héros, ces deux grands conquérans
Qui, dans la Thessalie, achevèrent leur guerre,
Doivent être noircis du titre de tyrans.

Tu croyois que Pompée armoit pour te défendre,
Et qu'il étoit l'appui de ta félicité :
Un même esprit poussoit le beau-père et le gendre;
Tous deux ont combattu contre la liberté.

Si Jule fût tombé, l'autre, après sa victoire,
Par un nouveau triomphe eût abaissé ta gloire,
Et forcé tes consuls d'accompagner son char.

Je les blâme tous deux d'avoir tiré l'épée,
Bien que le ciel ait pris le parti de César,
Et que Caton soit mort dans celui de Pompée.

ÉPIGRAMME.

AMI, prenons le verre en main!
Buvons, le temps nous y convie:
Et que savons-nous si demain
Est un des jours de notre vie?

La mort nous guette; et quand ses lois
Nous ont enfermés une fois
Au sein d'une fosse profonde,

Adieu bons vins et bons repas:
Apprends que l'on ne trouve pas
Des cabarets en l'autre monde.

LE MAGISTRAT,

ODE.

A M. LE COMTE DE ***.

Tandis que ton père est à Rome,
Estimé de tout l'univers,
Considère un peu l'honnête homme
Que je te montre dans ces vers.

C'est un magistrat de province,
Affolé de sa propre amour:
Pour se troquer avec un prince,
Il demanderoit du retour.

L'astre fatal à sa naissance,
Et qui marqua son ascendant,
Joua de toute sa puissance
Pour le faire sot et pédant.

Son humeur est aussi légère
Que le duvet d'un jeune oison;
Elle passe pour étrangère
Dans le pays de la raison.

Il s'adore, il se galantise;
Et prend ses divertissemens
Devant un cristal de Venise,
A se faire des complimens.

Quand ce docteur plein d'ignorance
Est monté sur son tribunal,
Il croit plus faire pour la France,
Que le roi, ni le cardinal.

On le voit sur le fils d'un âne
Se promener soir et matin,
Enharnaché d'une soutane
De quatorze aunes de satin.

C'est le magistrat le plus bête
Que jamais ait vu le soleil :
On ne peut trouver dans sa tête
Ni bon latin, ni bon conseil.

Il est savant en la méthode
De ménager ses revenus ;
Mais les Pandectes et le Code
Lui sont des pays inconnus.

Les auteurs des deux belles langues
Sont exclus de son cabinet;
Il est concis en ses harangues,
Et n'opine que du bonnet.

Il pèse toutes ses paroles,
Il crache même avec compas,
Et ne compte pas ses pistoles
Plus exactement que ses pas.

Certes, on peut justement dire
Qu'homme n'a jamais débité
Des sottises à faire rire,
Avecque tant de gravité.

On diroit que les neuf pucelles
L'ont élevé dans leur giron,
Et qu'il a des phrases plus belles
Qu'Isocrate, ni Cicéron.

Le grand nombre de ses rapines
Met sa province dans les pleurs,
Et fait gémir sur des épines
Celui qui dormoit sur des fleurs.

Ce monsieur est si ridicule,
Qu'il prétend que nos bons auteurs,
Au-delà des bornes d'Hercule,
Lui fassent des admirateurs.

Dispensatrices de la gloire,
Qui d'un homme faites un dieu,
Muses, placez-le dans l'histoire
Côte à côte de Richelieu.

De peur qu'il excite un orage
Contraire à ma sérénité,
J'ai poli ce petit ouvrage
En faveur de sa vanité.

Après ces vers dont je l'honore,
Son jugement sera tortu,
S'il craint que Saturne dévore
Les monumens de sa vertu.

ÉPIGRAMME.

AU DUC DE RICHELIEU.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savans,
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

SONNET.

Mes veilles, qui par-tout se font des partisans,
N'ont pu toucher l'esprit de ma grande princesse,
Et le Palais-Royal va traiter mes vieux ans,
De même que le Louvre a traité ma jeunesse.

Jamais un bon succès n'accompagne mes vœux,
Bien que ma voix me fasse un des cygnes de France;
Et sept lustres entiers ont blanchi mes cheveux,
Depuis que ma vertu se plaint de l'espérance.

Un si constant reproche à la fin m'a lassé;
Et je vois, sans regret, en mon âge glacé,
Que la faveur me fuit, et que la cour me trompe.

Voisin comme je suis du rivage des morts,
A quoi me serviroit d'acquérir des trésors,
Qu'à me faire enterrer avecque plus de pompe?

SONNET.

Adieu, Paris, adieu pour la dernière fois;
Je suis las d'encenser l'autel de la fortune;
Et brûle de revoir mes rochers et mes bois,
Où tout me satisfait, et rien ne m'importune.

Je n'y suis pas touché de l'amour des trésors;
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage:
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors,
Est petit pour la cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connois que le siècle est gâté,
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans ma solitude :

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre ; et que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son roi !

SONNET.

OFFRONS au dieu boiteux et ma plume, et ma lyre,
A ce nouveau matin que l'an reprend son tour :
Je ne veux plus chanter, je ne veux plus écrire;
Muses, il m'est honteux de vous faire l'amour.

Vous quittez mon ouvrage, et donnez tous vos charmes
Aux vers où Chapelain consacre les exploits
De ce jeune Bourbon, dont les premières armes
Ont mis tant de frayeur au cœur de tant de rois.

J'aurois bien employé les beaux ans de ma vie,
Et ma félicité seroit digne d'envie,
Si vous m'aviez appris à parler comme lui.

Le grand flambeau du jour ne voit point de provinces
Où mon fameux travail ne remplisse aujourd'hui
La bouche des savans, et l'oreille des princes.

ODE.

A M. FLOTE.

Ami chaud de la vertu,
Rare bonté que j'admire,
Cher Flote, pourquoi veux-tu
Que je reprenne ma lyre?
Tu devrois m'en dispenser:
Ses accords pourroient blesser
Les oreilles raffinées.
J'ai vu cinquante moissons;
Et le froid de mes années
A passé dans mes chansons.

Crois-tu que les beaux esprits
Qui suivent ton jeune prince,
Respectent les cheveux gris
D'un Horace de province?
Après les vers ajustés,
Des Plautes ressuscités
Que toute la cour embrasse,
Un rimeur vieux et gascon,
Ne sauroit de bonne grace
Paroître sur Hélicon.

Pour avoir trop médité
Sur l'épigramme et sur l'ode,
Mon Phébus est maltraité
Des écrivains à la mode:

S'il faut croire à leurs avis,
Les maîtres que j'ai suivis
Sont indignes de mémoire;
Et ces grands originaux
Ont laissé toute leur gloire
Dans le siècle des courtaux.

En ma dernière saison
Minerve m'est ennemie;
Et ma rime et ma raison
Redoutent l'Académie.
Je vois le peu que je vaux;
Je fais place à mes rivaux;
Tous leurs vers sont des merveilles;
Et ceux qui partent de moi
Choquent même les oreilles
Des courtisans du feu roi.

La muse ne me plaît point;
Et, sans mon âge de glace,
Je cacherois mon pourpoint
Sous le fer d'une cuirasse.
En ce temps ami de Mars,
Où l'on oit de toutes parts
L'airain bruyant des trompettes,
Les dieux du gouvernement
Mettroient devant cent poëtes
Un drille de régiment.

Ou j'ai l'esprit de travers,
Ou leur politique est belle;

Ce n'est pas avec des vers
Qu'on a dompté La Rochelle;
Et qu'enfin nous avons mis
L'effroi chez nos ennemis,
Malgré leur force et leurs ruses:
J'admire le cardinal;
Il préfère aux luths des Muses
Les flûtes de l'Arsenal.

Ces rêveurs de cabinet,
Qu'une syllabe travaille,
Sont lions dans un sonnet,
Et cerfs dans une bataille.
Ils s'éloignent des hasards;
Et la gloire des Césars
N'est pas celle qui les pique:
La muse a peu de galans
Qu'on couche dans la chronique
Côte à côte des Rolans.

Le fer ne plaît nullement
A ceux qu'Apollon inspire;
Ils sont armés seulement
Des pointes de la satire.
Je ne te déguise rien;
Un cœur fait comme le mien,
Seroit dans l'inquiétude,
Si notre grand potentat
N'avoit que des gens d'étude
Pour défendre son état.

Il faut célébrer les noms
De ces François indomptables,
Qui courent droit aux canons,
Comme Flote aux bonnes tables.
Fais dire à ta belle voix,
Que c'est par les beaux exploits
De ces grands hommes de guerre
Que tu goûtes le repos,
Et qu'on vide dans ton verre
Tant de flacons et de pots.

Sans le sang qu'ils ont versé
A la tête de nos troupes,
Jean de Vert eût fracassé
Tes bouteilles et tes coupes;
Galas seroit l'héritier
Des bourgeois de ton quartier,
Dont la richesse est si grande,
Et sur le nez des maris,
Auroit troussé la Hollande
Des coquettes de Paris.

On les doit combler de biens
Au gré de leur espérance:
Ils sont les fermes soutiens
Des intérêts de la France;
Mais le siecle est rigoureux
A ces hardis généreux
Dont la valeur est si forte:
Souvent un Suisse impudent

Les fait morfondre à la porte
De l'hôtel d'un intendant.

La plupart des trésoriers,
Cher Flote, ont l'ame si bonne,
Qu'ils dérobent aux guerriers
Ce que le prince leur donne:
De ce larcin est venu
L'excès d'un luxe inconnu
Lorsque la France étoit sage;
Ils sont si fous et si vains,
Qu'on trouve en leur équipage
La pompe des souverains.

On ne peut assez vanter
Un officier de finance,
Qui se pique d'acquitter
Nettement une ordonnance;
Qui, plein d'honneur et de foi,
Ne prétend mettre chez soi
Qu'une richesse commune,
Et dont l'esprit est ravi,
Quand Louis fait la fortune
Des soldats qui l'ont servi.

Peut-on avec trop de soin
Reconnoître les mérites
De ceux qui portent si loin
Nos armes et nos limites?
Pour les traiter comme il faut,
Quel honneur est assez haut,

Et quel salaire assez riche?
C'est leur fameuse valeur,
Qui dans la maison d'Autriche
A fait entrer le malheur.

Où vais-je, pauvre rimeur?
Vois-je pas que je m'égare?
Quoi! me voici dans l'humeur
De m'élever sur Pindare!
Bizarrement agité,
Je perds la timidité
Dont mon ame étoit si pleine,
Et veux devancer les pas
Des savans, à qui Mécène
Faisoit de si bon repas.

Flote, de qui l'amitié
Chasse ma mélancolie,
Verras-tu bien sans pitié
Une œuvre si mal polie?
Pour l'honneur de mes vieux ans,
Ne lis pas aux courtisans
Cet ouvrage que je t'offre;
Je te demande instamment
De le cacher dans le coffre
Qui garde ton testament.

SONNET.

A M. LE CHANCELIER SÉGUIER.

Le bruit de mes écrits va remplir l'univers;
Seguier, ton seul mérite en sera la matière:
Dans la chaleur qui reste à mes derniers hivers,
Je donne à ta vertu ma plume toute entière.

Qu'on ne me presse plus de célébrer les rois;
Embrasse qui voudra le soin de leur histoire;
Quoi qu'il puisse arriver, les échos de mes bois
N'apprendront plus de moi qu'à parler de ta gloire.

Pour te rendre vainqueur de l'oubli du tombeau,
Je te veux consacrer un ouvrage si beau,
Que la race future en devienne amoureuse.

Il fera confesser que je règne en mon art;
Et qu'en un siècle ingrat, ta vertu fut heureuse
D'avoir été l'objet des veilles de Maynard.

SONNET.

Sage et docte Sirmond, pourquoi me presses-tu
De quitter mon désert où rien ne m'importune?
Que ferai-je à la cour? J'adore la vertu,
Et les amis du Louvre adorent la fortune.

Si le roi que tu sers te fait son confident,
Le puissant et le foible iront te faire hommage;

Et la témérité d'un flatteur impudent
Promettra d'élever un temple à ton image ;

Si tu perds ton crédit, tu seras délaissé;
Ces lâches complaisans qui t'avoient encensé,
Diront que ta faveur étoit illégitime.

La cour est un pays ingrat et dangereux;
C'est où le grand mérite est souvent malheureux;
Et, quand il plaît aux rois, l'innocence est un crime.

ÉPIGRAMME.

L'ENFANT mis dans ce tombeau,
Passa pour un petit ange;
Tout ce que l'on voit de beau,
Mérite moins de louange.

Le pauvret borna son cours
De si peu de matinées,
Que le nombre de ses jours
N'acheva que deux années.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie.

Le siècle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

A CHARLES DE MAYNARD.

ODE.

Mon cher ami, quand seras-tu
L'amour des filles de mémoire;
Et quand verrai-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire?

Il te faut hanter ces grands morts,
Dont les écrits sont les fontaines,
Où l'on va puiser les trésors
Qui restent de Rome et d'Athènes.

Dérobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur un livre:
Le merite de tes aïeux
Te sollicite de les suivre.

Je t'apprends que ces ennemis
De la fraude et de l'ignorance,
Ont enseigné l'art de Thémis
Au second Parlement de France.

Pour moi, qui suis vu d'assez loin
Sur un des sommets du Parnasse,
J'ai donné mon temps et mon soin
A l'art qui ment de bonne grace.

C'est dans les vers que j'ai tournés
Sous la régence de Marie,
Que les goûts les plus raffinés
Trouvent la bonne raillerie.

Tes mérites ont prévenu
La foiblesse de tes années;
Et ton nom est déjà connu
De Loire jusqu'aux Pyrénées.

Le beau latin de tes écrits
Est dans une règle si juste,
Qu'on diroit que tu l'as appris
Ou chez César, ou chez Auguste.

Dans leur pure naïveté,
Il semble que tu ressuscites
Cet Apollon persécuté,
Qui mourut au pays des Scythes.

Ne te donne pas tout entier
A cette éloquence enchaînée,
Si tu ne veux être héritier
Des malheurs de ma destinée.

Le métier de Virgile est beau,
Le barbare y trouve des charmes;
Mais Auguste est sous le tombeau,
Et Louis n'aime que les armes.

Pour travailler utilement,
Il faut que ton esprit se pique
D'exercer dans un Parlement
Les forces de ta rhétorique.

Embrasse ardemment cet emploi,
Défends l'innocence opprimée,
Et tu verras entrer chez toi
L'opulence et la renommée.

Mais tu refuses d'être heureux,
Et ton jeune orgueil me découvre
Que tu seras moins desireux
D'être du Palais que du Louvre.

Je déplore ta vanité,
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans et ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

C'est où les plus haut élevés
Dorment avec moins d'assurance;
C'est où les prudens achevés
Sont les jouets de l'espérance.

C'est où l'on est payé de vent,
C'est où l'on rebute les sages;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre!

Puisses-tu connoître le prix
Des paroles que te débite
Un courtisan aux cheveux gris,
Que la raison a fait hermite!

ÉPIGRAMME.

Tu dis qu'on donne un si haut prix
Aux vers que ma plume débite,
Que la troupe des beaux-esprits
Bat des mains lorsqu'on les récite;

Et qu'Apollon veut que son art,
Malgré l'envie et l'ignorance,
Dans l'épigramme de Maynard,
Fasse quelque honneur à la France.

Cet illustre applaudissement
Me chatouilleroit doucement,
Sans le destin qui m'importune;

Mais, quand tu dis que j'écris bien,
Flote, j'apprends de ma fortune
Que le cardinal n'en croit rien.

SONNET.

Je donne à mon désert les restes de ma vie:
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moi,
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur et de suivre le roi.

Faret, je suis ravi des bois où je demeure;
J'y trouve la santé, de l'esprit et du corps:
Approuve ma retraite, et permets que je meure
Dans le même village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henri je la trouvai si belle,
Que ce fut à regret que je lui dis adieu.

Mais les ans m'ont changé, le monde m'importune;
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.

ÉPIGRAMME.

Un rare écrivain comme toi
Devroit enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roi
En avoit mis dans la Bastille.

Mais les vers ont perdu leur prix;
Et, pour les excellens esprits,
La faveur des princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

PIERRE PATRIX.

Pierre Patrix, dont la famille étoit originaire du Languedoc, naquit à Caen en 1583, de Claude Patrix, conseiller au bailliage de cette ville. Son père le destinoit au barreau, mais notre poète se dégoûta bientôt de l'étude des lois. Doué d'un caractère vif, enjoué et indépendant, il se livra tout entier aux plaisirs. Il avoit déjà atteint sa quarantième année, lorsque, se voyant peu favorisé de la fortune, il entra au service de Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, en qualité de premier maréchal-des-logis. En 1660, après la mort du duc d'Orléans, Patrix s'attacha à Marguerite de Lorraine sa veuve, dont il fut premier écuyer. Il obtint aussi, vers la même époque, le gouvernement du comté et château de Limours, Montléry, avec un logement dans le palais d'Orléans, et une pension qui n'étoit pas fort considérable. Il mourut à Paris le 6 octobre 1671, et fut inhumé dans l'église des religieuses du Calvaire.

Patrix étoit fort réputé par ses bons mots, dont plusieurs nous ont été conservés; lorsqu'il se trouvoit dans des réunions où l'on parloit de sciences, il avoit coutume de dire à ceux qui étoient auprès de lui, qu'il alloit goûter de leur vin. A l'âge de quatre-vingts ans il essuya une grande maladie. Un jour ses amis le félicitoient de son rétablissement, et le pressoient de se lever : *Hélas! messieurs*, leur répondit-il, *ce n'est pas la peine de me r'habiller.*

On a de ce poète : *La miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent, avec quelques autres pièces chrestiennes, le tout composé et mis en lumière par luy-mesme, en réparation du passé*, etc. ; ce recueil est dédié au duc d'Orléans ; son *Adieu à Philis*, *le Cantique sur le mépris du monde*, l'épitaphe de notre poète, faite par lui-même, et plusieurs autres pièces, méritent d'être connues.

Quelques unes des chansons et autres poésies de Patrix ont été conservées dans le tome quatrième du *Recueil de Barbin*, et l'on trouve du même poète deux pièces sur la Pucelle d'Orléans, dans un *Recueil d'inscriptions et vers*, sur ce sujet, imprimé à Paris en 1628, *in*-4°.

CANTIQUE.

DU MÉPRIS DES VANITEZ DU MONDE.

Filis, qui pour vous-même avez tant d'amitié,
Et prenez tant de soin de paroistre si belle,
Entre nous, sans mentir, vous me faites pitié :
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Au bal et dans le cours éclatent vos appas;
Vostre beauté par tout paroist plus que mortelle:
Mais de grace, Filis, et ne me battez pas :
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Vous, pauvres étourdis, qui sans reflexion
Discourez et courez de ruelle en ruelle,
Et comme de pays changez d'affection,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Idolatres d'argent, qui jamais ne pensez
Qu'à joindre au vieux gagné quelque somme nouvelle,
En eussiez-vous des monts l'un sur l'autre entassez,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Justiciers sans justice, autorisez pillars,
Qui voulez qu'un chacun vous porte sa chandelle,
Et Naboth et sa vigne enfermez dans vos parcs,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Eust-on pour le duel, du demon inventé,
Acquis selon le monde une gloire immortelle:
Ce vain triomphe estant contre la charité,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Gens de cour peu versez à la sincerité,
Qui jusqu'à l'interest avez l'ame fidelle,
Et sacrifiez tout à vostre vanité,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Prelats, qui dissipez les tresors de l'autel,
Est-ce imiter saint Pierre et son divin modelle?
Ayez moins d'équipage et de maistres-d'hostel:
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle?

Grands et fameux guerriers, qui, favoris de Mars,
Remplissez de vos faits la terre universelle,
Eussiez-vous en valeur passé tous les Césars,
A quoy bon tout cela pour la vie éternélle?

Gonzague, par ces mots ayant si justement
Et toujours condamné la pompe temporelle,
Pratiquons son exemple à dire incessamment:
A quoy bon tout cela pour la gloire éternelle?

SON ÉPITAPHE.

Passant, arreste un peu : sous ces vers, que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis,
Qu'au bord de cette tombe, et tout prest d'y descendre,
Luy-même il composa pour en couvrir sa cendre :
Devoir triste et funebre à ses manes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
Des amis survivans l'oubliance ordinaire
Envers leurs amis morts l'obligea de le faire,
Sçachant bien qu'une fois estant party d'icy,
Les siens probablement en useroient ainsi.
N'attens pas neanmoins, passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ny son nom, ny sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siecle a faite à son trépas,
Ny bref, comme en laissant la terre desolée,
Son ame glorieuse au ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargon de monument,
Qu'il ne met point icy dessus sa sépulture,
Pour le faire passer à la race future;
Il en sçait trop l'erreur, et qu'en sincerité
Il n'a, maudit pecheur, nul honneur merité.
Au contraire, sans cesse endurcy dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infame jouet de mille vanitez,
Furent de son vivant toutes ses qualitez.

O qu'heureux mille fois le ciel l'auroit fait naistre,
S'il s'en fust corrigé, comme il les sceut connoistre!
Passe, va ton chemin, et t'asseure aujourd'huy
Que c'est prier pour toy, que de prier pour luy.

A S. A. R. FEU Mgr LE DUC D'ORLÉANS.

Je boy de l'eau que j'ay puisée
Dans une source meprisée;
Et ne laisse pas neanmoins
D'avoir mille et mille témoins,
Comme autrefois cette fontaine
S'acquit le nom de souveraine,
Après avoir fait quantité
De merveilles pour la santé,
Et tiré des mains de la Parque
Mainte personne de remarque;
Mais, comme tout ce qui fleurit
Enfin se passe et déperit,
Cette source ne tarda guere
A tomber dans cette misere:
Un medecin qu'on paya mal
En decria le mineral,
Boucha son cours, la tint captive,
La fit enterrer toute vive.
Depuis on n'en a point parlé;
Son bruit si loin n'a plus volé,
Ny cette pauvre prisonniere
Mis le nez hors de sa tanniere.

Or aujourd'hui, pour me guerir,
Ne sachant plus où recourir,
Je m'en suis venu tout malade
Sur le corps de cette nayade;
Et de mon accent enroué
Au mesme temps m'y suis voué.
Sur quoy la nymphe tout à l'heure,
Du plus bas lieu de sa demeure
Entendant mes necessitez,
M'a murmuré mille bontez:
Dit qu'estant de race immortelle,
Je me pouvois fier en elle
De tout ce que j'en souhaitois
Au piteux estat où j'estois;
Et qu'en un mot, foy de déesse,
Elle me tiendroit sa promesse,
Moyennant que de mon costé
Je la remisse en liberté,
Et fisse en sorte que son onde,
Comme devant, revinst au monde.
Et moy dès ce mesme moment,
De faire rompre vistement,
Soit sa grote, soit sa closture,
Sa prison ou sa sepulture,
Comme il vous plaira l'appeller,
Afin de luy donner de l'air.
Miracle! à la premiere atteinte,
Dans son tombeau, tant elle est sainte,
Elle a paru, je vous promets,
Plus fraische et vive que jamais.

Je la mire[1], admire et la loue,
J'en suis amoureux, je l'avoue;
Et plus galant qu'un medecin,
Luy tiens le verre et le bassin,
Sans que jamais elle recule,
Ny qu'elle en fasse aucun scrupule,
Tant cette pure déité
Aime l'honneste liberté:
Bel exemple à nos demoiselles;
Si je demandois cela d'elles,
Et qu'elles le voulussent bien,
Possible n'en ferois-je rien.
Quoy qu'il en soit, si je l'invoque,
Elle me rend le réciproque.
Sans en faire difficulté,
Nonobstant ma mortalité.
Et lorsque je dis devant elle:
Mon Dieu, que ma fontaine est belle!
Elle me dit par son ruisseau:
Mon Dieu, que mon malade est beau!
Ainsi se cajollent sans cesse
Le pelerin et la déesse.
Trop heureux si, par le secours
De ce messager, qui toujours
Va, comme on dit, après luy-mesme,
J'obtenois cette grace extrême,
De vous faire presentement
Au moins un petit compliment.

[1] Mot dont les Flamands avoient coutume d'user quand ils vouloient dire qu'un galant regardoit sa maîtresse.

Du train que je voy qu'il chemine,
Avec sa marche serpentine,
Ne desesperant point du tout
Qu'il n'en puisse venir à bout,
Je l'en charge, quoy qu'il arrive,
Et la route qu'il faut qu'il suive
Est la mesme, jusqu'aujourd'huy,
Des autres ruisseaux comme luy :
De quelque endroit, de quelque plage,
De quelque roc, antre ou bocage,
Qui leur arrive de saillir,
Ils ne sçauroient jamais faillir,
Car dès le ventre de leur mere
Ils sçavent ce qu'ils ont à faire :
La pente les y fait rouler ;
Ils n'ont qu'à se laisser aller,
Sans l'apprendre en pas une école,
Ny de carte ny de boussole :
Ils vont chacun par leur canal,
A leur rendez-vous general,
D'où, se redivisant d'ensemble,
Ils s'épandent où bon leur semble.
Au moins j'entends que cettuy-cy
Presentement en use ainsi,
Et qu'évitant la dorotade [1]
Dessous mainte inconnue arcade
Il se rende au lieu proposé,
Et ne soit point devalisé.

[1] Feu M. le duc d'Orléans avoit un courier nommé Dorot, grand menteur, et qui disoit toujours qu'on l'avoit dévalisé.

N'importe du temps qu'il y mette,
Pourvû que, comme je souhaitte,
Il se traîne avec ses replis
Jusqu'à la riviere du Lis.
Passé cette nouvelle somme,
(Qui langue a peut aller à Rome)
Le premier venu luy dira
Où la victoire volera :
Et là ne manquera pas d'estre
L'ost redouté de nostre maistre,
Où, vous trouvant sain et gaillard,
Je suis d'avis que de ma part,
Ce courier de liquide glace
Aille droit à vous, et vous fasse,
Par un compliment tout nouveau,
Un grand salut à la ruisseau :
Qui vous mouille, cela s'appelle
Jusques à hauteur de semelle,
Sans plus avant vous ondoyer;
Car je sçay qu'il vous faut choyer,
Et jusqu'où va la competence
D'une aquatique reverence.
Puis, se retirant humblement,
Trois ou quatre pas seulement,
Qu'il vous parle comme discourent
Tous ses semblables quand ils courent,
Et s'aille de vous enquerant
Avec son patois murmurant
Des gourmades qu'aura l'Espagne
Avant la fin de la campagne,

Et des aimables veritez
De vos faits et de vos santez:
Cela fait, qu'il passe et repasse
De tous costez, et qu'il amasse
De quoy me faire un peu la cour,
Et m'entretenir au retour.
Vous le menerez par la ville,
Comme un gouverneur son pupille;
Et croy qu'il nous sera permis
De luy faire voir nos amis,
Dont quelques-uns luy feront chere;
Les autres n'y penseront guere.
Brunier lui clorra sa maison,
Et vous en sçavez la raison;
Enfin, sa legation faite,
Vous penserez à sa retraite.
Par luy chacun me mandera
Tout ce que bon luy semblera;
Ne vous mettez de son escorte
En peine que de bonne sorte:
Il vaudra mieux, comme je croy,
Le laisser aller sur sa foy.
Ces messieurs, comme les rivieres,
Ont leurs routes particulieres,
Et des conduits par où marcher,
Assez malaisez à boucher.
Et puis que luy sçauroit-on faire?
C'est un courant de belle eau claire;
On en peut un verre avaler,
Et le reste on le laisse aller.

Si vos couriers, jusqu'à Bethune,
Ne couroient pas plus de fortune,
Tant de perils à tous propos
Ne troubleroient pas leur repos,
Ny ne s'y feroient pas captives
Tant de ces petites missives,
Qui d'ailleurs, comme de Paris,
Y vont à l'insceu des maris;
Aussi n'apprehendent-ils gueres
Toutes les bandes adversaires:
Et sans doute dès qu'il aura
Vostre dépesche, il partira.
Déjà refist-il son entrée
Dans cette paisible contrée,
Où sa maman, par son discours,
Se vante d'alonger mes jours!
En cas que la bonne déesse
Se souvienne de sa promesse,
En mer on me l'érigera,
Ou Thetis m'en éconduira.
Dieu sçait si je la rendray belle;
Et comme luy pour l'amour d'elle,
Hors du pair des autres ruisseaux,
Dès saint Clair portera batteaux.
Qu'il s'y prendra de perles fines
Et de belles conques marines!
Ne voulez-vous point m'obliger
D'y venir par fois naviger?
J'y seray le premier pilote
De toute la gent matelote,

Et la regiray de façon
Que, s'ils prennent un beau poisson,
Dès l'heure il est assez croyable
Que je l'auray dessus ma table.
Mais de quoy vous fay-je icy cas?
A propos vous n'en mangez pas;
N'importe, cette mer nouvelle
A vos yeux sera toujours belle.
Vous y verrez nos taverniers
Devenus experts nautonniers;
Et Limours mesme et ses rivages,
Si peu fameux par les naufrages,
Combler ses manans de tresors
Qu'on ne voit point aux autres ports;
Mais cecy n'est qu'une chimere
Dont entre nous je desespere,
N'allez pas si tost vous fournir
D'aucun batteau pour y venir,
La dépense seroit trop grande,
Attendez que je vous le mande.
J'ay peur que cette déité
Ne m'ayt pas dit la vérité,
Et que son eau, quoy que divine,
Ne vaille rien à ma poitrine.
En ce cas là point de quartier,
C'est trop abusé du métier;
Par moy derechef enterrée,
En vestale deshonorée,
Qu'elle fasse estat hardiment
D'en avoir jusqu'au jugement.

J'empescheray bien qu'elle sorte.
Pourquoy me tromper de la sórte?
Je m'en sçauray bien ressentir.
Est-ce aux déesses à mentir?
Cependant, d'un zèle sincère,
Je suis toujours à l'ordinaire,

MONSIEUR,

Vostre très-humble, etc.

PATRIX.

MADRIGAL.

Je songeois cette nuit que, de mal consumé,
Coste à coste d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toy, coquin; va pourrir loin d'icy:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extresme!
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin toy-mesme;
Icy tous sont égaux; je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

RACAN.

HONORAT DE BEUIL, chevalier, marquis de Racan, né en 1589, à la Roche-Racan, château situé à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine et de l'Anjou, appartenoit à une très bonne famille. Son père, qui étoit chevalier des ordres du roi, et maréchal de camp ordinaire des armées, le fit entrer en 1605 dans les pages de la chambre de Henri IV, sous le duc de Bellegarde; ce fut chez ce seigneur, qui avoit épousé la cousine de notre poète, que Racan fit la connoissance du célèbre Malherbe; dans la suite il embrassa la profession des armes, et il s'y distingua. On lit dans la Vie de Malherbe, attribuée à Racan, qu'à son retour de Calais, le disciple ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devoit choisir, Malherbe lui récita le conte ingénieux du Pogge, dont La Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, *le Meunier, son fils, et l'âne.* Cette réponse étoit peu faite pour décider Racan; aussi continua-t-il encore quelque temps à suivre la carrière des armes, et parvint au grade de maréchal des camps et armées du roi. Le duc de Bellegarde, alors gouverneur de la Bourgogne, l'attira auprès de lui; Racan fit quelque séjour dans cette province. Peu de temps après, il eut part à la succession de la duchesse de Bellegarde, sa parente; il se maria en 1628, et eut plusieurs enfans. Racan fut reçu à l'Académie Françoise en 1635. C'est pour cette compagnie qu'il com-

posa le *Discours contre les sciences*, qui depuis a été imprimé. Il mourut en fevrier 1670, âgé de quatre-vingt-un ans.

CHANSON DE BERGERS,

A LA LOUANGE DE LA REINE, MÈRE DU ROI.

PAISSEZ, chères brebis; jouissez de la joie
Que le ciel nous envoie;
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaîtra la saison desirée
De Saturne et de Rhée;
Où le bonheur rendoit tous nos desirs contens;
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printemps,
Tel que nous le voyons paroître en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'épis, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposés:
L'innocence et la paix régneront sur la terre;
Et les dieux appaisés
Oublîront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend toujours leur succès conforme à son desir;

Notre bonne fortune est par lui gouvernée,
Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchaînée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde
Qu'en l'enfance du monde.
A l'heure que le ciel en étoit amoureux;
Nous jouïrons d'un âge ourdi d'or et de soie,
Où les plus malheureux
Ne verseront jamais que des larmes de joie.

En nos tranquillités aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne et de Loire,
Jusqu'à ceux de Thétis,
On n'entend autre bruit que celui de sa gloire.

La nymphe de la Seine incessamment révère
Cette grande bergère,
Qui chasse de ses bords tout sujet de souci;
Et, pour jouir long-temps de l'heureuse fortune
Que l'on possède ici,
Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Paissez donc, mes brebis; prenez part aux délices
Dont les destins propices,
Par un si beau remède, ont guéri nos douleurs:
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

ÉPITAPHE

SUR LA MORT D'HONORAT DE BEUIL, FILS DE L'AUTEUR, QUI MOURUT PAGE DE MADEMOISELLE, L'ANNÉE 1652, AGÉ DE SEIZE ANS OU ENVIRON.

Ce fils, dont les attraits d'une aimable jeunesse
Rendoient de mes vieux jours tous les desirs contens;
Ce fils, qui fut l'appui de ma foible vieillesse,
A vu tomber sans fruit la fleur de son printemps.

Trois mois d'une langueur qui n'eut jamais de cesse,
L'ont fait dans ce tombeau descendre avant le temps,
Lorsque, sous les couleurs d'une grande princesse,
Son âge avoit à peine atteint deux fois huit ans.

Tout le siècle jugeoit que sa vertu naissante
La tige des de Beuil, jadis si florissante,
Vouloit sur son déclin faire un dernier effort.

Son esprit fut brillant, son âme généreuse;
Et jamais sa maison illustre et malheureuse
N'en a reçu d'ennui que celui de sa mort.

CHANSON.

Cruel tyran de mes desirs,
Respect, de qui la violence,
Au plus fort de mes déplaisirs,
Me veut obliger au silence,
Permets qu'aux rochers seulement
Je conte les ennuis que je souffre en aimant.

Ces bois éternellement sourds
Ne sont point suspects à ma plainte :
Les échos y dorment toujours;
Le repos y suit la contrainte;
Les zéphirs peuvent seulement
Y soupirer le mal que je souffre en aimant.

Que sous leurs ombrages épais
Ma tristesse trouve de charmes!
Que ces lieux amis de la paix
Reçoivent doucement mes larmes!
C'est-là que je puis seulement
Me plaindre des ennuis que je souffre en aimant.

Encore que devant Daphné
Ma passion soit excessive,
Ce qui tient mon cœur enchaîné,
Tient aussi ma langue captive;
Même je n'ose seulement
Y soupirer le mal que je souffre en aimant.

Tout cède au pouvoir de ses yeux;
Leurs clartés n'ont point de pareilles;
L'auteur de la terre et des cieux
N'admire qu'en eux ses merveilles:
Aussi sa beauté seulement
Est digne des ennuis que je souffre en aimant.

Si la fortune quelque jour
Exauce ma juste requête,
Et fait triompher mon amour
De cette pénible conquête,
Alors aux rochers seulement
Je dirai les douceurs que l'on goûte en aimant.

SONNET

EN L'HONNEUR DE SON PÈRE.

Celui de qui la cendre est dessous cette pierre,
Avecque peu de bien, acquit beaucoup d'honneur,
Fut grand par sa vertu plus que par son bonheur,
Aimé durant la paix, et craint durant la guerre.

Quand les rois ont détruit avecque leur tonnerre
Le pouvoir des Titans qui s'égaloit au leur,
Aux campagnes de Mars on a vu sa valeur
Peupler les monumens, et déserter la terre.

Après tant de travaux et de faits généreux,
Son esprit est au ciel parmi les bienheureux,
Et ne peut désormais ni desirer ni craindre.

Passant, qui dans la France as son nom entendu,
En voyant son tombeau, garde-toi de le plaindre ;
Plains plutôt le malheur de ceux qui l'ont perdu.

ODE BACHIQUE.

A M. MAYNARD, PRÉSIDENT D'AURILLAC.

MAINTENANT que du capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers ;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de Mémoire,
Quand tu seras mangé des vers ?

Quitte cette inutile peine ;
Buvons plutôt à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui, pour l'excellence, précède
Celui même que Ganimède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées ;

C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées,
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse;
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours:
L'on a beau faire des prières;
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientôt la froidure;
La mer a son flux et reflux;
Mais, depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux;
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux établi;
Et bientôt nous mèneront boire
Au-delà de la rive noire,
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

ODE.

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE, PAIR ET GRAND ÉCUYER DE FRANCE.

Amour, à qui je dois les chansons immortelles
Qui par toute la terre ont volé sur tes ailes,
Et qui seul m'as enflé le courage et la voix;
N'es-tu pas bien enfant, alors que tu m'invites
D'oublier les rigueurs, pour chanter les mérites
D'une ingrate beauté qui méprise tes loix?

Permets qu'employant mieux les accords de ma lyre,
Je chante mon Roger, l'honneur de cet empire,
Et qui dessous le tien si long-temps a vécu:
Puisque de sa valeur tu fus toujours le maître,
En disant ses vertus, ne fais-je pas connoître
La gloire du vainqueur, par celle du vaincu?

A peine le coton ombrageoit son visage,
Que déja sous Henri ce généreux courage
Fit voir par les effets qu'il étoit fils de Mars;
Toi-même dès ce temps l'aimas comme ton frère,
Et quittas sans regret le giron de ta mère,
Pour suivre sa fortune au milieu des hasards.

Tu fus toujours depuis son démon tutélaire;
Tu fis avecque lui ta demeure ordinaire,
Quelquefois dans son cœur, quelquefois dans ses yeux:
De ses plus beaux desseins tu fus toujours complice,

Et préférois l'honneur de lui rendre service,
A celui de régir les hommes et les dieux.

Quand ses jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes,
Pour éclairer ses pas avecque ton flambeau !
Et quand toute la cour admiroit ses merveilles,
Pour voir en tous endroits ses graces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandeau ?

Tel qu'un chêne puissant dont l'orgueilleuse tête,
Malgré tous les efforts que lui fait la tempête,
Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc vénérable aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Tel parut ce guerrier, quand de folles pensées
Tâchèrent de ternir ses actions passées;
Plus il fut traversé, plus il fut glorieux:
Sa barque triompha du courroux de Neptune;
Et les flots qu'émouvoient les vents de la fortune,
Au lieu de l'engloutir, l'élevèrent aux cieux.

Ses lauriers respectés des tempêtes civiles,
Dans les champs où la Saône épand ses flots tranquilles,
Protégèrent Thémis en nos derniers malheurs;
Aux vents séditieux ils défendoient l'entrée,
Et n'en souffroient aucun en toute la contrée,
Que celui seulement qui fait naître les fleurs.

Sa prudence toujours, à notre aide fatale,
Calma de nos discords la passion brutale,

Et toucha nos fureurs d'un sentiment humain;
Bellone s'appaisa, contre toute espérance;
Et le fer aiguisé pour détruire la France,
Encore tout sanglant lui tomba de la main.

ODE.

A M. LE COMTE DE BUSSY DE BOURGOGNE.

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré;
Il est temps de jouir du repos assuré
Où l'âge nous convie :
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivons;
Et, sans penser plus loin, jouissons de la vie,
Tandis que nous l'avons.

Donnons quelque relâche à nos travaux passés :
Ta valeur et mes vers ont eu du nom assez
Dans le siècle où nous sommes :
Il faut aimer notre aise; et, pour vivre contens,
Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes
Acquièrent par le temps.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces galans ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil

Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moindre temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever les murs audacieux,
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises ?
Maints châteaux accablés dessous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms et les devises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le temps qui nous est limité;
Quittons ce fol espoir par qui la vanité
Nous en fait tant accroire:
Qu'amour soit désormais la fin de nos desirs;
Car pour eux seulement les dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs.

Heureux qui, dépouillé de toutes passions,
Aux lois de son pays règle ses actions,
Exemptes d'artifice;
Et qui, libre du soin qui t'est trop familier,
Aimeroit mieux mourir dans les bras d'Arténice,
Que devant Montpellier!

CONSOLATION

A M. DE BELLEGARDE, SUR LA MORT DE M. DE TERME, SON FRÈRE.

L'ON pardonne les pleurs aux personnes communes,
Mois non pas aux esprits qui, dans les infortunes,
Ont si visiblement leur courage éprouvé.
Modère donc l'ennui dont ton ame est touchée,
Et ne regrette point que ton frère ait trouvé
La mort que ta valeur a tant de fois cherchée.

La gloire étoit le but de son ambition;
L'amour de la vertu, la seule passion
Dont il étoit épris, soit en paix, soit en guerre:
En sortant, comme toi, de la tige des dieux,
Cependant que le sort l'arrêtoit sur la terre,
Tous ses vœux ne tendoient qu'à retourner aux cieux.

Désormais ce guerrier est, selon son envie,
Parvenu par sa mort à la céleste vie,
Après s'être assouvi des appas de l'honneur:
Les dieux l'ont retiré des mortelles alarmes;
Et si rien à présent peut troubler son bonheur,
C'est de te voir pour lui répandre tant de larmes.

Il voit ce que l'olympe a de plus merveilleux;
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue;
Et voit comme fourmis marcher nos légions,

Dans ce petit amas de poussière et de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Mais, puisque ses travaux ont trouvé leur asile,
Oublie en sa faveur cette plainte inutile,
Dont l'injuste longueur traverse tes plaisirs.
Crois-tu que, jouissant d'une paix si profonde,
Il voulût à présent que, selon tes desirs,
Le ciel le renvoyât aux misères du monde?

Le bonheur d'ici-bas se passe en un moment;
Le sort, roi de nos ans, y règne absolument;
Par lui ce grand César n'est plus rien que fumée:
Puisqu'en ce changement tu cesses de le voir,
Au lieu de sa dépouille, aime sa renommée;
C'est sur quoi le Destin n'aura point de pouvoir.

STANCES.

Tircis, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort:
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,

Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs!

Il laboure le champ que labouroit son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on delibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il desire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers;
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculees,

Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose, avecque les bergères,
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteur de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux;
Et voit en un clin-d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre en même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi., retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt:
Sous un chêne élevé, les arbrisseaux s'ennuient;
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la court.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit;
Ce n'est qu'une fumée; il n'est rien de si frêle;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement!

ODE.

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Richelieu, qui des plus grands hommes
As les mérites effacés,
Et par qui le siècle où nous sommes
Ternit tous les siècles passés;
Après tant de soins magnifiques,
Où, comme les dieux, tu t'appliques
Au réglement de l'univers,
Viens délasser tes longues veilles
Au doux entretien des merveilles
Qu'Apollon récite en mes vers.

Durant nos fortunes sinistres,
Lorsqu'au mépris de la vertu
On vit élever ces ministres
Indignes du nom qu'ils ont eu,
On ne faisoit rien de solide;
Leur conseil étoit trop timide
Et trop lent pour nous secourir;
Et, par leurs molles perfidies,
Ils nourrissoient des maladies,
Qu'autre que toi n'eût su guérir.

Cependant nos libres courages,
Charmés de quelques vains appas,
Donnoient faussement leurs suffrages
Au mérite qu'ils n'avoient pas:

Les lâches filles de mémoire
Ont plus fait éclater leur gloire
Que leur pourpre ni leurs clinquans;
Et, pour rendre leurs noms augustes,
Ils ont eu, comme les plus justes,
Des Malherbes et des Racans.

Mais aujourd'hui que tes victoires
Donnent à tous les beaux-esprits,
Pour l'ornement de nos histoires,
Des trésors qui n'ont point de prix;
Nous tenons de toi la richesse
Qu'on ignoroit sur le Permesse,
Au siècle ingrat de nos aïeux,
Lorsque, faute de grands exemples,
Dignes des autels et des temples,
On peuploit de monstres les cieux.

Loin de nous ces fleurs inutiles,
Qu'autrefois nos conceptions,
En graves sujets infertiles,
Cueilloient aux champs des fictions!
Loin ces vieux contes de la Grèce,
Qui vantent la force et l'adresse
De ses fausses divinités!
Toutes ces fables ridicules
N'ont point d'Achilles ni d'Hercules,
Que ta vertu n'ait surmontés.

Bien qu'avec eux leurs artifices
Par les âges soient obscurcis,

On ne peut ignorer les vices
Dont ces héros furent noircis :
C'est injustement qu'on tolère
Que l'antiquité mensongère
Les mette au rang des immortels,
Et fasse chanter à ces cygnes
Des demi-dieux, qui sont plus dignes
De la foudre que des autels.

Le ciel qui connoît toutes choses,
Et qui dans ses puissantes mains
Tient toutes les graces encloses,
Pour les départir aux humains,
Confesse que les plus grands hommes
Qui, devant le siècle où nous sommes,
Ont vaincu le temps et la mort,
N'étoient qu'essais de sa puissance,
Pour s'apprêter, à ta naissance,
A faire son dernier effort.

Qui ne sait de quelles tempêtes
Tes travaux nous ont exemptés;
Combien de Typhons à cent têtes
Sont par ta prudence domptés!
Après des merveilles si grandes,
Quelles assez dignes offrandes
Nous acquitteront envers Dieu,
De qui les bontés tutélaires
Ont mis le timon des affaires
Entre les mains de Richelieu?

Cette Rochelle où nos armées,
Par tant de combats et de jours,
S'étoient vainement consumées,
Sans voir que le haut de ses tours :
Ces bastions qui dans les nues
Élevoient leurs têtes cornues,
Par le coutre sont traversés :
Il n'en laisse marque ni trace,
Et fend également la place
Des murailles et des fossés.

Quinze fois on a vu la lune
Remplir son croissant de clarté,
Que le débris de leur fortune
Gardoit leur première fierté :
Jadis, d'un semblable courage,
La mort, la vengeance et la rage
Firent des efforts plus qu'humains,
Quand on vit, au bord du Scamandre,
Les dieux attaquer et défendre
L'ouvrage de leurs propres mains.

L'Espagne, qui veut que le monde
Soit à son empire soumis,
En vain sur la terre et sur l'onde
Nous va chercher des ennemis :
En vain, dans ces injustes guerres,
Elle opposa tous ses tonnerres
A ceux dont tu la combattois;
L'Ypare s'en vit épuisée,

Et son aigle fut écrasée
Par la foudre que tu portois.

N'est-ce pas toi qui tiens en bride
Les tyrans les plus enragés,
Et qui rends notre grand Alcide
L'appui des princes affligés?
Qui rends sa justice fameuse
Sur l'Éridan et sur la Meuse;
Qui rends leurs passages ouverts;
Et qui rends son pouvoir suprême,
D'esclave de son peuple même,
L'arbitre de tout l'univers?

Il voit qu'aujourd'hui sa vaillance
Est la terreur des potentats,
Et qu'en sa seule bienveillance
Gît le salut de leurs états:
Tout cède à ce foudre de guerre;
Il n'est point d'orgueil sur la terre
Qu'il n'ait à ses pieds abattu:
Sa force égale sa naissance,
Et ne connoît son impuissance
Qu'à récompenser ta vertu.

JULIEN COLLARDEAU.

Julien Collardeau, procureur du roi à Fontenay-le-Comte, naquit vers 1590 et mourut en 1642, peu de temps après le cardinal de Richelieu, dont il avoit été l'un des plus zélés panégyristes. Il s'étoit déjà fait connoître en 1619, par une satire latine contre les danses et les mascarades. Plus tard, il publia un poëme d'environ huit cents vers, intitulé : *Description de Richelieu, à la mémoire du cardinal-duc ;* ce poëme est *in*-4°, sans date et sans indication du lieu de l'impression. Collardeau le dédia à la duchesse d'Aiguillon, qu'il appelle la *légitime héritière du feu duc de Richelieu.*

Nous avons encore de ce poète un autre recueil qui est assez rare ; il a pour titre *Tableaux des victoires du roi Louis XIII*, qui se composent de la Défaite des Anglois en l'île de Ré, de la Prise de La Rochelle, de la Prise de Suze, et de la Réduction du Languedoc. Guillaume Colletet en a fait, dans le sonnet suivant, un éloge pompeux, mais sans doute un peu exagéré.

Que le temps est trompé si sa force présume
De pouvoir effacer ces *Tableaux précieux!*
Ils sont comme un laurier que chérissent les dieux,
Que la foudre respecte, et jamais ne consume.

Dans les chauds mouvemens de l'ardeur qui t'allume,
Tu nous dépeins si bien le roi victorieux,
Que nous mettons au rang des faits prodigieux
Les coups de son épée et les traits de ta plume.

Quoi qu'on ait cru d'Homère, et que tout l'univers
Vante les fictions dont il orne ses vers,
Ne sois point ébloui de l'éclat de sa gloire.

Son art dans ces tableaux ressuscite aujourd'hui;
Et d'autant que la fable est moindre que l'histoire,
D'autant t'estime-t-on plus louable que lui.

LA DEFFAICTE DES ANGLOIS EN L'ISLE DE RÉ.

Grand roy, le soleil des monarques,
Tu ne sçaurois ouvrir les yeux
Sans voir les glorieuses marques
Des graces que te font les cieux;
Tu n'ostes rien à ta vaillance
D'avoüer que leur bien-vueillance
T'assiste au plus fort des dangers,
Et qu'une main plus que mortelle
Contre les desseins estrangers
Prend ta couronne en sa tutelle.

Ceux qui devant Troye assiegée
De pins firent un tel amas,
Qu'ils couvroient le port de Sigée
D'une forest de mille mas :
Ny ce jeune Mars de l'Asie,
Ny celuy dont la frenaisie
Dans un effroyable appareil
Battoit les flots à coups de verges,
Ne promettoient rien de pareil
A ces monstrueuses remberges.

Lors que ces bastilles vogantes
Rompirent les droicts de la paix,
Les houles les plus arrogantes
S'aplanirent dessous leur faix :
Neptune eut peur qu'à la Tamise
Sa puissance ne fust sousmise,
Et que d'un effort impudent
Ce fleuve orgueilleux d'estre libre,
Ne luy vinst ravir son trident,
Comme fit autre fois le Tibre.

Les bourrasques les plus malines,
Des flots les horribles abois,
Sont foibles contre les machines
De ces fortes villes de bois,
Qui sur les escueils dans l'orage,
Quand la mer escume de rage,
Remportent l'honneur des combats;
Et si quelque vent les approche
Lors qu'elles ont mis voiles bas,
Il croit lutter contre une roche.

Les hunes touchent les estoilles;
On peut descouvrir chaque soir,
Sur les mas d'où pendent leurs voiles,
Les astres qui viennent s'assoir :
Et lors que le vent les emporte,
Il n'est point remore assez forte
Qui puisse en arrester le cours :
Ces courriers qui n'ont que l'haleine,

Par qui les flots grondent tousjours,
Ne les peuvent suivre qu'à peine.

Leurs nochers bravoient la fortune,
Et toy seul estois leur écueil;
Plus fort qu'Æole et que Neptune,
Pour abaisser un tel orgueil,
Ton bras, que Bellone redoute,
Pouvoit seul les mettre en desroute :
Aussi dit-on que sous les flots
Neptune reprit asseurance,
Quand il veit que leurs matelots
Prenoient la route de la France.

A peine ces perfides hostes,
Chancelans encor du vaisseau,
Avoient mis le pied sur nos costes
A la pointe de Sablanceau,
Qu'ils souffrent un rude carnage,
Où, malgré la fuite et la nage,
Tant de corps morts sont demeurez,
Que, quoy que la fable tesmoigne,
Les Syrtes et les Cafarez
Ne sont point si blancs de charoigne.

C'est là que Thoiras et ses frères
Gardant tes forts d'estre envahis,
Furent au devant des miseres
Qui fondoient dessus ton pays :
Le premier essai de leurs armes
Fit esvanoüir nos allarmes

Ainsi qu'une foible vapeur;
Et l'attaque bien soustenuë
Renvoya toute nostre peur
Au lieu dont elle estoit venuë.

Dans l'espais d'un flambant orage,
Les boulets gresloient à milliers,
Sans espouvanter le courage
Du phœnix de nos cavaliers :
Dessous la forme d'un tonnerre
La mer envoyoit sur la terre
La mort pour donner plus d'effroy;
Mais sous quelque front qu'on luy montre
Jamais pour deffendre son roy,
Thoiras n'en craignit la rencontre.

Lors qu'à la faveur de leur foudre
Ces pyrates touchoïent nos bors,
Il leur faisoit mordre la poudre
Ou remonter par leurs sabors.
L'eau qui voit leur juste supplice,
De peur qu'on la juge complice,
Refuse de les secourir,
Et leur lâcheté punissable
N'a rien que le chois de mourir,
Ou dans la mer, ou sur le sable.

Par un meslange de matiere,
Les flots horriblement paitris
De sang, de bouë et de poussiere,
Se joüent de leurs corps meurtris :

Par une superbe secousse,
La mer sur ses bords lès repousse,
Et craint d'en infecter ses eaux,
Là de leur charoigne esgaree
Par les poissons et les oyseaux
Se fit la premiere curee.

Dans le plus fort de la bataille,
Chantal perce comme un esclair,
Tout cede aux effors de Navaille,
Rien ne s'oppose à Restinclair;
Et si d'une noire malice
Au plus bel endroit de la lice
La mort n'eust dressé leur cercueil,
Ils faisoient dire à nos histoires
Que jamais Pathai ni Vernueil
N'ont veu de si belles victoires.

Argenton, d'une ardeur guerriere,
Pousse son cheval jusqu'au flanc
Dans les flots, où Rabasteliere
Les noyoit dans leur propre sang;
Des Roches, suivi de sa race,
Les suit de prés et les terrasse;
Tous deux dans les rangs desconfits
S'ouvrent une sanglante voye,
Tels que le Pelide et son fils
Devant les murailles de Troye.

L'Anglois, qui du haut de sa poupe
Voit nos scadrons comme un essein

Fondre sur sa premiere troupe,
Augure mal de son dessein:
Il creve qu'un morceau de terre
Resiste à toute l'Angleterre,
Et de voir après tant de morts
La rive à grand' peine conquise,
Bouquingant et tous ses milors
Jurent desja contre Soubize.

Tel qu'au retour d'un pasturage,
D'où la peur chasse le berger,
Marche un lion lors que sa rage
Est soûle et lasse d'égorger,
D'une contenance superbe,
Du ventre il se couche sur l'herbe,
Il bâille, il s'alonge le flanc,
Encor la toison arrachee,
Prise avec la moëlle et le sang,
Pend à sa perruque tachee.

Tel Thoiras, aprés la deffaicte,
Chargé de gloire et de butin,
Marchoit en faisant sa retraite
Vers les rempars de Sainct Martin:
Il fait alte, il tourne la teste,
Après cette belle conqueste;
La guerre a pour luy tant d'appas,
Que luy ny sa trouppe fidele
Ne peuvent resoudre leur pas
A rentrer dans leur citadele.

Alors ces infames corsaires,
Partisans de rebellion,
Equipez d'outils necessaires
Pour camper devant Ilion,
Jurent par l'horrible furie
De leur puissante artillerie,
Que nous verrons sur nos rempars
En plein jour, du haut d'une eschelle,
Arborer leurs trois leopars
Avec la nef de La Rochelle.

Mais plustost que voir l'Angleterre
Triompher sur tes regions,
Dieu luy mesme, armé du tonnerre,
Viendroit avec cent legions:
Et l'ange des lys tutelaire
Qui cognoit la juste colere
De ton courage martial,
Tout couvert d'acier et de flame,
D'un bras justement partial
Combatroit sous ton oriflame.

Pendant que ces troupes mutines
Affustent de tous leurs ressorts
Ces espouvantables machines
Qui crevent les flancs de nos forts,
Celuy qui dans ton ame inspire
L'art de bien regir ton empire,
Arme le ciel pour ton secours,
Et contre ces foibles obstacles

Où les hommes ont leur recours,
Prepare de nouveaux miracles.

Contre les forces deschainees
De ces superbes mescreans,
Du rang des vierges couronnees
Sort la pucelle d'Orleans;
Henry qui, dessous sa conduite,
De saincts tire une longue suite
D'un front gravement adoucy,
Qu'un rayon de grace environne,
Vient, touché d'un juste soucy,
Pour son fils et pour sa couronne.

Sur un lambris d'or et d'ivoire
La troupe de ces demi-dieux,
Devant le throne de la gloire,
Baissoit les genoux et les yeux.
Aussi tost le dieu du tonnerre
Laisse choir le fleau de la guerre
Que tenoit son bras souverain;
Il les reçoit et les embrasse
Avec un visage serain,
Qui donne la gloire et la grace.

Soyez, dit-il, en asseurance
De ne voir jamais démolis
Les autels qu'au cœur de la France
Vous ont dressé les fleurs de lis.
Tous les desseins illegitimes
De ces puissances maritimes,

En un moment esvanoüis,
Au seul bruit de la renommée
De vostre invincible Louis,
Se termineront en fumée.

Quoy que son empire patisse,
Les souhaits auront tousjours lieu,
Puis qu'il conjoint à sa justice
La prudence de Richelieu;
Ce prélat, qui rend mes oracles
Sans que je fasse des miracles,
Peut, inspiré de mon conseil,
Repousser toute l'entreprise
De cet insolent appareil
Vers la bouche de la Tamise.

En vain touché de vos suffrages,
J'aurois par les siecles passez
Garanti les lis des naufrages,
Dont l'Anglois les a menacez;
En vain dans l'horreur des batailles
Tant de fois la Hire et Xaintrailles
Auraient surmonté le mal-heur,
Et contre l'audace estrangere
J'aurois inspiré la valeur
Au sein d'une foible bergere.

Outre que par ma destinée
Louis, après quelques hyvers,
N'aura sa puissance bornée
Que comme est borné l'univers;

Mais d'un bras encor secourable
Je veux, me rendant exorable
Aux prieres de tant de saincts
Que la France a pour tutelaires,
Rompre les injustes desseins
De ces barbares insulaires.

Toy, de qui les rives du Loire
Conservent les divins explois,
Jeanne, dont la seule memoire
Espouvante encor les Anglois,
Reprens ta vaillance premiere,
Et dans un éclat de lumiere,
Dont les mortels sont éblouïs,
Marchant avec le cimeterre
Au front des troupes de Louis,
Va destruire encor l'Angleterre.

Je sçay que l'insolente rage
De tous les esprits de l'enfer
Armera les vens et l'orage,
Jaloux de le voir triompher;
Mais, malgré leurs vaines menaces,
Schomberg qui, dedans ses pinaces
Conduit ces genereux guerriers,
Sera plus fort que la tempeste,
Et le front courbé de lauriers,
Reviendra de cette conqueste.

Desja dessus nostre hemisphere
L'astre qui mesure les mois

Avoit des rayons de son frere
Remply son front par quatre fois,
Depuis que nostre infanterie,
D'une effroyable batterie
Soustenoit le dernier assaut;
Au plus fort de cette tourmente,
Tant plus la force luy defaut,
Et plus son courage s'augmente.

Par les grands vaisseaux qu'on échouë
Vaslin n'entre plus dans le port;
Sur terre, le canon qui jouë
Fait trembler l'un et l'autre bort.
Thoiras, que le peril alleche,
Paroist où le canon fait breche,
Et son bras les faict trebucher
Du plus haut de leur escalade,
Comme escrasé de son rocher
La terre vit choir Encelade.

Tandis, pour gaigner le rivage,
Schomberg, avecques ses nochers,
Au milieu de la mer sauvage,
Combat l'orage et les rochers.
Le vent tombe, la mer s'apaise,
Les matelots rament à l'aise,
L'air prend la couleur d'un saphyr,
De flame une longue étincelle
Tesmoigne avec un doux zephyr
La descente de la pucelle.

Schomberg, plus qu'à l'accoustumée,
Sent une secrette chaleur
Qui dans sa poictrine enflamée
Verse la force et la valeur.
Son ardeur previent la bataille,
Il hausse de port et de taille;
Deux éclairs brillent dans ses yeux,
Et son front a la mesme grace
Que Mars quand il revient des cieux
Pour voir les montagnes de Thrace.

Le ciel quittoit sa robe noire,
Et le soleil sur l'Orient
A travers l'azur et l'ivoire
Montroit un visage riant.
Quand nos troupes touchent la terre,
De loin le soldat d'Angleterre
Les voit, monté sur son tillac,
Et quelque bon semblant qu'il face,
La présence de Marillac
Luy peint la crainte sur la face.

Les nostres descendent à foule,
Tous de sortir font leur effort;
L'un par une planche se coule,
L'un saute en l'eau bien loin du bord,
L'un tombe, l'autre se releve,
L'autre ardant de toucher la greve
Du bord de son vaisseau branslant,
Renverse dedans la carene;

Un autre d'un pié chancelant
Imprime son front sur l'arene.

Desja Bouquingant et Soubise
Apprennent de leurs espions
Que jamais les tournois de Pise
Ne virent de tels champions;
Ceux qui des hunes les plus hautes
Considerent nos Argonautes,
La taille et le port arrogant
De celuy qui prend leur conduitte,
Juge qu'il faut que Bouquingant
Trouve son salut dans la fuitte.

A peine sortis des chaloupes,
Nos gensdarmes estoient à bas
Quand Schomberg, au front de ses troupes,
Invoque le Dieu des combas:
Grand Dieu, qui preside aux armées,
Qui dans les plaines Idumées
As tiré les tiens des hazards,
Desploye icy ton bras robuste
Pour eslever les estendars
D'un roy si vaillant et si juste.

A semblable jour de l'année
La Somme, deschargeant ses eaux,
Trouva sa coste environnée
D'un pareil nombre de vaisseaux,
L'Anglois, pour estendre ses termes,
Envoya sur nos terres fermes

Un autre Bouquingant pour chef.
Fay que sa fraude, mal-tissuē
Sous ce Bouquingant, derechef
Rencontre une honteuse issuē.

Grands saincts! qui pour nostre défence
Veillez sur cette region,
Venez, en vengeant nostre offence,
Venger vostre religion;
Pucelle, qui d'un coup de lance
As repoussé la violence
De l'ennemy des fleurs de lis,
Fay qu'à jamais il se ressente
En Ré comme devant Calis
De sa temeraire descente.

Il eut dit, et dans la campagne
L'esprit à sa garde commis,
Qui dans le peril l'accompagne,
Luy descouvre les ennemis;
La bouche de la renommée
Seme desjà dans nostre armée
Qu'ils sont aux champs dés le matin,
Et laissans leurs canons en proye
Dans les travaux de Saint Martin,
Qu'ils ont pris la route de l'Oye.

Du ventre obscur d'un gros nuage
Un foudre armé de tourbillons
Ne sort point avec tant d'orage
Que Schomberg sur leurs bataillons;

Le ciel couvert, l'onde allumée,
La terre en sang, l'air en fumée,
Les grands coups de nos assaillans,
Les cris des troupes demi-mortes,
Dessus le front des plus vaillans,
Gravent la peur en mille sortes.

Dans les destours plus solitaires
De leurs fossez marescageus,
La troupe de nos volontaires
Les poursuit d'un pié courageux.
Marillac, tousjours la main basse,
Par tout où sa vaillance passe,
Laisse un carnage universel;
Thoiras, qui de leurs corps se joüe,
Fait aux uns des tombeaux de sel,
Aux autres de sable et de bouë.

L'Anglois qui voit comme on l'affronte,
Veut resister à ton bon-heur,
En pensant amoindrir sa honte,
Sa perte augmente ton honneur;
Il voulut combattre en retraite,
Mais, quand il sent comme on le traite,
Ses efforts deviennent plûs lens;
Sur luy nos troupes acharnées
Trouvent dans les marais salans
Ses enseignes abandonnées.

Ainsi, grand roi, ces insulaires
Pris, chassez, morts, estropiez,

N'ont d'autre espoir qu'en leurs galeres,
Ou de se jetter à tes piez;
Si parmy ceux qu'on emprisonne
Quelque accent de plaincte resonne,
C'est pour le sort des fugitifs,
Et leur mal-heur par ta clemence,
Qui les rend libres de captifs,
Finit où leur perte commence.

Apres ces miracles visibles,
Où Dieu, pour cette nation,
En rendant tes costes paisibles,
A tesmoigné sa passion;
Apres des victoires si belles,
Se peut-il bien que ces rebelles,
Ennemis des roys et des lois,
Contre ton bras levent les cornes,
Et que le rempart rochelois
Serve à ta puissance de bornes?

Le ciel, partisan de ta gloire,
Par qui ton sceptre est affermi,
Ne t'a point donné la victoire
Pour ne triompher qu'à demi.
Croy qu'avant la fin de l'année
Qu'ouvre cette heureuse journée,
Ces mutins se rendront à toy.
Nostre joy' sera toute entiere
Quand on crira vive le roy
Dans cette superbe frontiere.

JEAN DESMARETS.

Jean Desmarets de Saint-Sorlin, l'un des premiers membres de l'Académie Françoise, naquit à Paris en 1595. Il fut pourvu, dans sa jeunesse, de différentes charges qui lui donnèrent accès auprès des ministres; quelques petites pièces de vers qu'il avoit adressées à la fameuse Julie d'Angennes, qui fut depuis la duchesse de Montausier, le firent connoître du cardinal de Richelieu. Ce fut pour complaire à ce cardinal qu'il travailla pour le théâtre, et qu'il composa des tragédies et des comédies, dont quelques unes eurent du succès, particulièrement *Mirame*, et les *Visionnaires*. Le cardinal n'étoit même pas fâché qu'on crût qu'il avoit eu quelque part à la tragédie de *Mirame*, qui fut composée pour le théâtre qu'il venoit d'établir dans son palais. Les Œuvres dramatiques de Desmarets comprennent sept pièces imprimées séparément; ses autres ouvrages sont un poëme de *Clovis*, loué par Chapelain, et bafoué par Boileau; et une traduction en vers des quatre Livres de l'Imitation de Jésus-Christ, 1654, *in*-12. Ce n'est pas ici le lieu de parler de ses ouvrages en prose. Desmarets, dont la jeunesse avoit été fort dissipée, passa de l'excès du relâchement à une dévotion outrée; il se fit le champion des jésuites contre les jansénistes, interpréta à sa manière les saints prophètes, voulut composer une milice sacrée forte de cent quarante-quatre mille hommes, dont il offrit le commandement

à Louis XIV. Il s'étoit imaginé que Dieu avoit sur lui des vues particulières, et qu'il l'avoit aidé à terminer son poëme de *Clovis*. Selon lui, les sujets chrétiens sont plus propres à la poésie épique que la mythologie des païens; aussi dit-il qu'il a vaincu et foulé aux pieds Homère et Virgile. Desmarets est le véritable chef de la ligue formée contre les anciens; ce ne fut qu'après lui que Perrault eut l'imprudence de s'y engager. Il mourut à Paris le 28 octobre 1676, âgé de quatre-vingts ans. Plus visionnaire que ceux qu'il a mis sur la scène dans sa comédie de ce nom, il fit oublier l'esprit qu'il avoit eu dans sa jeunesse, pour ne faire penser qu'aux folies qui l'avoient voué au ridicule.

CHANSON.

Ah Dieu! que la flamme est cruelle
Dont Amour me fait consumer!
Je sers une dame infidelle,
Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine est plus arrestée,
Et du ciel les hauts mouvemens:
Bref, tout ce qu'on lit de Prothée
Ne s'égale à ses changemens.

Ores je suis seul en sa grâce,
Ce n'est qu'amour, ce n'est que feu;
Un autre aussitôt prend sa place,
Et feint ne m'avoir jamais veu.

Ce nouveau, fier de mon dommage,
Qui se forge un destin constant,
Aussitôt se trouve en naufrage,
Et me voit au port tout content.

J'ai fait par art et par nature
Tout ce qu'un amant peut penser,
Afin d'arrester ce mercure,
Sans jamais y rien advancer.

Las ! ce qui plus me désespère,
C'est qu'avec tout ce que j'en voi,
Mon esprit ne s'en peut distraire,
Et l'adore en dépit de moi.

Si jaloux je franchis sa porte,
Jurant de n'y plus retourner,
Mon pied malgré moi m'y rapporte,
Et ne sçauroy l'en destourner.

C'est toujours accord ou querelle :
(O misérable que je suis !)
Je ne sauroy vivre avec elle,
Et sans elle aussi je ne puis.

CLAUDE DE MALLEVILLE.

Claude de Malleville, membre de l'Académie Françoise, naquit à Paris en 1597. Sa mère appartenoit à une bonne famille de cette ville, et son père avoit été officier de la maison de Retz. Lorsqu'il eut fini ses études on le mit chez Poitiers, secrétaire du roi, qui étoit aussi employé dans les finances; mais son goût pour les lettres lui fit bientôt abandonner son emploi. Honorat Laugier, sieur de Porchères, le présenta au maréchal de Bassompierre, qui le prit pour son secrétaire. Peu de temps après, le maréchal fut mis à la Bastille; Malleville lui resta fidèle, il le visitoit très souvent, et lui apportoit des livres agréables pour le distraire de ses chagrins. Cependant il s'attacha au cardinal de Berulle, qui étoit alors en grande faveur; mais, voyant que ce cardinal ne faisoit rien pour son avancement, il rentra chez le maréchal et ne le quitta plus. Lorsque Bassompierre eut obtenu sa liberté, et qu'il fut réhabilité dans son grade de colonel des Suisses, il donna à Malleville l'emploi de secrétaire qui y étoit attaché; notre poète se trouva bientôt à même d'acheter la charge de secrétaire du roi de la grande chancellerie. Dans la suite il fit un voyage en Angleterre avec le maréchal. Il mourut à Paris en 1647, âgé de cinquante ans.

Les poésies de Malleville se composent de sonnets, de stances, d'élégies, d'épigrammes, de rondeaux, de

chansons, de madrigaux, de quelques paraphrases de plusieurs peaumes de David, etc., etc. Elles ne furent imprimées qu'après sa mort, en 1649 (Paris, *in*-4°, Augustin Courbé), et en 1659 (Paris, Nicolas Bessin). Pelisson reconnoît, dans son Histoire de l'Académie, que les productions de Malleville ont toutes de l'esprit, du feu, beaucoup de délicatesse et de douceur ; qu'elles montrent une grande fécondité, et que le tour des vers est agréable ; mais il ajoute qu'il en est peu qui lui paroissent bien achevées.

Concurremment avec Chapelain, Colletet, Scudery, Gombaud, Saint-Sorlin, etc., Malleville travailla au recueil de vers intitulé *la Guirlande*, dont le duc de Montausier vouloit faire hommage à Julie Lucine d'Angennes, demoiselle de Rambouillet, qu'il recherchoit en mariage. Quelques unes des pièces composées à ce sujet furent insérées dans divers recueils de cette époque ; mais elles n'ont été réunies qu'en 1729, à la suite de la Vie du duc de Montausier (Paris, Rollin, *in*-12). Celles qui appartiennent à notre poète sont au nombre de neuf : *la Couronne impériale*, *la Violette*, *la Rose*, *la Flambe*, *les Pensées*, *le Soucy*, *l'Angélique*, *le Lys*, et *la Fleur d'Adonis*.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXXXVI,

SUPER FLUMINA BABYLONIS.

Lorsqu'après les travaux d'une guerre mortelle,
Assis dessus les bords du rivage infidèle,
Nous prenions la fraîcheur des eaux et des zéphyrs,
Touchés du souvenir de nos tristes alarmes,
Nous fîmes dans le fleuve un fleuve de nos larmes,
Et mêlâmes au vent celui de nos soupirs.

Quelquefois de Sion l'image renaissante,
Paroissant à nos yeux superbe et florissante,
Soulageoit nos douleurs de quelque réconfort;
Et quelquefois aussi, sous les fers engagée,
Les yeux baignés de pleurs, et la face changée,
Elle les augmentoit et nous donnoit la mort.

Ceux qui nous conduisoient nous firent mille outrages,
Et mirent plus de troubles en nos tristes courages
Que l'Euphrate agité n'en fit voir en ses eaux:
Nous servions de jouet à ces ames cruelles,
Et fûmes à l'effort de leurs rages nouvelles,
Ce que furent aux vents les fragiles roseaux.

Notre ennui fut si grand, qu'il fit taire nos plaintes;
Nos cœurs furent blessés des plus vives atteintes
Qu'en ce bannissement ils pussent recevoir;
Et nos luths, qui pendoient aux saules du rivage,
Ne se firent ouïr à ce peuple sauvage,
Que par le bruit du vent qui les faisoit mouvoir.

Certes, de tant de maux la longue expérience
Livra tant de combats à notre patience,
Qu'elle fut sur le point de se voir surmonter;
Mais celui dont le choc l'ébranla davantage,
C'est l'empire insolent, c'est l'indigne langage
Dont nos gardes cruels nous pressoient de chanter.

Récitez, disoient-ils, ces illustres cantiques
Dont vous solemnisiez, en vos fêtes publiques,
Le succès glorieux de vos actes guerriers;
De ces mêmes accords flattez notre conquête,
Et chantez, dans les fers où le sort vous arrête,
Tout ce que vous chantiez au milieu des lauriers.

C'est ainsi qu'une troupe en outrages féconde,
Nous affligeoit encor sur le bord de cette onde
Où nous pensions trouver un moment de repos;
Quand chacun, détestant cette injuste harangue,
Laissa faire à ses yeux l'office de sa langue,
Et forma de ses pleurs ce généreux propos:

Pourrois-je bien chanter alors que je soupire?
Pourrois-je de mes vers honorer un empire
Qui me livre à des maux pires que le trépas?
Sentirois-je si peu la grandeur de mes pertes?
Oublîrois-je si fort tant d'injures souffertes,
Que ma langue fût libre où mon corps ne l'est pas?

Non, non, il ne faut pas que pour quelque menace
Où leur ambition ait porté leur audace,
Je consacre à leurs vœux la gloire de mes chants;
Et que les mêmes airs dont nos voix animées

Célébroient le pouvoir du grand Dieu des armées,
Servent à chatouiller l'oreille des méchans.

Est-il quelque raison qui me sût faire croire
Que je doive chanter ma prise et leur victoire,
Et joindre en même tems les cyprès et les fleurs?
Quel moyen d'accomplir tout ce qu'ils me commandent?
Leurs discours outrageux des chansons me demandent,
Et leurs actes sanglans me demandent des pleurs.

Après qu'ils ont détruit nos superbes portiques,
Après qu'ils ont rasé nos temples magnifiques,
Ils espèrent encore entendre nos concerts;
O dessein téméraire! ô ridicule attente!
De croire que ma foi souffre que je leur chante
Les hymnes réservés au seul Dieu que je sers.

Ils ont beau me presser, d'une langue indiscrette,
De ranimer les sons de ma lyre muette:
Nos arts en leur faveur ne peuvent refleurir;
Et le devoir m'empêche en ces rives lointaines,
De donner ces plaisirs aux auteurs de mes peines,
Et de rendre immortels ceux qui me font mourir.

En ces profanes lieux où je suis tributaire,
Seigneur, pour te louer il suffit de se taire,
Et supprimer ton nom afin de le bénir!
Je ne dois t'invoquer qu'avecque le silence,
Et crois que, parmi ceux où règne l'insolence,
Ne parler point de toi, c'est s'en ressouvenir.

Bien que, durant mes jours si luisans et si calmes,
Ta bonté jusqu'au ciel ait fait croître mes palmes,

Et porté ma grandeur plus haut que mes souhaits :
Je n'en veux pas pourtant raconter les merveilles,
De crainte de flatter leurs cœurs et leurs oreilles,
Et publier ta gloire où tu ne fus jamais.

Ce peuple, non-content de mon propre héritage,
Aspire encore aux biens qui sont de ton partage,
Et de ton honneur même il se montre jaloux :
Il demande tes airs, et veut que ces contrées
Retentissent du son de tes odes sacrées,
Pour triompher de toi comme il a fait de nous.

Si dans ce champ ingrat je sème tes louanges,
Et si j'ose chanter en ces terres étranges
Les hymnes qu'en Sion je chantois autrefois,
Je veux voir, sans retour, mon absence inhumaine,
Mes doigts sans mouvement, mes poumons sans haleine,
Mon luth sans harmonie, et ma bouche sans voix.

O séjour désirable, ô ma chère patrie !
Bien que dans l'univers ta gloire soit flétrie,
Elle règne toujours dedans mon souvenir :
Au milieu de mon cœur son image est tracée ;
Et je fais seulement état de ma pensée,
Pour le soin qu'elle prend de m'en entretenir.

Je consens de languir en d'éternelles gênes,
De voir multiplier le nombre de mes chaînes,
Et de mes ennemis l'insolence augmenter ;
Je consens que le ciel à mes desirs s'oppose,
Et qu'il tienne ma bouche éternellement close,
Si je l'ouvre jamais que pour te regretter.

Tu plaisois à mes yeux, tu plais à ma mémoire;
Et le moment fatal qui termina ta gloire,
Des accords de ma lyre a terminé les sons:
Puissé-je oublier tout, si jamais je t'oublie,
Et si de tes palais la pompe rétablie,
N'est l'unique sujet de toutes mes chansons!

Mais, ô juste vengeur! lâche ta main armée
Sur ce peuple jaloux, sur ce traître Idumée,
Qui de nos déplaisirs vint aggraver le faix:
N'épargne contre lui ni foudre ni tempête;
Dans ses propres filets enveloppe sa tête,
Et tourne contre lui la pointe de ses traits.

Il a, des affligés, la cause méprisée;
Il a, des oppresseurs, la fureur attisée;
Il a vu d'un œil sec nos temples profanés;
Il fait ses pourmenoirs de nos terres désertes,
Ses chansons de nos pleurs, ses trésors de nos pertes,
Et semble triompher de nous voir enchaînés.

Qu'on perde, disoit-il, cet empire superbe;
Qu'un généreux courroux mette plus bas que l'herbe
Ces palais élevés, de richesse éclatans;
Qu'à la rage du feu tout serve de matière;
Que la grande Sion soit un grand cimetière;
Et qu'on fasse une mer du sang des habitans.

De toutes les rigueurs d'un horrible carnage,
Il n'en est point de rude à l'égal de l'outrage
Que ce voisin cruel contre nous a commis;
Et certes, j'ai souffert avecque plus de peine

Les traits injurieux de sa langue inhumaine,
Que tous les traits mortels des mains des ennemis.

Et toi, fière cité, cruelle Babylone,
Qui fais de notre sang la pourpre de ton trône,
Tu verras quelque jour la fin de ton orgueil;
La hauteur de tes murs me présage ta chute,
A tous les coups du ciel tu serviras de butte,
Et sous ton propre faix tu feras ton cercueil.

Le Seigneur, qui du ciel voit les maux que j'endure,
Se lassant de permettre une peine si dure,
Brisera tous les fers qui nous font soupirer:
Il nous fut rigoureux, il nous sera propice:
Son courroux nous jeta dedans le précipice,
Et sa compassion nous en doit retirer.

Viens donc, ô mon support, où la pitié t'appelle!
Réserve à ta fureur cette race infidelle
Qui nage en notre sang, qui se baigne en nos pleurs:
Oppose ta puissance aux progrès de sa gloire;
Et pour ne rien laisser qui marque sa victoire,
Arrache-lui du front les palmes et les fleurs.

Si ta main est fatale aux crimes des coupables,
Si ta faveur est prête aux cris des misérables,
Je la verrai pleurer le reste de ses jours:
Je verrai ses palais en cendres se résoudre;
Et sous même ruine, un même coup de foudre
Confondre son orgueil et celui de ses tours.

Souviens-toi que ta gloire, et non pas mon supplice,
Sollicite ma voix à prier ta justice

De ranger nos tyrans aux pieds de la raison,
Et que je n'eus jamais de si grandes tristesses,
De me voir dépouiller de toutes mes richesses
Que de te voir bannir de ta propre maison.

Prends donc soin de toi-même, et te rends plus sévère:
Qui frappe les enfans, il offense le père:
L'intérêt des sujets est la cause du roi;
Et ceux qui, d'une main que la fureur anime,
Font d'un sacré ministre une ardente victime,
Déshonorent le Dieu dont il prêche la loi.

Ces vainqueurs emportés d'une injuste licence,
De tes chers favoris affligent l'innocence,
Et jusques à l'excès portent leur cruauté:
Ils osent attaquer ta puissance suprême,
Profanent ton saint temple, et de ton autel même
Font le trône éclatant de leur impiété.

Cruelle nation, source de ma ruine,
Assure-toi qu'un jour cette bonté divine
Fera luire sa grace au fort de nos travaux;
Et les vœux que je fais s'en iront en fumée,
Où l'ire du Seigneur, justement allumée,
Punira ton audace et vengera nos maux.

O bienheureux celui dont la juste colère,
A ton propre mérite égalant ton salaire,
Te fera repentir de tes actes méchans,
Qui jusqu'à tes enfans déclarera la guerre,
En frappera les murs, en jonchera la terre,
Et de leur sang perfide inondera les champs!

SONNET

SUR LA MORT DE GUSTAVE ADOLPHE, ROI DE SUÈDE.

Lorsque, par des exploits que la foi ne peut croire,
Je terrasse l'orgueil des plus ambitieux,
La sacrilège main du sort audacieux
Vient borner de ma vie et le cours et l'histoire.

Une si belle fin éternise ma gloire;
En tombant, je m'élève aussi haut que les cieux;
Je trouve en mes cyprès des lauriers précieux,
Et de mon propre sang j'achète ma victoire.

Depuis le coup fatal dont je fus mis à bas,
Mon nom faisoit encor l'office de mon bras,
Et combattoit pour moi qui n'étois plus que terre.

Alexandre en vivant soumit tout à sa loi;
César fit en ses jours des miracles de guerre:
Mais nul après sa mort n'a su vaincre que moi.

STANCES.

Délivrez-vous, mon cœur, de cette indigne flâme
Où votre aveuglement vous faisoit consumer;
Dessillez-vous, mes yeux, éveillez-vous, mon ame,
C'est trop long-tems aimer.

Celle que j'adorois d'une ardeur insensée,
Et qui me témoignoit une parfaite amour,
Tourne ses pas ailleurs, et change de pensée,
En changeant de séjour.

L'éternelle amitié qu'elle m'avoit jurée,
De quelque peu d'instans a limité son cours:
Amans, après cela jugez de la durée
Des plus fortes amours.

Elle a mis en oubli ces promesses si belles
Dont mes sens amoureux ont été subornés;
Ils étoient nés de l'air, ces propos infidèles:
Ils y sont retournés.

A peine elle se voit sur une eau vagabonde,
Qu'elle éteint le beau feu que son ame nourrit:
Étrange effet du sort! Vénus naquit de l'onde,
Et son fils y périt!

Elle m'accuse encore, et d'un juste salaire
L'ingrate croit payer une infidélité,
Et faire par raison, ce qu'elle ne peut faire
Que par légèreté.

Elle m'accuse encore, et déguise son crime
De toutes les couleurs qu'elle peut étaler:
Elle seule est coupable, et je suis la victime
Qu'elle veut immoler.

Je crois qu'en ce moment que ma bouche soupire,
Et que de tous mes vœux elle est le seul objet,
L'orgueilleuse triomphe, et met en son empire
Quelque nouveau sujet.

Au regard de l'amour elle n'est point parjure;
Elle commet le mal contre moi seulement:
Car elle aime toujours; mais, pour me faire injure,
Elle aime un autre amant.

Mais quel excès d'orgueil, quelle aveugle furie
De blâmer le flambeau qui me donne le jour!
Certes, tout ce discours n'est que la rêverie
D'une fièvre d'amour.

En perdant la beauté qui mon ame transporte,
La peur d'une autre perte aussitôt me surprend:
Je crains son changement, et ma crainte est plus forte,
Plus mon amour est grand.

Vous qui savez la peur dont mon ame est saisie,
Incomparable objet de mon affection,
Jetez l'œil sur la cause, et dans ma jalousie,
Voyez ma passion.



Quelques traits enflammés que lance ma colère,
Elle vient de ce dieu dont l'empire est si doux;
Faites grace à la fille en faveur de son père,
Et plaignez un jaloux.

PARAPHRASE DU PSEAUME XXX,

EXALTABO TE, DOMINE.

PUISQUE tu m'as tiré du milieu de la fange,
Et pour le bien du monde au monde conservé,
Je veux tâcher, Seigneur, de porter ta louange
Aussi haut que la gloire où tu m'as élevé.

J'ai trompé les méchans, dont la rage couverte
Ne trouvoit de plaisir qu'en ma seule douleur;
Et lorsqu'ils étoient prêts de rire de ma perte,
Ils se trouvoient réduits à soupirer la leur.

Le soin de ton amour, qui jamais ne sommeille,
A calmé tous les maux dont j'étois agité ;
Et sitôt que mes cris ont touché ton oreille,
Je sens que mes douleurs ont touché ta bonté.

Ta main, dont les faveurs ont mon ame assouvie,
Ne verse plus pour moi que des fleuves de miel,
Des ombres de la mort me conduit à la vie,
Et du sein des enfers m'élève dans le ciel.

Favoris du Seigneur, grands saints, faites paroître
Que ses rares bienfaits ne peuvent s'oublier,
Que c'est les mériter que de les reconnoître,
Et payer son amour que de le publier.

Je ne sens pas plutôt les traits de sa colère,
Que sa miséricorde arrive à mon secours :
L'espace d'un moment limite ma misère,
Et ma prospérité dure plus que mes jours.

Si le soir j'ai reçu quelque plaie inhumaine,
Le matin j'en guéris par un doux appareil ;
Un même tems emporte et la nuit et ma peine,
Et ma santé renaît avecque le soleil.

Je vois de mon esprit la tourmente appaisée,
Aussitôt que le jour éclaire dans les cieux ;
Et les mêmes rayons qui sèchent la rosée,
Sèchent visiblement les larmes de mes yeux.

Lorsque de ton courroux la mortelle tempête
M'eut caché les rayons dont ta face reluit,
Je vis tomber les fleurs qui couronnoient ma tête,
Et céder ma lumière aux ombres de la nuit.

Je sentis en frayeur changer ma hardiesse,
En fontaine mes yeux, en trouble mon repos,
Ma pompe en déshonneur, mon plaisir en tristesse,
Et mes chants de triomphe en ces tristes propos :

Grand Dieu ! si je descends dessous la tombe noire,
Qu'ajoutera ma cendre à ta félicité ?
Espères-tu qu'un mort fasse vivre ta gloire,
Et qu'une ombre muette annonce ta clarté ?

Rends plutôt à nos cris ton oreille propice,
Accorde un doux regard à nos maux inhumains,
Et fais que ta pitié détourne ta justice,
D'abandonner aux vers l'ouvrage de tes mains.

Je n'eus pas réclamé tes bontés souveraines,
Que ta grace ordinaire accomplit mes desirs ;
Et qu'aux lieux où régnoient et les maux et les peines,
Elle fit succéder les biens et les plaisirs.

Pour toutes ces faveurs qui n'ont point de pareilles,
Je te veux, ô Seigneur ! à toute heure bénir,
Ressentir ton amour, admirer tes merveilles,
Et consacrer ta gloire aux siècles à venir.

INDIFFÉRENCE.

STANCES.

Lorsque je vois qu'une beauté,
D'une éternelle cruauté
Afflige ma persévérance,
Je la quitte sans déplaisir;
Et comme j'en perds l'espérance,
J'en perds de même le desir.

J'aime alors que je suis aimé;
Mais je ne puis être enflammé
Quand je trouve une ame inhumaine;
Et je puis dire, sans mentir,
Que je n'ai jamais eu de peine,
Qu'autant que j'en fais ressentir.

Il faut que le même vainqueur
Qui règne au milieu de mon cœur,
Soit vaincu dès que je soupire;
Et que d'un choc non attendu
Je brise avecque mon navire
Le roc où je me suis perdu.

Aussi, toutes sortes d'objets
Ne peuvent être des sujets
Pour forcer mon cœur à se rendre;
Et si l'on me veut posséder,
Il faut des charmes pour me prendre,
Et des faveurs pour me garder.

MADRIGAL.

LA VIOLETTE A JULIE.

De tant de fleurs par qui la France
Peut les yeux et l'ame ravir,
Une seule ne me devance
Au juste soin de te servir :
Que si la rose en son partage
Fait gloire de quelque avantage
Que le ciel daigne lui donner,
Elle a tort d'en être plus fière ;
J'ai l'honneur d'être la première
Qui naisse pour te couronner.

SONNET.

Celui que cette tombe étroitement enserre,
De la grande Minerve a cultivé les arts,
A livré des assauts, a forcé des remparts,
A donné de la peur aux plus grands de la terre.

Ces canons, dont le bruit imite le tonnerre,
Excitoient les desirs de cette ame de Mars ;
Pour assurer son nom, il cherchoit les hasards,
Et trouvoit son repos au milieu de la guerre.

De tous les dons du ciel il se voit revêtu ;
Il ne dut ses honneurs qu'à sa propre vertu,
Et n'eut de passions que celle de la gloire.

Que s'il ne vit ici par les traits du ciseau,
Passant, qui que tu sois, apprends de sa mémoire,
Qu'un grand courage épargne un superbe tombeau.

SONNET

SUR LA MORT DE M. LE CARDINAL DE RICHELIEU.

IMPUISSANTES grandeurs, foibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers;
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,
Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre,
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers,
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les autres veilloient au soin de sa grandeur,
Augmentoient tous les jours sa pompe et sa splendeur,
Et rendoient en tous lieux sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre,
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

RONDEAU.

Je ne dis pas que sans distinction
Elle aimeroit Galar ou Gassion,
Et le chrétien avecque l'infidèle,
Et que le Scythe et le More pour elle
Seroient censés de même nation;

Mais qu'elle n'ait quelque inclination,
Et qu'un galant de réputation
N'en ait peut-être une faveur nouvelle,
Je ne dis pas.

Ce qui me porte à la présomption
Qu'elle n'est point sans une affection,
C'est qu'elle est jeune, elle est fine, elle est belle:
Certes, elle aime, et fait en sa ruelle
Ce que je pense, et par discrétion
Je ne dis pas.

SONNET.

Qui pourroit exprimer les clartés nonpareilles
Dont les yeux d'Uranie ont éclairé nos jours?
Qui pourroit exprimer les graces du discours
Dont sa bouche divine a charmé nos oreilles?

Qui pourroit exprimer les célestes merveilles
Que cet astre a fait voir à la fin de son cours?

Certes, quand Apollon viendroit à mon secours,
Leur grandeur et leur nombre épuiseroient mes veilles.

Tircis, ta piété m'exhorte vainement
D'élever à sa gloire un digne monument;
Son immortalité s'oppose à tes demandes.

Elle veut un honneur et plus grand et plus beau;
Elle veut des autels; elle veut des offrandes;
Elle demande un temple, et non pas un tombeau.

SONNET.

Si mes forces, Daphnis, égaloient mon courage,
A tes discours flatteurs je me laîrois tenter;
Je loûrois Amarante, et pourrois me vanter
D'en donner aux mortels une immortelle image.

Mais je sais quel effort demande cet ouvrage;
La grandeur du sujet me doit épouvanter;
Je trahirois sa gloire au lieu de l'augmenter,
Et ferois à son nom moins d'honneur que d'outrage.

Ton desir vainement sollicite mes vers
D'étaler des beautés aux yeux de l'univers,
Et plaindre son destin, si digne de ses larmes.

C'est à toi que le ciel réserve cet effort:
Ta seule passion peut parler de ses charmes,
Et ta seule douleur peut parler de sa mort.

SONNET

SUR LA MORT DE SA SOEUR, QUI ÉTOIT RELIGIEUSE.

Celle qui voyoit comme fange
Ce qui plaît le plus à nos yeux,
Vient de sortir de ces bas lieux,
Ainsi que d'une terre étrange.

C'est véritablement un ange
Qui s'en retourne dans les cieux,
Et du grand Monarque des dieux
Célèbre la juste louange.

Puissé-je le voir à mon tour !
Puissé-je goûter quelque jour
Ce bien qui tout autre surpasse !

Certes, j'en serai possesseur,
Si le frère peut trouver grace
Par le mérite de la sœur.

RONDEAU

CONTRE L'ABBÉ DE BOISROBERT.

Coeffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire;
Mais seulement, c'est qu'il est né
Coëffé.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

J'ACCUSAI les larrons à force d'aboyer,
Mais non pas les amans qui cherchoient le loyer
Que méritoit leur peine rigoureuse;
Je leur pardonnai tout, et même les flattai;
Et par mes soins je contentai
Mon maître avare et ma dame amoureuse:
Ainsi, complaisant à leurs vœux,
Ainsi, fidèle à tous les deux,
Je captivai leur bienveillance.
Apprends de-là, passant, avant que t'en aller,
Qu'il est juste parfois de garder le silence,
Et parfois juste de parler.

AUTRE.

J'ABOYOIS au larron, à l'amant me taisois;
Je pardonnois à l'un, et l'autre j'accusois,
Et témoignois en tout mes soins et mon adresse:
Ainsi j'eus cette gloire en mes jours bienheureux,
D'avoir su contenter mon maître et ma maîtresse,
Et d'être également fidèle à tous les deux.

SONNET.

QUEL crime ai-je commis quand je vous ai baisée,
Qui vous doive obliger à desirer ma mort?
Jugez plus doucement d'un amoureux effort,
Ou de trop de rigueur vous serez accusée.

Mais quoi! vous revenez d'amour toute embrasée;
Et, me tendant les mains avec un doux transport,
Mon cœur, me dites-vous, je vous aime si fort,
Que d'un autre baiser je veux être appaisée.

O qu'Amour est un dieu digne d'être suivi!
Depuis qu'à son pouvoir je me suis asservi,
Par combien de faveurs ai-je vu sa clémence!

Son cœur à nos plaisirs est si fort attaché,
Qu'il excuse le mal lorsque l'on recommence,
Et pour la pénitence ordonne le péché.

ÉPIGRAMME.

SUR UNE STATUE D'ARIANE.

Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu :
Une savante main aujourd'hui me fait telle,
Que j'acquiers mille amans pour un que j'ai perdu.

DE LA VANITÉ DU MONDE.

Daphnis, dont l'univers admire la sagesse,
Contemple ce tableau de l'humaine foiblesse,
Que le soin de te plaire a tiré de mes mains ;
Tu pourras remarquer de combien de licences
La Fortune et l'Amour, deux aveugles puissances,
Excitent le désordre en l'état des humains.

Depuis que les mortels aux sceptres font hommage,
Cette reine du monde, insolente et volage,
Des princes les plus grands traverse les projets :
Ils doivent à ses lois ou la paix ou la guerre ;
Et, sans distinction, tous ces dieux de la terre
Sont de même que nous au rang de ses sujets.

Quoique le front des rois brille d'une couronne,
Le destin absolu, qui n'épargne personne,
Pour le faire tomber trame mille dangers :
On ne voit rien d'égal comme la loi des Parques ;

Et dedans le cercueil, les plus riches monarques
Ne sont point différens des plus pauvres bergers.

Ils ont beau partager la conduite du monde,
Et, par une valeur en merveilles féconde,
Au temple de l'honneur des palmes acquérir:
Ils éprouvent enfin la fortune et l'envie;
Et les gardes choisis pour défendre leur vie,
Se portent les premiers à les faire mourir.

Misérables mortels, aveugles que nous sommes,
Jusqu'au trône des dieux nous élevons des hommes
Qui doivent le tribut à l'empire du sort!
Tous les plus beaux rayons se changent en ténèbres;
Et le sceptre qu'on porte en leurs actes funèbres,
Augmente seulement la pompe de la mort.

Ces différens objets dont le monde se pique;
Cette bouche d'Olympe, et ces yeux d'Angélique,
Doivent, dans peu de jours, être mangés des vers:
Cloris n'a plus ce teint qui la rendoit si vaine;
Et l'on ne voit plus rien des merveilles d'Hélène
Qui fit en sa faveur armer tout l'univers.

Pauvre amant, tu fais voir que tu n'es guère sage,
Quand, pour quelques attraits qui parent un visage,
Tu languis jour et nuit de tristesse et d'amour;
Pense qu'au moindre vent ces graces se flétrissent,
Et que si des vergers les roses refleurissent,
Celles de la beauté n'ont jamais de retour.

Malheureux qui, dressant un superbe édifice,
Employez tant de soin, de peine et d'artifice,

Afin de vous tirer du nombre des mortels,
Doutez-vous que le tems à la fin n'en dispose,
Quand les divinités, qui peuvent toutes choses,
Ne peuvent de ses coups affranchir leurs autels?

Invincibles Césars, Hercules indomptables,
Superbes conquérans, puissances redoutables,
Qn'un espoir infidèle aux alarmes nourrit,
Vous ne sauriez tirer, de toutes les conquêtes
Où la rage de Mars abandonne vos têtes,
Qu'un rameau de laurier qui jamais ne fleurit.

Montrez tout ce que peut un excès de courage;
Traînez avecque vous la fureur et la rage,
Et portez en vos mains la foudre et le trépas;
Enrichissez la mort, peuplez ses rives sombres:
Ne pardonnez à rien, pour accroître ses ombres:
L'ingrate pour cela ne vous pardonne pas.

Arrière les desirs de çes pompes suprêmes!
Il se faut élever, mais c'est contre nous-mêmes,
Et rendre sous nos pieds notre orgueil abattu;
Ne cherchons qu'en nous seuls les conquêtes nouvelles,
Et croyons qu'il n'est point de palmes éternelles,
Que celles qu'on reçoit des mains de la vertu.

Nous sommes tous sujets à des lois inhumaines;
En sa condition chacun trouve des peines;
Comme les plus petits, les grands portent leur faix:
La charge la plus belle, en charges est féconde;
Et les astres commis au réglement du monde,
Pour le mettre en repos, n'en éprouvent jamais.

Les plus savans nochers redoutent la tempête;
Les plus heureux bergers, au milieu de leurs fêtes,
Sous leurs chapeaux de fleurs ont des soucis divers;
L'alarme fait lever le soldat qui sommeille;
Thémis a les yeux clos; mais son prêtre qui veille,
Pour le bien du public, les a toujours ouverts.

Le vent sur cette mer excite mille orages;
Le nombre des vaisseaux est celui des naufrages;
Le rocher le plus ferme est enfin ébranlé;
L'un redoute sa perte, et l'autre la soupire;
Et celui qui troubloit l'ordre de cet empire,
Est chassé justement quand l'autre est rappelé.

Daphnis, n'aspirons point aux grandeurs de la terre;
Combattons désormais d'une mortelle guerre
Toutes les passions que la raison défend;
Changeons les soins du monde en des soins plus utiles:
La Fortune et l'Amour à vaincre sont faciles;
L'une n'est qu'une femme, et l'autre qu'un enfant.

DES BARREAUX.

Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, naquit à Paris, en 1602, d'une famille de robe. Ses liaisons avec de jeunes libertins égarèrent sa conduite. Les plaisirs étoient sa seule occupation; pour s'y livrer sans contrainte, il quitta même une charge de conseiller au Parlement. Les occupations sérieuses répugnoient tellement à ses goûts, qu'ayant été chargé de faire un rapport sur procès, il brûla les pièces et donna la somme pour laquelle on plaidoit. Ses vers, qui n'ont pas été recueillis, sa gaîté, ses chansons le faisoient rechercher de toutes les sociétés. Sa réputation de poète ne repose aujourd'hui que sur un seul sonnet. Nous ne pouvions mieux terminer notre Collection que par une pièce qui est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre. Des Barreaux mourut à Châlons-sur-Saône en 1673.

SONNET.

RECOURS D'UN PÉCHEUR A LA BONTÉ DE DIEU.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité :
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre :

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ !

FIN DU RECUEIL DES POÈTES FRANÇOIS.

TABLE GÉNÉRALE

DES POÈTES

QUI SONT COMPRIS DANS LES SIX VOLUMES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

FIN DE LA TABLE DES POËTES CONTENUS DANS LES SIX VOLUMES.

TABLE GÉNÉRALE

DES

POÈTES FRANÇOIS AVANT MALHERBE,

QUI NE FONT PAS PARTIE DE CE RECUEIL;

AVEC L'INDICATION DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES.

TROUBADOURS.

A.

Aicarts del Fossat. On ne trouve qu'une pièce de ce troubadour dans les manuscrits. (Millot, Hist. des Troubadours, t. II, p. 326.)

Aimar Jordans. Auteur de deux pièces. (Millot, t. III, p. 386.)

Aimar de Bocaficha. Trois pièces, dont une est attribuée à Giraud de Calanson. (Millot, t. III, p. 386.)

Aimeri. Quelques pièces. (Millot, t. III, p. 386.)

Aimeri de Bellinoy. Vingt-deux pièces, dont plusieurs sont attribuées à d'autres troubadours. (J. de Nostradamus, Vies des Poètes provençaux, p. 120. Crescimbeni, Istoria della volgar Poesia, t. II, p. 83. Bastero, la Crusca provenzale, p. 75. Millot, t. II, p. 331. Parnasse occitanien, p. 204.)

Aimeri de Belmont. Une seule pièce. (Millot, t. II, p. 340.)

Albert Caille. Les manuscrits contiennent, sous le nom de ce troubadour et sous celui de Gavaudan, une satire indécente contre les femmes. (Crescimbeni, p. 166. Millot, t. III, p. 387. Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 463. Parnasse occitanien, p. 354.)

Albert de Sisternon, ou *Albertet.* Vingt pièces. (J. de Nostradamus, p. 115. Bastero, p. 71. Millot, t. III, p. 180. Papon, Hist. de Provence, t. II, p. 410. Parnasse occitanien, p. 299.)

Alegret. Trois pièces. (Millot, t. III, p. 388. Parnasse occitanien, p. 354.)

Alexandri. Tenson avec Blacasset. (Millot, t. III, p. 388.)

Almuc de Châteauneuf (*la dame*). Quelques pièces. (Millot, t. III, p. 388. Parnasse occitanien, p. 356.)

Amanieu des Escas. Quelques pièces. (Millot, t. III, p. 193.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

n° 2708, et se trouve à la Bibliothéque du Roi.

Guillelmine de Rosers. Un tenson avec Lanfranc Cigala. (Bàstero, p. 85. Crescimbeni, p. 190.)

Guionet. Un tenson avec Cadenet, un autre avec Raimbaud. (Millot, t. III, p. 31.)

Guiraut. Une pièce adressée à Hugues de Saint-Cyr. (Millot, t. III, p. 409.)

H.

Hameus, ou *Amédée de La Broquerie*. Trois pièces. (Millot, t. III, p. 410. Parnasse occitanien, p 373.)

Henri. Un tenson avec Aruer. (Millot, t. III, p. 410.)

Hugues. Deux tensons, l'un avec Bertrand, l'autre avec Baussan. (Millot, t. III, p. 411.)

Hugues Brunet. Sept pièces. (J. de Nostradamus, p. 68. Crescimbeni, p. 48. Bastero, p. 101. Hist. générale du Languedoc, t III, p. 97. Millot, t. I, p. 40. Parnasse occitanien, p. 111.)

Hugues Cutola. Deux pièces, dont l'une est aussi sous le nom de Marcabrus, l'autre est un tenson avec sa dame. (Millot, t. III, p. 414.)

Hugues de l'Escure. Un sirvente, dans lequel le poète se compare aux autres troubadours de son temps; il dit ne pas craindre Pierre Vidal et Albertet. (Millot, t. II, p. 205.)

Hugues de Mataplane. Sirventes, tensons. (Bastero, p. 102. Crescimbeni, p. 220. Millot, t. II, p. 118.)

Hugues de Murel. Sirventes. (Millot, t. III, p. 415.)

Hugues de Pena. Trois pièces. (J. de Nostradamus, p. 147. Crescimbeni, p. 101. Bastero, p. 102. Millot, t. III, p. 309. Parnasse occitanien, p. 325.)

Hugues de Saint-Cyr. Trente-six pièces, dont plusieurs sont attribuées à d'atures troubadours. (J. de Nostradamus, p. 76. Crescimbeni, p. 54. Bastero, p. 102. Hist. générale du Languedoc, t. II, p. 519; t. III, p. 328. Millot, t. II, p. 174. Parnasse occitanien, p. 161.)

I.

Isabelle (la dame). Un tenson avec Elias Cairels. (Bastero, p. 88. Crescimbeni, p. 198. Millot, t. I, p. 382.)

Izarn. Une pièce où il dispute avec un hérétique. (Millot, t. II, p. 42.)

Izarn, marquis. Une pièce. (Millot, t. III, p. 417.)

Izarn Risols. Une pièce. (M. Raynouard, t. V, p. 235.)

J.

Jacme Grill. Un couplet en réponse à Simon Doria. (Bastero, p. 88. Crescimbeni, p. 198.)

Jean d'Anguilen. Une pièce. (Millot, t. III, p. 415.)

Jean d'Aubusson. Un tenson avec Nicolet. (Bastero, p. 84. Crescimbeni, p. 188. Millot, t. II, p. 205.)

Jean Lac. Un tenson avec Ebles. (Millot, t. III, p. 415.)

Jean Miralhas. Un tenson avec Raimond Gaucelm. (M. Raynouard, t. V, p. 238.)

Jeoffre. Un tenson avec Giraud Riquier. (M. Raynouard, t. V, p. 238.)

Jordan. Un couplet. (M. Raynouard, t. V, p. 239.)

Jordan de Bonels, ou *de Borneil.* Deux pièces. (Bastero, p. 84 Crescimbeni, p. 187. Millot, t. III, p. 415. Parnasse occitanien, p. 202.)

Jordan de Confolens. Quatre pièces attribuées à d'autres troubadours. (Millot, t. II, p. 325.)

Joris, ou *Jauris.* Un tenson avec Guigo. (Crescimbeni, p. 198.)

Josbert, ou *Gousbert.* Un tenson avec Pierre Bremon. (Millot, t. III, p. 416.)

Joyeux de Toulouse. Une pastourelle. (Millot, t. III, p. 416.)

Jutge. Un tenson avec Élias. (M. Raynouard, t. V, p. 242.)

L.

Lambert. Couplet en réponse à Bertrand d'Aurel. (M. Raynouard, t. V, p. 243.)

Lamberti de Bonanel, ou *de Buvaril.* Dix pièces, la plupart attribuées à d'autres troubadours. (Millot, t. III, p. 417.)

Lanfranc Cigula. Chansons. (J. de Nostradamus, p. 133. Crescimbeni, p. 92. Bastero, p. 88. Millot, t. II, p. 153. Parnasse occitanien, p. 157.)

Lansa. Une seule pièce contre Pierre Vidal. (Crescimbeni, p. 198. Millot, t. II, p. 310.

Lantelm. Couplets en réponse à Lanfranc Cigala. Un tenson avec Raimond. (Millot, t. III, p. 417.)

Lantelmet d'Aiguillon. Un sirvente. (M. Raynouard, t. V, p. 248.)

Le Moine. Un tenson avec Albertet. (M. Raynouard, t. IV.)

Le Moine de Foissan. Trois pièces, dont l'une est remarquable, en ce que chaque couplet finit par un vers emprunté à un autre troubadour. (Millot, t. II, p. 224. Parnasse occitanien, p. 167.)

Lemosi. (M. Raynouard, t. V, p. 249.)

Lignauré. Tenson avec Giraud de Borneil. (M. Raynouard, t. V, p. 249.)

Lombarde (*la dame*). (Bastero, p. 88. Crescimbeni, p. 201. Millot, t. II, p. 248.)

Luc de Ventimille (*Geoffroi du*), gentilhomme provençal, mort en 1340. Des vers latins et différentes pièces de poésie en langage de son pays.

M.

N.

O.

P.

R.

Raimond de Salas. Quatre pièces. (Bastero, p. 93. Crescimbeni, p. 208. Millot, t. III, p. 323. Papon, t. II, p. 402. Parnasse occitanien, 328.)

Raimond de la Tour, de Marseille. Six pièces. (Millot, t. III, p. III. Papon, t. III, p. 451.)

Raimond Vidal de Bezaudun. Quatre pièces, dans l'une desquelles il cite des passages de plusieurs troubadours. (Millot, t. III, p. 277.)

Ralmenz Bistors d'Arles. Cinq pièces. (Crescimbeni, p. 208. Millot, t. III, p. 431. Papon, t. III, p. 462.)

Rambaud. Tensons. (M. Raynouard, t. v, p. 400.)

Rambaud de Beaujeu. (Bastero, p. 93. Crescimbeni, p. 208. Millot, t. II, p. 432.)

Rambaud d'Hières. Un couplet adressé au comte de Provence. (Millot, t. III, p. 433. Papon, t. III, p. 462.)

Rascas (Bernard), gentilhomme limousin, vécut à la cour des papes d'Avignon, et se rendit célèbre dans le XIVe siècle par ses poésies provençales.

Raymond (Pierre), surnommé *lou Prou* (le preux), mort en 1225, dans la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois. Un poëme contre les Ariens; des sirventes contre le clergé. Pétrarque en parle avec estime.

Raynier. Un tenson avec Giraud Riquier. (M. Raynouard, t. v, p. 428.)

Reculaire. Tenson avec Hugues. (Bastero, p. 94.)

Reforsat de Forcalquier. Sirventes. (Bastero, p. 94. Crescimbeni, p. 209. Millot, t. III, p. 434. Papon, t. III, p. 461.)

Renaud Gaucelm de Béziers. Une pièce. (M. Raynouard, t. v, p. 429.)

Renaud de Pons. Tensons. (Crescimbeni, p. 208. Millot, t. III, p. 433. Parnasse occitanien, p. 384.)

Rodrigue. Un tenson. (Millot, t. III, p. 431.)

Rofian, ou *Rufian.* Un tenson avec Izarn. (M. Raynouard, t. v, p. 437.)

Rofin. Un tenson. (Millot, t. III, p. 434.)

Rostans de Merguas. (Millot, t. III, p. 435.)

S.

Saïl de Scola. Deux pièces. (Bastero, p. 94. Crescimbeni, p. 209. Millot, t. III, p. 435. Parnasse occitanien, p. 386. Hist. littéraire de la France, t. XV, p. 466.)

Savari de Mauléon. Plusieurs pièces. (J. de Nostradamus, p. 106. Crescimbeni, p. 75. Bastero, p. 94. Millot, t. II, p. 99. Parnasse occitanien, p. 147.)

Serveri de Girone. Quinze pièces. (Millot, t. III, p. 316. Parnasse occitanien, p. 327.)

Sifre, ou *Sifren.* Un tenson avec Bernard. (Millot, t. III, p. 435.)

Simon. Deux tensons, l'un avec Lanfranc, l'autre avec Jacques Gries. (M. Raynouard, t. v, p. 443.)

Sordel. Environ trente pièces. (J. de Nostradamus, p. 153. Crescimbeni, p. 105. Bastero, p. 94. Millot, t. II, p. 79. Parnasse occitanien, p. 145.)

Sordel de Gor. Une pièce de deux couplets. (M. Raynouard, t. v, p. 445.)

T.

V.

FIN DE LA TABLE DES TROUBADOURS.

TROUVÈRES

ET POÈTES FRANÇOIS

DES XIe, XIIe ET XIIIe SIÈCLES.

A.

Abailard (*Pierre*), né en 1079 à Palais, près de Nantes. Des chansons que Pétrarque s'est appropriées. (Vanderbourg, Poésies de Clotilde de Surcille. Préface, p. xix. Édition de 1804, in-12.)

Adam de Guiency, poète du treizième siècle. Une traduction en vers des distiques de Caton.

Adam du Suel, traduisit aussi en vers les distiques de Caton.

Adam de la Halle, surnommé *le Bossu*, se fit moine à l'abbaye de Vaucelles, l'an 1300, ou environ. Le roman d'Oger le Danois. Trente-trois chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi, n° 7363.

Adenez, menestrel et roi d'armes de Henri, duc de Brabant, florissoit en 1260. Le roman de Cléomadès, et celui de Bertin.

Agnès de Bragelongue de Plancy. Tensons. (*Voyez* Vanderbourg, Poésies de Clotilde de de Surville, p. lxxv, éd. de 1804, in-12.)

Alars de Caus, vivoit dans le treizième siècle. Deux chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Amiens le Clercs (*Henri*), vivoit du temps de Saint-Louis. Une chanson.

Amiens le Paignières (*Guillaume d'*). Deux chansons qu'on trouve dans le manuscrit du Vatican.

Andeli (*Rogerin* ou *Rogiers d'*), cité par Fauchet, vivoit sous Saint-Louis. Deux chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Angecourt (*Perrin de*). Plusieurs chansons adressées à Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis.

Argies (*messire Gautier d'*). Compris dans le manuscrit des poètes du treizième siècle. Vingt-sept chansons.

Arnould le Viéleux, vivoit dans le treizième siècle. Trois chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Aubins ou *Auboins de Sézane*, vivoit sous Saint-Louis. Cinq chansons.

Audefrois le Bâtard. Compris dans le manuscrit des poètes avant 1300. Dix-sept chansons.

Autie ou *Athie* (*Simon d'*). Onze chansons.

Autieux ou *Autets* (*Baudoins d'*), vivoit dans le treizième siècle. Deux chansons.

B.

C.

Pierre), poète du treizième siècle. Dix-sept chansons.
Corbie (*messire Pierre de*). Une chanson.
Coupele (*Pierre de la*), vivoit en 1260 Cinq chansons.
Couroierie (*Eudes de la*). Chansons.
Craon (*Pierre de*), cité par Fauchet. Une chanson.
Craon (*Maurice de*). Chansons.
Cupelin, vivoit en 1260. Chansons.
Cuveliers (*Jean le*), vivoit sous Saint-Louis. Six chansons.

D.

Doète de Troyes, se trouvoit à la cour de l'empereur Conrad, à Mayence, où elle faisoit des chansons.
Douai (*Pierre de*). Dans la liste des poètes du treizième siècle. Une chanson.
Douche (*Andrieu*). *Ibid.* Deux chansons.
Dourbault (*Nicolas*). La Coutume de Normandie en vers.
Dregneau de Lille (*Marote* ou *Marie*). Une chanson.
Dupin (*Jean*), moine de l'abbaye de Vaucelles, vivoit sous Philippe de Valois. Deux pièces de poésie, l'une en vers alexandrins, est l'Evangile des femmes, satire violente contre elles; l'autre est le Champ vertueux de bonne vie C'est le premier ouvrage que l'on connoisse où la prose soit mêlée aux vers, et où l'auteur soit tour à tour orateur et poète.
Durand, vivoit vers l'an 1300, et a composé plusieurs romans.

E.

Ériers (*Thomas*). Fauchet le nomme *Thomas Érars*. Douze chansons.
Espinais (*Gautier d'*). Fauchet le nomme *d'Espinois*, et cite cinq de ses chansons; nous en avons neuf.
Espinais (*Jacques d'*). Une chanson.
Esquiri (*Jean d'*), vivoit vers 1250. Chansons.
Étienne de Langton, poète anglo-normand du treizième siècle. Des sermons mêlés de poésie.
Eustache d'Amiens, vivoit dans le treizième siècle. Auteur du Boucher d'Abbeville, fabliau, et d'autres ouvrages. Boccace lui a emprunté la cinquième Nouvelle de la septième Journée, et la sixième de la neuvième du Décaméron.
Everard. Moine de Kirkham, poète du douzième siècle. Traduction en vers des distiques de Caton.

F.

Ferrières (*Raoul de*), vivoit sous Saint-Louis. Neuf chansons.
Ferris (*Lambert*), vivoit vers 1250. Deux chansons.
Ferté (*messire Hugues de la*), vivoit sous Saint-Louis et Philippe-le-Hardi. Chansons.
Fontaine de Tournai (*Jean de la*),

G.

H.

Hermans (*le moine*), vivoit dans le treizième siècle. Un poëme sur l'Assomption de la Vierge.

Hugues (*châtelain d'Arras*). Une chanson.

Hugues de Bercy, vivoit en 1210. La Bibe Guyot, satire sanglante contre tous les états et toutes les conditions de son siècle.

Hugues le Maronnier, vivoit sous Saint-Louis. Une chanson.

Hugues le Roy. Ibid. Le fabliau du Vair Palefroy.

J.

Jacquemars Giélée. Le roman du Nouveau Renard.

Jean de Paris ou *du Châtelet.* Traduction en vers des distiques de Caton.

Jean l'Orgueneur, vivoit dans le treizième siècle. Deux chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Jean (*le petit.*) Une chanson.

Jehan de Flagy. Le roman de Garin-le-Loherain.

Josselins de Dijon. Deux chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Justine de Levis. Chansons. (Vanderbourg, Poésies de Clotilde de Surville, éd. de 1804, in-12.)

K.

Kaukesel (*maître Guibert de*), vivoit vers 1250. Quatre chansons.

L.

Laceni (*Oudart de*). Poète du treizième siècle. Trois chansons.

La Chievre de Reims. Ibid. Cinq chansons.

Lambert l'Aveugle. Une chanson, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Le Moine de Saint-Denis. Trois chansons fort libres.

Lille (*le Trésorier de*) ou *Pierre le Borgne*, vivoit sous Saint-Louis. Trois chansons.

Louvois (*messire Jean de*), vivoit vers 1240. Une seule chanson, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Luces du Gast. Poète du douzième siècle. Le roman du Saint-Graal.

M.

Mailli (*monseigneur Bouchard de*), vivoit au milieu du treizième siècle. Auteur d'une longue satire intitulée, l'Estoire li romans de monseigneur Thiébault de Mailly.

Maisons (*Gilles de*), vivoit sous Saint-Louis. Deux chansons.

Maisons (*Jean de*). *Ibid.* Une chanson.

Marberoles (*messire Robert*), gentilhomme de Thibault, roi de Navarre. Trois chansons.

Martins le Beguins de Cambrai, n'est connu que par le manuscrit du Vatican, qui nous

N.

O.

P.

Q.

Quarignon (*Renier de*). Poète du treizième siècle. Deux chansons.

R.

Renax ou *Renans*. L'un des auteurs du roman du Chevalier au Cygne.

Renti (*Jean de*). Douze chansons.

Richard d'Annebaut. Les Institutes de Justinien, en vers.

Robert de Blois, vivoit dans le treizième siècle. Le Lai de Narcisse.

Robert de Reims, vivoit sous Saint-Louis. Cinq chansons.

Robin de Compiègne, vivoit dans le même temps.

Rogeret de Cambrai. Fauchet l'appelle *Roger*, et dit qu'il jouoit de la vielle. Une chanson.

Roix de Cambrai. Poète du treizième siècle, cité par Fauchet.

Rusticien de Pise. Poète du douzième siècle. Traduction du roman du Brut.

S.

Saincerriaux, vivoit sous Saint-Louis; après la mort de ce prince, arrivée en 1270, Saincerriaux fit en vers son éloge funèbre. Cette pièce est imprimée à la fin de l'Histoire de Saint-Louis par Joinville.

Saint-Didier ou *Saint-Leidier* (*Guillaume de*), vivoit dans le douzième siècle; il étoit né à Veissac dans le diocèse du Puy : il mit en rimes de son pays les fables d'Esope, et les règles pour interpréter les songes. Parmi les quinze pièces de ce troubadour, il y a un chant sur les effets de la puissance de Dieu; un dialogue extrêmement libre entre un mari qui se vante d'être obligé de ménager sa femme, et la femme qui lui reproche de se vanter mal à propos; des chansons d'amour pour sa maîtresse.

Samson de Nanteuil, vivoit dans le douzième siècle.

Sauvage d'Arras. Poète du treizième siècle. Quatre chansons.

Sauvage de Béthune, vivoit dans le même temps. Une chanson.

Sauvales Cosses. Une chanson, dans le manuscrit du Vatican.

Sendrart ou *Sendrat*. Une chanson, dans le manuscrit du Vatican.

Soignies (*Gautier de*), vivoit sous Saint-Louis. Sept chansons.

T.

Tarduis (*Joseph*), vivoit dans le treizième siècle. Deux chansons, dans les manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Than (*Philippe de*). Poète anglo-normand. Traités en vers sur la physique et l'histoire naturelle.

Trie (*Jean de*). Deux chansons.

V.

FIN DE LA TABLE DES TROUVÈRES.

POÈTES FRANÇOIS

DES XIVe, XVe ET XVIe SIÈCLES.

A.

Accasse d'Albiac (*de Paris*).
Le livre de Job, mis en vers; les Proverbes de Salomon; l'Ecclésiaste, et des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Agoneau (*d'*).
Quelques poésies dans le recueil intitulé : le Temple d'Apollon.

Alary (*Jean*).
Un recueil de vers imprimé en 1605.

Albery ou *Aubery* (*Georges*), de Charmes sur Moselle, secrétaire de Charles III, duc de Lorraine.
Un Cantique sur le Miserere, et des Hymnes sur l'Ascension.

Albret (*le Capdet Delebret*). Il en est fait mention dans les poésies de Charles d'Orléans.
Des Rondeaux.

Alençon (*le duc d'*).
Il a composé quelques poésies.

Amboise (*Adrien d'*), évêque de Treguier, mort en 1616.
Une tragédie intitulée : Holoferne, imprimée en 1580.

Ameron (*Jean d'*).
Un ouvrage intitulé : Combat des Saisons, entremêlé de diversités amoureuses en prose et en vers; une Description de l'abbaye de Royaumont.

Amiot (*Jacques*). La Croix du Maine assure, dans sa Bibliothéque françoise qu'Amiot avoit traduit en vers plusieurs tragédies grecques, et qu'un libraire de Paris se préparoit, en 1584, à les mettre sous presse.
La traduction, en vers françois, des nombreux passages des poètes grecs cités par Plutarque.

Aneau (*Barthelemi*), né à Bourges, mort principal du collége à Lyon, en 1565.
Des chants royaux; un Mystère de la nativité; Lyon marchand, pièce satirique; Alecton ou le Coq, pièce fabuleuse.

Angier (*Paul*), de Carentan en Normandie, ami d'Héroet.
L'Expérience de M. Paul Angier Carentois, contenant une briève défense en la personne de l'honnête amant de cour, contre la Contr'amye.

Angot (*Robert*), de Caen, vivoit encore en 1620.
Des sonnets, des élégies, des odes.

Angoulême (*le prince d'*), grand-prieur de France.

Un sonnet en l'honneur de Salluste du Bartas.

Angoulême (*le comte d'*).

Quelques poésies dans un manuscrit qui contient celles de Charles d'Orléans.

Arnaud Sorbin, né aux environs de Montauban, évêque de Nevers en 1578, mort en 1606, âgé de soixante dix-huit ans.

Trois poëmes : dans le premier, il célèbre un combat remporté par le frère du roi; dans le deuxième, il pleure les maux que les troubles, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, ont faits à la France; et dans le dernier, intitulé : Description de la source de l'erreur, il peint les ravages occasionnés par les nouvelles hérésies. Ce dernier poëme est divisé en trois chants, ou parties : l'une est en grands vers, l'autre en vers de dix syllabes, et la troisième de huit.

Astros (*J. D. d'*), né près de Lectour, vicaire du village de Sainte-Clair, dans la Limagne; contemporain et rival de Goudouli : les Gascons le regardent comme leur Hésiode.

Un poëme des Saisons, et plusieurs autres poésies.

Aubespine (*Magdelaine de l'*), morte à Villeroy, en 1596, âgée de cinquante ans.

Une traduction en vers des Épîtres d'Ovide, et plusieurs autres poésies qui n'ont point été imprimées.

Ronsard fait l'éloge de Magdelaine de l'Aubespine en plusieurs endroits de ses poésies, et Bertaut composa son épitaphe.

Auffray (*François*), chanoine de l'église cathédrale de Saint-Brieux.

Une pièce en cinq actes intitulée : la Zo-Antropie, tragédie-comédie morale de la vie humaine, embellie de feintes appropriées au sujet; des hymnes, des cantiques, des quatrains.

Augier (*Jean*), secrétaire du duc d'Anjou.

Un recueil de vers intitulé : le Torrent de pleurs funèbres, qui parut en 1589; des odes, des sonnets, etc.

Auriol (*Blaise d'*), né à Castelnaudary.

La Départie d'amours, en 1508; a copié presque mot pour mot les plus jolies pièces de Charles d'Orléans.

Authon (*Jean d'*), mort en 1527, âgé d'environ soixante ans.

Trois épîtres à Louis XII, et deux à Jean Bouchet.

Avost (*Jérôme*), né à Laval en 1548.

Elégies et madrigaux : une traduction en vers françois de la Jérusalem délivrée, du Tasse, dont Duverdier cite un chant entier dans sa Bibliothéque françoise, à l'article de Jérôme d'Avost.

B.

Bachet (*Claude-Gaspard*), seigneur de Méziriac, né à Bourg en Bresse le 9 octobre 1581, mort le 26 février 1638.

Traduction en vers de quelques pièces d'Horace, des épîtres d'Ovide; des stances, des sonnets, des chansons dévotes et saintes sur les principales fêtes de l'année.

Badinot (*Albert*), Poitevin.

A fait imprimer, en 1560, sous le titre de Christiade, des sonnets, des odes, des cantiques, où il célèbre ce qu'il y a de plus sacré dans la religion.

Badius (*Conrard*), ministre à Genève et ensuite à Orléans, où il mourut de la peste en 1562.

Une satire contre Nostradamus, intitulée : les Vertus de notre maistre Nostradamus, imprimée en 1562.

Bargedé (*Nicolas*), natif de Vezelay, président au bailliage d'Auxerre.

Des lamentations rimées sur la perte de la plupart des princes qui moururent de son temps, recueillies dans un volume qui a pour titre : le Moins que rien, fils aîné de la Terre; quatre églogues sur la mort de la duchesse de Nivernois, etc.; poète fort dévot.

Barrouso (*Christophe de*).

Auteur du Jardin amoureux, contenant toutes les règles d'amours; poëme qui parut en 1501. Il y a cela de remarquable dans l'ouvrage de Barrouso, qu'on y trouve des vers de onze syllabes, vers dont l'abbé Regnier vouloit faire croire, dans le dix-septième siècle, qu'il étoit l'inventeur.

Baudius (*D.*).

Dans le recueil des poésies latines de cet auteur, imprimé à Leyde, en 1607, on trouve, à la page 579, un sonnet qu'il composa pour la naissance du dauphin, qui fut depuis Louis XIII.

Bauter (*Charles*), dit *Meliglosse*, langue de miel.

Deux tragédies, la Rodomontade et la Mort de Roger; un recueil de vers qui a pour titre : les Amours de Catherine, et qui est composé de sonnets, de stances, d'élégies, etc., imprimé en 1605.

Beaubreuil (*Jean de*), de Limoges.

La tragédie d'Attilée, c'est-à-dire d'Attilius Regulus, imprimée à Limoges, en 1582.

Beaujeu (*Cristophe de*).

Odes, sonnets, quatrains, élégies.

Ce poète paroît avoir eu une part assez active aux affaires politiques de son temps. Il s'étoit attaché à la fortune du duc de Guise; fut exilé pendant dix ans, etc.

Beaumont.

Des odes, dont quelques unes dans le recueil qui a pour titre : le Temple d'Apollon.

Bectoz (*Claude de*), naquit auprès de Grenoble, et mourut en 1547. François Ier étoit si charmé de ses lettres, qu'il les portoit toujours avec lui, et les montroit aux dames de sa cour comme des modèles. On dit même que pour converser avec elle, il passa d'Avignon à Tarascon, avec sa sœur la reine Marguerite de Navarre. Ses poésies la firent comparer à Sapho par ses contemporains, et ses discours et ses lettres, aux philosophes de l'ancienne académie.

Ses poésies n'ont point été recueillies.

Bellay (*Jean, cardinal du*), né en 1492, évêque de Bayonne, puis de Paris; mort à Rome le 15 février 1560.

Des élégies, des épigrammes, des odes.

Belle-Perche (*Gautier de*).

Un recueil de vers intitulé : premières OEuvres poétiques, imprimé en 1583 ; des odes, des sonnets, des élégies, des stances, des complaintes, etc.

Bochetel (*Guillaume*), secrétaire des finances de François Ier.

Traduction en vers françois de l'Hécube d'Euripide ; épigrammes, chants royaux, adieux, blasons.

Boderie (*Guy Lefèvre de la*), né à Falaise, mort dans sa terre de la Boderie, près de cette ville, en 1598.

Deux poëmes : l'Encyclée des secrets de l'éternité, en huit cercles ou chants ; la Galliade ; des hymnes, des cantiques, etc.

Boileau (*Gilles de*), poète liégeois.

Ses poésies ont été recueillies à Anvers en 1555, avec celles de Jacques de Boulongne.

Boissières (*Jean de*), né à Mont-Ferrand en Auvergne, au mois de janvier 1555.

Trois volumes d'élégies, de stances, d'odes, de chansons, de complaintes, et même de quelques pièces historiques ; les trois premiers chants d'un poëme sur la croisade de Godefroy de Bouillon ; traduction de quelques morceaux du Roland de l'Arioste.

Bon (*Florent*), jésuite.

Dix odes, quatre élégies, une églogue, une épigramme, des stances, des sonnets, des chansons sur la prise de La Rochelle.

Bonyn (*Gabriel*), de Châteauroux, conseiller et maître des requêtes du duc d'Alençon, mort duc d'Anjou.

Deux tragédies, une pastorale, des satires, des épitaphes.

Boton (*Pierre*), Mâconnois.

Camille, rêve en vers et en prose ; Rêveries et Discours d'un Amant désespéré ; le tout imprimé en 1573.

Boucicault (*Le Meingre, maréchal de*), mort en 1421.

Des poésies dans le manuscrit de Charles de Valois, duc d'Orléans.

Bouchet (*Pierre*), de La Rochelle.

Une traduction en vers françois du poëme latin de Jean Olivier, évêque d'Angers, contre les femmes.

Boucher (*Jean*), ligueur fanatique, qui, dans des sermons prêchés et imprimés à Paris, en 1594, compare Henri IV à un loup dévorant.

Un sonnet en l'honneur de P. Remy de Beauvais, en tête du poëme de la Magdeleine.

Bougouinc (*Simon*), valet de chambre de Louis XII.

L'Espinette du jeune Prince, conquérant le royaulme de Bonne-Renommée, poëme en cinq Livres.

Boulainvilliers (*Philippe de*).

Des chansons dans le manuscrit des poésies de Charles d'Orléans.

Boulongne (*Jacques*), Liégeois.

Ses poésies ont été recueillies à Anvers, en 1555, avec celles de Gilles de Boileau.

Bouques (*Charles de*).

Un poëme sur les Merveilles de Jésus-Christ, en cinq chants, mais qui devoit en avoir probablement beaucoup d'autres.

Bourgogne (*le duc de*), surnommé *le Bon*, né le 30 juin 1396, mort le 15 juin 1467.

Des ballades, dont l'une en

C.

de bonnes plaisanteries et des vers heureux.

Calignon étoit l'ami de l'illustre de Thou.

Caron (*Louis le*), dit *Charondas*, né à Paris vers 1536, ami d'Étienne Pasquier.

Le Démon d'amour, poëme en vers de dix syllabes; des sonnets, des odes, quelques épigrammes.

Cartheny (*Jean de*), de l'ordre des Carmes.

Un poëme qui a pour titre la Querelle et Dispute de l'âme damnée avec son corps, imprimé en 1573, à la suite d'un autre ouvrage du même auteur; des vers dans ses romans mystiques, et particulièrement dans celui qui a pour titre : le Voyage du Chevalier errant, esgaré dans la forest des Vanitez mondaines, dont finalement il fut remis et redressé au droit chemin qui mène au salut éternel. Anvers, 1594.

Castel (*Jean de*), religieux bénédictin.

Son principal ouvrage, composé en 1468, est un poëme sur la mort, intitulé : Mirouer des pescheurs et pescheresses.

Cauvigny (*François de*), sieur de Colomby, parent de Malherbe, mort en 1648, âgé d'environ soixante ans.

Un poëme d'environ trois cents vers, intitulé : Plaintes de la belle Caliston au grand Aristarque, pendant sa captivité; et une douzaine d'autres pièces de vers insérées dans le recueil des Délices de la Poésie françoise.

Cayne (*Claude*).

Huit odes, publiées sous le titre d'Apparition de Théophile à un Poète de ce temps.

Certain (*mademoiselle*), vivoit au milieu du seizième siècle.

On a imprimé ses poésies en 1565.

Certon (*Salomon*).

Une traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée; beaucoup de vers léipogrammes, c'est-à-dire des pièces dans chacune desquelles il manque une lettre de l'alphabet. Le recueil en parut en 1620.

Chabans (*Louis de*).

A publié en 1611 des poésies lugubres et spirituelles. Les poésies spirituelles sont des vers de dévotion; et les poésies lugubres sont des pièces où il pleure la maladie et la mort de Henri IV, de quelques princesses, et de plusieurs autres personnes de son siècle. Malherbe a fait un sonnet pour louer les Œuvres spirituelles de Chabans.

Chabrol (*C.*).

Une tragi-comédie en cinq actes, ayant pour titre : Crizelle; trente-huit stances adressées au maréchal de Bassompierre.

Champier (*Symphorien*), échevin de Lyon en 1520 et en 1533.

La Nef des Dames vertueuses, la Nef des Princes; loué par Jehan le Maire.

Chandieu (*Antoine de La Roche*).

Publia en 1563 le recueil de ses poésies, sous le nom de Zamariel. Ce sont des réponses à Ronsard, sur son Discours dans lequel il traite de la division où l'hérésie avoit jeté les différents membres de l'état; et des huitains sur la Vanité du monde.

Chanein de La Taissonnière (*Guillaume de*), né dans la principauté de Dombes. Vivoit encore en 1578.

reuses, imprimées en 1619.

Colin (*Nicole*), chanoine de Reims.

Une traduction de la Diane de Georges de Monte-Mayor, entremêlée de plusieurs chants en vers.

Colin Bucher (*Germain*).

Épîtres dans les œuvres de Jean Bouchet.

Collet (*Claude*), de Rumilly en Champagne, vivoit en 1553.

L'Oraison de Mars; l'Épître du coq à l'asne, etc.

Colony (*Jean Denis*).

Deux cent quatre-vingts quatrains moraux; quelques sonnets; cent stances sur la mort; cent sixains sur la vie éternelle et bienheureuse, en 1619.

Conrard (*Olivier*), cordelier.

Un ouvrage en vers, qui a pour titre: le Miroir des pescheurs.

Constant (*Pierre*), de Langres, vivoit encore à Dijon en 1595.

La République des abeilles, poëme publié à Paris en 1582.

Contant (*Paul*), apothicaire à Poitiers.

Le Jardinet poétique, contenant une description d'une quantité de plantes et d'animaux.

Cossart.

Fit paroître, en 1606, un poëme sous le titre bizarre de *Brasier spirituel.*

Cotignon (*Pierre de*), du Nivernois.

Un Recueil de poésies imprimées en 1626, dans lequel on trouve quelques jolies pièces.

Cottereau (*Claude*).

Épîtres, dont l'une adressée à Jean Bouchet.

Cornu (*Pierre de*), né à Grenoble, conseiller au parlement de cette ville.

Un volume imprimé en 1583, sous le titre d'Amours, contenant cent huit sonnets, d'une part, et quarante-six de l'autre, le tout mêlé de chansons, petites odes, élégies, églogues, épitaphes, énigmes et mascarades.

Courtin de Cissé (*Jacques de*), mort en 1584, âgé de quatre-vingt ans.

Quelques odes; traduction en vers des hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïde, deux livres de sonnets.

Ce poète a été fort loué par ses contemporains, et particulièrement par Joseph Scaliger et Claude Binet.

Coyssard (*Michel*), de la compagnie de Jésus, né à Bresse en Auvergne.

Le Petit Sommaire de la doctrine chrétienne, mis en vers françois en 1608; des hymnes sacrés, des odes spirituelles, etc.

Croy (*la duchesse de*).

Un sonnet à l'éloge du P. Remy de Beauvais, en tête de son poëme de la Magdeleine.

Cuise (*Antoine de*), poète du quinzième siècle, dont on trouve quelques vers dans le manuscrit de Charles, duc d'Orléans.

D.

et autres compositions, qui n'ont probablement pas été imprimées.

Desmoulins (*Laurent*).

Le Catholicon des malavisés, autrement dit le Cimetière des malheureux, en 1512.

Desplanches (*Jean*), prieur de Comblé, et sous-chantre de Sainte-Radegonde de Poitiers.

Beaucoup de quatrains moraux, de traductions en vers des psaumes de David, et d'autres vers pieux imprimés à Poitiers, en 1617, après la mort de l'auteur.

Des Valottes.

Les Veilles de son adolescence, ou les Amours du berger Philandre et de Caliste, c'est-à-dire des sonnets, une épître, des stances, etc.

Divry (*Jean*), né à Hiencourt.

Quelques traductions en vers françois; un poëme sur l'origine et les conquêtes des François, depuis le partement de Francion, fils d'Hector de Troie jusqu'à présent, c'est-à-dire jusqu'en 1508.

Doré (*Pierre*), étoit d'Orléans, mort en 1569.

L'Arbre de vie, avec des odes, hymnes et complaintes, recueil imprimé à Paris en 1542.

Doremet (*Jacques*), Vendômois.

Un Recueil de sonnets intitulé: Polymnie du vrai amour et de la mort, avec quelques quatrains spirituels, le tout imprimé en 1596.

Droyn (*maître Jean*).

La Nef des folles, selon les cinq sens de nature, composés selon l'Evangile de monseigneur saint Matthieu, des cinq vierges qui ne prirent point d'huile pour mettre en leurs lampes.

En vers de huit, de dix, et quelquefois de trois ou quatre syllabes.

Du Bellet.

Une pièce de vers dans le recueil qui a pour titre: le Temple d'Apollon.

Duboulay (*Edmond*), premier héraut et roi d'armes de Charles, duc de Lorraine et de Bar.

Le Combat de la chair et de l'esprit, dialogue rimé, en 1549.

Du Buys (*Guillaume*) de Cahors.

Dix-sept ou dix-huit poëmes, ou discours en rimes, sur autant de sujets de morale et de piété, sur la noblesse, l'aumône, les peines de la grandeur, les devoirs des femmes envers leurs maris, etc. Le plus remarquable a pour titre: l'Oreille du prince; des dialogues, des élégies, cent cinquante-six sonnets.

Du Chastel (*frère Anselme*), célestin.

Sept centuries de quatrains sur tous les états, des sonnets, des stances, dont le recueil a été imprimé en 1590.

Duchesne (*Joseph*), médecin ordinaire du roi, mort à Paris en 1609.

Deux poëmes. Le premier, imprimé à Lyon en 1583, ayant pour titre: la Moroscomie, ou de la folie, vanité, inconstance du monde, en cent octonaires, avec deux chants doriques de l'amour céleste et du souverain bien. Le second, imprimé pour la première fois en 1587, est intitulé: le grand Miroir du monde, en six Livres. On y trouve à peu près tout ce qu'il y avoit alors de philosophie.

Dujardin (*Susanne Habert, dame*),

Il a composé en vers bigarrés de termes latins, de mots françois et de locutions provençales, un poëme sur l'entrée de Charles-Quint en Provence, imprimé à Avignon en 1537, et plusieurs autres poésies macaroniques qu'il publia en ajoutant à son nom celui de son pays : *De Brugardissima villa de Soleriis.*

Du Sonant.

Quelques poésies imprimées dans un recueil intitulé : les Muses françoises raillées de diverses parts.

Duval (*Pierre*), évêque de Séez, né à Paris, mort à Vincennes en 1564.

De la grandeur de Dieu et de la connoissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres ; sur la puissance, sapience et bonté de Dieu ; où il y a plus de piété que de poésie.

Duverdier (*Antoine*), de Vauprivas, en Forez ; mort en 1600.

Auteur de la Bibliothéque des auteurs françois, dans laquelle il donne quelques extraits de ses poésies.

Duverdier (*Claude*), né vers 1563.

Deux pièces de vers, qui ont chacune plus de deux cents vers ; l'une intitulée, le Luth ; et l'autre, le Rien.

Duvieuget.

Auteur des Diversités poétiques ; recueil dans lequel on trouve les idées les plus singulières, exprimées dans un style plus singulier encore.

E.

Ellain (*Nicolas*), né à Paris.

Deux livres de sonnets, en 1561 ; et un discours panégyrique en vers à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée en cette ville, le jeudi 9 mars 1570.

Élis de Bons (*Charles*), né à Falaise.

Des tombeaux ou épitaphes, et des généalogies.

Émery ou *Aimery* (*Germain*).

Épîtres à Jean Bouchet, dans les OEuvres de ce dernier.

Ennetières (*Jean d'*).

Un poëme épique, divisé en quatorze livres, intitulé : le Chevalier sans reproches ; un dialogue en grands vers, entremêlé de chansons, qui a pour titre : les Amours de Théagines et Philoxènes ; les quatre Baisers que l'âme dévote peut donner à Dieu en ce monde.

En 1539, vivoit aussi à Tournay une Marie d'Ennetières, de qui l'on a une épître contre les Juifs et les Turcs.

Épine (*Charles de l'*), Parisien.

Une espèce de drame lyrique intitulé : la Descente d'Énée aux enfers, publié en 1614 ; et quelques autres poésies, sous le titre de Conceptions diverses.

Escorbiac (*Jean d'*), neveu de Dubartas, conseiller en la chambre séant à Castres, pour le ressort de Toulouse.

La Christiade, ou Poëme sacré, contenant l'histoire sainte du prince de la Vie, en cinq Livres. Ce poëme commence à la naissance de Jésus-Christ, et finit par le martyr des apôtres.

F.

Un poëme intitulé : Soupirs de la viduité, dans lequel il y a de la sensibilité et un certain talent pour la versification.

Florimond de Rémond, conseiller au parlement de Bordeaux, mort en 1602.

Une petite pièce intitulée : le Cousin, où il fait l'éloge de cet insecte.

Fontaine (*Françoise*), de Toulouse.

Quelques poésies dans le livre intitulé : la Requeste faite et baillée par les dames de Toulouse aux maistres et mainteneurs de la gaie science de rhétorique.

Fontaine (*Catherine*).

Des poésies dans le recueil dont nous avons donné le titre à l'article précédent.

Fontaine (*Jean de la*), né à Valenciennes, vivoit sous le roi Charles VI.

Un poëme dans lequel il explique plusieurs secrets de la physique et de la chimie, intitulé (par allusion au nom de l'auteur) : la Fontaine des amoureux de la science.

Fontaine (*Marie*).

Des vers dans le recueil qui a pour titre : la Requête faite et baillée par les dames de Toulouse, etc.

Forget (*Pierre*), seigneur de la Picardière, secrétaire de la chambre du roi, mort à Paris en 1638.

Un hymne à la reine régente, imprimé en 1613; et en 1630, un recueil de quatrains politiques, philosophiques et moraux, sous le titre de : Sentiments universels de Pierre Forget.

Fraigne, poète du quinzième siècle.

On trouve de lui quelques chansons dans le manuscrit du duc d'Orléans.

François (*Gérard*), l'un des médecins de Henri IV.

Deux poëmes, l'un sur la santé, dont il n'a donné que les trois premiers Livres; l'autre, imprimé en 1595, est intitulé : de la Maladie du grand corps de la France, des causes et première origine de son mal, et des remèdes pour le recouvrement de sa santé.

Fredet, officier de Charles, duc d'Orléans, étoit un des poètes du quinzième siècle.

Frerot de Corton.

Quelques poésies dans un recueil qui a pour titre : les Muses françoises raillées de diverses parts.

G.

Gaillarde (*Jeanne*), de Lyon.

Louée par Clément Marot, auquel elle adressa un rondeau, recueilli dans les OEuvres de ce poète.

Galaup de Chasteuil (*Louis*), né à Aix en Provence, l'an 1555, mort le 15 mai 1598; ami de Malherbe et du président Fauchet.

Un poëme sur la Réduction de Marseille à Henri IV, et la Prosopopée de feu monseigneur, d'éternelle mémoire, Henri d'Angoulême, grand-prieur de France et gouverneur de Provence; une Imitation des Psaumes de la Pénitence, l'Oraison dominicale, les huit Béatitudes, les Larmes

vrier 1628, ministre protestant à Genève pendant soixante-six ans.

Des sonnets chrétiens, des imitations chrétiennes, des odes, des quatrains, des discours pieux.

Gourdin (*Louis*).

Quelques poésies dans un recueil qui a pour titre : les Muses françoises raillées de diverses parts.

Grandil (*Philibert*), capitaine d'Anton.

Un volume de diverses pièces, qui a pour titre : Devises, Sentences et Dictons poétiques, etc., imprimé en 1560.

Grasville (*Anne de*), fille de Louis de Grasville, créé amiral en 1487.

Les Amours d'Arcite et de Palémon, tirées de la Théséide de Boccace. Ce poëme est conservé en manuscrit à la Bibliothèque du Roi.

Gréban (*Arnould* et *Simon*), deux poètes du quatorzième siècle, qu'ont beaucoup loués leurs contemporains. Ils étoient frères et tous les deux nés à Compiègne, qu'ils abandonnèrent pour se fixer au Mans. Le premier y fut chanoine; le second, docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine. Ils composèrent, vers 1450, le Mystère des actes des apôtres, à personnages. Clément Marot, qui fait leur éloge en plus d'un endroit, a dit :

Les deux Grébans au bien résonnant style.

Grisel (*Jean*), de Rouen.

Une espèce de poëme intitulé : Martiales Visions. C'est une suite historique de toutes les actions de Henri IV jusqu'en 1599; un autre recueil de vers auquel il a donné le titre d'Amours.

Gruget (*François*), référendaire du roi en sa chancellerie du Palais, à Paris.

Le plaisant jeu du Dodechedron de fortune, dont il rajeunit le style; imprimé plusieurs fois.

Gueroult (*Guillaume*), né à Rouen. Florissoit en 1548.

Description philosophale de la nature des animaux, livre d'emblèmes, hymnes du temps, etc.

Guesdou (*Adrien de*).

Deux recueils de vers, l'un sous le titre de Paysages, l'autre intitulé : la Marguerite, autrement la Jeunesse de l'auteur : le premier en 1573, le second en 1574; des sonnets.

Guersans (*Jules de*), né à Gisors en 1543, avocat, puis sénéchal à Rennes, y mourut de la peste en 1583.

Deux tragédies, Panthée et Tobie, imprimées sous le nom de mademoiselle Desroches, dont il étoit amoureux, qui désavoua ce présent et refusa sa main à Guersans.

Gueuffrin, secrétaire du duc de Mayenne.

Une espèce de poëme en six Livres, qui a pour titre : la Franciade, ou Histoire générale des rois de France depuis Pharamond.

Guillard Danville.

Un poëme de la Chasteté, en 1624.

Guillaume Michel, dit *de Tours.*

Quelques traductions en vers; la Forest de Conscience, contenant la chasse des princes spirituels; le Siècle doré, contenant le temps de paix et de concorde, en 1521.

H.

L'Adresse du Fourvoyé, captif devisant de l'estrif entre amour et fortune.

Hommet (*Martin*), libraire de Paris.

On lui attribue la satire intitulée : le Tigre, sur les gestes mémorables des Guysards, 1561. Suivant de Thou, Hommet, sur lequel on trouva un exemplaire de cette satire, fut mis en jugement, et condamné à être pendu, parce qu'il avoit refusé de faire connoître l'auteur.

Hopil (*Claude*), de Paris.

Des hymnes, des sonnets, des élégies, des odes, des stances, des méditations dans un recueil intitulé : OEuvres chrétiennes, imprimé en 1604; les doux vols de l'Ame amoureuse de Jésus, exprimés en cinquante cantiques spirituels, très propres à enflammer les âmes à la dévotion et à l'amour de Dieu.

Hospital (*Louise de l'*), fille aînée de François de l'Hospital, seigneur de Vitry et de Goubert, se distingua dans le seizième siècle par son goût pour la poésie.

Des vers sur la mort de Catherine de Rohan, duchesse de Deux-Ponts.

Hugues d'Avignon.

La Velleyade, ou délicieuses Merveilles de Notre-Dame du Puy et pays de Velay. Ce recueil est divisé en trois Livres, et chaque Livre contient différentes pièces de vers.

Humbert (*Henri*).

Une paraphrase des psaumes; des lamentations : le recueil qui les contient est intitulé : les Ténèbres, sans doute parce que l'auteur étoit aveugle.

Huxatime, du Dauphiné.

Des poésies dans le recueil intitulé : le Temple d'Apollon, et dans celui qui a pour titre : Délices de la Poésie françoise.

I.

Imbert (*Gérard-Marie*), né à Condom, le 4 décembre 1530.

Cent sonnets.

Infrainville (*d'*).

Des poésies dans les principaux recueils du temps, et particulièrement dans celui qui a pour titre : le Temple d'Apollon, et celui des Délices de la Poésie françoise.

J.

Javercy (*Pierre de*), Parisien.

Un poëme des Civilités de la Fable, traduit du latin; six dialogues imités d'Érasme, huit autres dialogues traduits de Lucien; le tout publié sous le titre de Récréations puériles, en 1587.

Jean Ier, duc de Bourbon, né en mars 1380, mort en Angleterre en 1433, après dix-huit ans de prison.

Quelques poésies.

Jossier (*David*), né à Vitry-le-François, mort en 1604.

Des vers sur des sujets de

K.

L.

roi-dauphin, et Marie Stuart, reine d'Écosse, en 1558.

Lancelot de Carles, évêque de Riez.

Un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on distingue une épître qui contient le procès criminel de l'infortunée Anne de Bouleyn.

Ronsard, Joachim Dubellay et le chancelier L'Hôpital ont beaucoup loué les poésies de Lancelot de Carles.

Lanteaume de Romieu, né à Arles en Provence.

Traduction en vers françois des Emblèmes de Pierre Couteau, en 1560.

Larance (*de*).

Quelques satires.

Laudun (*Pierre de*), mort en 1629.

Un Art poétique, divisé en cinq Livres; deux tragédies, Dioclétian, et Horace; deux poëmes, l'un, en trois Livres, intitulé Diane; l'autre, la Franciade; des demi-sonnets.

Lavallée (*Jacques*).

Un hymne sur les merveilles de la sainte eucharistie, et sur les effets qu'elle produit en l'âme des fidèles; des prières en vers pour l'élévation.

Lavallée, gentilhomme de la suite du duc de Guise, étoit du Maine.

Trois poëmes réunis dans le même recueil : le premier intitulé : la Trompette du Catholique; le second, la Triplemachie, ou Triple combat de l'union; et le troisième, le Zèle brûlant des Catholiques.

Lavalleterie.

Le recueil de ses Œuvres poétiques se compose de ses amours, de devises, de cartels, de ballets, d'épitaphes, etc.; une pastorale en cinq actes et en vers alexandrins, qui a pour titre : la Chasteté repentie.

Lavilate (*Benjamin de*), vivoit encore en 1641.

Auteur d'un Songe en l'honneur de la chasteté, et de l'Hermitage chrétien, poëme divisé en dix chants.

Le Ber (*Charles*), sieur de Malassis.

Une traduction en prose et en vers des cinq Livres de Boëce, de la Consolation de la philosophie.

Leblanc (*Richard*).

Une traduction en vers des Bucoliques et des Géorgiques de Virgile; des Jours d'Hésiode, où il y a quelque talent.

Leblond (*Jean*), né à Évreux, fut un des ennemis de Clément Marot.

Le Printemps de l'humble espérant, où sont compris plusieurs petits œuvres semés de fleurs, fruit et verdure, qu'il a composés en son jeune âge, fort récréatifs, en 1536; deux épîtres à François 1er, pour détourner ce prince de rappeler Clément Marot de Ferrare en France.

Le Chevalier (*Robert* et *Antoine*), sieurs d'Aigneaux, frères, nés à Vire en Normandie, morts vers 1590, à peu de distance l'un de l'autre.

Auteurs en commun d'une traduction en vers de Virgile et d'Horace; des sonnets, des huitains, des quatrains, des complaintes pieuses.

Le Chevalier (*Guillaume*).

Le Décès, ou Fin du monde, poëme moral, partagé en trois visions.

Le Clerc (*Jacques*), curé et official de Saint-Valery-sur-Somme.

Un poëme qui a pour titre : l'Uranie pénitente, imprimé en 1628.

Le Cordier de Maloisel.

Quelques poésies dans le recueil qui a pour titre : le Temple d'Apollon.

Le Digne (*Nicolas*).

Un recueil de vers sous le titre de Fleurette du premier Mélange de Nicolas Le Digne; un autre sous le titre des premières OEuvres chrétiennes; et quelques autres ouvrages en vers.

Lefèvre (*Jean*), chanoine de Langres, et secrétaire du cardinal de Givry, mort en 1565, âgé de soixante-douze ans.

Une traduction en vers françois des Emblèmes d'Alciat, imprimée en 1536.

Leguillard, ou *L'Esguillard* (*Pierre*), poète normand.

Publia en 1580 dans la ville de Caen, qui probablement étoit sa patrie, un assez grand nombre de quatrains à la louange des barbes rousses.

Lejars de Gournay (*Marie Catherine*), fille d'alliance de Michel de Montaigne, née à Paris en 1565, et morte le 13 juillet 1645.

Beaucoup de vers, parmi lesquels on en trouve qui se font encore lire avec plaisir. L'auteur tenoit pour le vieux langage.

Lejouvre (*Nicolas*), né à Saint-Brisson-sur-Loire, et mort à Bourges.

Cité avec éloge par plusieurs poètes du XVIe siècle.

Lelieur (*Jacques*).

Jean Bouchet le qualifie de bourgeois de Rouen, grand poète et grand orateur.

Epîtres, blasons, chants royaux.

Le Maistre (*Rodolphe*).

Une traduction en vers des Psaumes, du Cantique des cantiques, des Maximes de Pythagore.

Le Masle (*Jean*), né à Baugé vers 1533.

Partisan de la Ligue, il a composé des sonnets, des épigrammes, et un ouvrage intitulé : le Temple des Vertus, auquel entre autres choses est montré et prouvé que les hugüenots et politiques qui dégénèrent de la vertu de leurs ancêtres, gens de bien et vrais catholiques, doivent être dégradés de noblesse.

Lemercier (*Timothée*).

Deux poëmes, dont l'un a pour titre : Deuil sur la mort de Henry-le-Grand; et l'autre est intitulé : Adieu aux princes, aux fleurs de lys, à la justice, à la noblesse, au peuple et à toute la France.

Lescarbot (*Marc*).

Des poésies diverses, dont plusieurs ont été composées dans les longs voyages faits par l'auteur, tant en Amérique que dans différentes contrées de l'Europe; une description en vers des treize cantons suisses, la chasse aux Anglois en l'île de Rhé, et la réduction de La Rochelle en 1628.

Levasseur (*Jacques*).

Un Recueil de poésies qu'il publia sous le titre de Bocage de Jossigny, les Antithèses, ou Contrepoints du ciel et de la terre, en cent onze quatrains; et beaucoup d'autres quatrains sur différents sujets.

Lortigue (*Annibal de*), né à Apt en Provence.

Beaucoup de vers adressés à Henri IV et à Louis XIII.

Loudet (*Louis*), imprimeur.
Une ode adressée à Guillaume Bouchet, dont nous avons donné quelques poésies dans notre Collection.

Loyac (*Pierre de*), né à Lyon.
Un recueil de vers intitulé : Diaphores; quelques stances sur des sujets de piété; quelques sonnets, trois ou quatre odes ou chansons amoureuses, des anagrammes, quatrains ou épitaphes.

Loys (*Jean*), mort à Douay en 1610.
Une tragédie, dont le sujet est Joseph reconnu par ses frères; des poésies dévotes.

Loys (*Jacques*), fils du précédent, mort à Douay en février 1611.
Des poésies licencieuses et des poésies dévotes. Celles-ci sont imprimées dans le même volume que les œuvres de son père, et divisées en quatre Livres.

Lussay (*Antoine de*), poète du quinzième siècle.
On trouve quelques vers de lui dans le manuscrit de Charles, duc d'Orléans.

M.

Macault (*l'Esleu*).
Quelques poésies dans le recueil de vers de Gilles Corrozet intitulé : le Parnasse.

Machau (*Guillaume*), né vers l'an 1282.
Beaucoup de poésies, parmi lesquelles il en est quelques unes d'intéressantes.

Maignart (*Charles*), oratorien, mort, dans un âge avancé, le 15 janvier 1650.
Des stances pour louer Dieu.

Maillard (*Olivier*), connu par ses sermons burlesques et mordants.
Des ballades, dont une est rapportée par Pierre Fabri, dans le Livre II de son grand Art de rhétorique.

Maisières (*Philippe de*), né au diocèse d'Amiens en 1327, conseiller d'état sous Charles V, mort en 1405 aux Célestins de Paris, à qui il avoit légué ses biens.
Le Pèlerinage du pauvre pèlerin; le Songe du pieux pèlerin, etc.

Maison-Fleur, mort vers 1580.
Des cantiques, des poésies diverses, imprimées plusieurs fois, et dont la reine Marie Stuart faisoit un cas particulier, suivant Brantôme.

Malassis. Voyez *Le Ber*.

Mangin de Matisy (*Roland*), ministre protestant.
Méditations chrétiennes, tirées du Vieil et Nouveau-Testament, et dressées en forme de quatrains, imprimées en 1609.

Maniquet (*Jacques*), maître d'hôtel de Henri III, roi de France.
Des vers sur la mort de Joachim du Bellay.

Marcé (*Roland*), né en Anjou, lieutenant-général du bailliage de Baugé.
Achain, tragédie, en 1601.

Marguerite d'Autriche, fille unique de Maximilien Ier, née en 1480.
Le Discours de ses infortunes et de sa vie.

Marie de Brabant, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe-le-Hardi, roi de France, en 1274. Elle eut

beaucoup de part au gouvernement de l'état. Devenue veuve en 1285, elle consacra le reste de sa vie à la retraite et à l'étude : elle mourut en 1321. Elle cultiva la poésie et protégea les poètes : ses bienfaits en attirèrent en grand nombre à la cour de France.

Marillac (*Michel de*), né à Paris le 9 octobre 1563, surintendant des finances, garde des sceaux, mort de chagrin, dans le château de Châteaudun, le 7 août 1632.

Les Pseaumes de David, mis en vers françois ; traduction de dix cantiques, insérés dans l'office de la Vierge, et huit autres de sa composition.

Marin (*Pierre*), Limousin.

Des sonnets, des odes, des élégies ; le tout sur des sujets pieux.

Marquetz (*Anne de*), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique.

Des cantiques et des sonnets.

Ronsard en fait l'éloge en plusieurs endroits de ses poésies.

Martin Lenoir, augustin de Rouen.

Le naïf Image de l'envie, production singulière.

Martin (*Jean*).

Le Vol du papillon de Cupidon, ouvrage rempli d'obcénités et de satires, en 1543.

Mary, ou *Marin de Rouffet* (*Jean*).

Epistres, dont une dans les OEuvres de Jean Bouchet.

Mauduit (*Louis*).

Un poëme de Narcisse ; des poésies dévotes.

Maugin (*Jean*), d'Angers.

Un poëme intitulé : Cupidon et Psyché, dont le sujet est puisé dans l'Ane d'or d'Apulée, imprimé en 1557 ; des vers sur l'Apocalypse, et dix histoires du Nouveau-Testament.

Mathe (*Antoine*).

Loyales Amours du prince Zerbin et de la princesse Isabelle, poëme dont le sujet est tiré du Roland furieux de l'Arioste. A la suite de cet ouvrage, on lit trente-un sonnets du même auteur.

Mathieu (*Pierre*), né à Salins le 10 septembre 1563, mort à Toulouse le 12 octobre 1621.

Des quatrains sur la Vie et la Mort, imprimés sous le titre de Tablettes du conseiller Mathieu ; quelques tragédies, entre autres l'histoire tragique d'Esther.

Maynier (*Jean de*), baron d'Oppéde, né à Aix le 10 septembre 1495, y mourut le 29 juillet 1558.

Une traduction, en vers françois, des six triomphes de Pétrarque.

Metezeau (*Jean*), né vers l'an 1568, secrétaire de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur de Henri IV.

Les Psaumes de David en vers françois, verset pour verset.

Michaut (*Pierre*), secrétaire du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, vivoit en 1466.

La Danse aux aveugles ; le Doctrinal de cour ; ouvrages mêlés de prose et de vers.

Michel (*Guillaume*), surnommé *de Tours*, vivoit en 1515.

Beaucoup de vers dans le goût du temps.

Michel (*Jean*), né à Angers, mort à Paris en 1495, médecin de Charles VIII.

Plusieurs pièces dramati-

ques sous les titres de Mystères de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection, etc., fort admirées dans le temps.

Milles de Norry.

Une description du ciel, en vers héroïques, et en quatre Livres, qu'il publia en 1583; quelques farces pour *les Enfans sans souci.*

Millotel (*Marc-Antoine*), né à Dijon, mort en 1636.

Un petit recueil de vers intitulé : Asie, Uranie; une ode adressée à un conseiller au parlement de Bourgogne, et quelques vers en l'honneur de ses amis.

Miremont (*Gabriel de Coignard*), épouse d'un président au parlement de Toulouse, nommé de Mausencal.

Ses deux filles firent imprimer dans cette ville, en 1594, les œuvres chrétiennes de feu leur mère. Ce sont des cantiques spirituels, des stances, de petits poëmes pour le jour de Noël, pour celui de l'Assomption, etc.

Molinier (*Étienne*), mort en 1650.

Des sonnets, des odes et autres poésies en l'honneur de plusieurs personnages célèbres de son temps, des paraphrases, des psaumes, des litanies, etc.

Mons (*Claude de*), conseiller au présidial d'Amiens, sa patrie.

Chants oraculeux, tant en acclamations d'honneur, qu'en libres déclamations. Ce sont des églogues et des satires imprimées en 1628.

Montchrestien (*Antoine de*), né à Falaise, d'un apothicaire de cette ville, mort le 22 octobre 1621.

Six tragédies, une pastorale, et le poëme de Susanne.

Montenay (*Georgette de*), fille d'honneur de Jeanne d'Albret, florissoit en 1571.

Emblèmes, ou devises chrétiennes.

Montgaillard (*N. de*), né à Nions dans le Valentinois, mort jeune en 1605.

Il a intitulé ses poésies : Gaillardises du sieur de Montgaillard.

Morel (*Jean de*).

Des vers sur la mort de Joachim Dubellay.

Morel (*Camille de*), fille aînée de Jean de Morel.

Des vers sur la mort de son père, et sur celle de Henri II, roi de France.

Morel (*Anne*, depuis nommée *Diane*), sœur de la précédente, morte à Paris en 1581.

Des vers françois, grecs et latins, fort loués des comtemporains.

Morel (*Lucrèce*), sœur de la précédente, morte à Paris en juin 1580.

Des vers sur différents sujets.

Mornay (*Philippe Duplessis*), né à Buhi, dans l'ancien Vexin françois en 1549, mort à la Forest-sur-Sèvre, le 11 novembre 1623.

Un poëme sur la guerre civile, qui est perdu; des sonnets, dont un sur la mort de sa femme; des stances, etc.

Motin (*Pierre*), de Bourges, mort en 1615, fut l'ami de Regnier qui lui a adressé sa quatrième satire. C'est en parlant de lui que Boileau a dit, dans son Art poétique :

J'aime mieux Bergerac dans sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

N.

O.

Odet de Lanoue, fils de Lanoue, si célèbre sous les règnes de Henri III et de Henri IV, né vers 1560, mort aux environs de 1612.

Des poésies chrétiennes, consistant en cent cinquante sonnets, neuf cantiques, douze odes, un discours méditatif sur la semaine de Pâques, des stances contre la vengeance, et un discours en vers sur les avantages de l'adversité.

Olivier de Mérault, chanoine de Saint-Pierre de Rennes.

Un poëme dévot qui a pour titre : Bref discours de l'honneur où l'homme étoit colloqué en l'état de la création, imprimé en 1600, des cantiques spirituels.

Oriet (*Didier*), Lorrain.

Susanne, espèce de poëme en trois chants, mêlés d'épisodes, imprimé en 1581.

Origny (*Pierre d'*), vivoit encore en 1584.

Le Temple de Mars toutpuissant, allégorie à François II.

Orléans (*Louis d'*), né à Orléans vers 1543, avocat-général de la Ligue dans l'assemblée générale des états, mort en 1629.

Six cent douze quatrains pour l'instruction de la jeunesse; des imitations de l'Arioste; quelques sonnets, et un cantique de victoire, par lequel on peut remarquer la vengeance que Dieu a prise dessus ceux qui vouloient ruiner son Eglise et la France, imprimé en 1569.

Orléans (*la duchesse d'*).

Des poésies dans le manuscrit de Charles, duc d'Orléans.

Orne (*René de l'*), gentilhomme breton.

Les amours d'Olinde et de Sophonie, sujet tiré du second Livre de la Jérusalem délivrée. Cette imitation du Tasse, dont Duverdier cite quelques vers dans sa Bibliothéque, paroît n'avoir pas été imprimée.

Ourmes (*Gilles de*), poète du quinzième siècle, et de la cour de Charles, duc d'Orléans.

On trouve quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de ce prince.

Ouvrier (*Mademoiselle d'*), de Toulouse.

Un recueil de poésies, dans lequel il y a de jolies pièces.

Ouyn (*Jacques*), né à Louviers.

Une tragédie de Tobie, imprimée en 1597.

P.

Papillon, ami de Clément Marot, qui fit exprès une épître en vers pour le recommander à François Ier.

Le Nouvel amour, fiction assez ingénieuse, en 1547.

Paradin (*Claude*), de Cuiseau, petite ville du bailliage de Châlons, et frère de Guillaume Paradin, historiographe de la ville de Lyon.

Quadrins historiques de la Bible, imprimés à Lyon en 1560.

commodées à notre temps.

Petit (*Nicolas*).

Épîtres, dont quelques unes dans les OEuvres de Jean Bouchet.

Picardet (*Anne*), veuve de François Picardet.

Des cantiques, des odes spirituelles; l'épitaphe de son mari en forme d'un dialogue entre la mort et le passant.

Pineton (*Jacques*).

Les Antiquités de Nismes en vers.

Pisay (*Philiberte de Fleurs*, d'abord *dame de Labaulme*, ensuite *dame de*), vécut dans le seizième siècle; elle étoit encore jeune quand elle perdit Jean de Labaulme, son premier époux. Elle en témoigna ses regrets dans un poëme de cinq cents vers, qui a pour titre: Soupirs de la viduité; ce poëme n'a point été imprimé; mais Duverdier en cite des fragments dans sa Bibliothéque françoise.

Pomeny.

Quarante-trois stances de six vers chacune, dans un recueil intitulé : le Temple d'Apollon.

Pontaymerie (*Alexandre de*).

La Cité de Montelimar, ou les trois Princes d'icelle, poëme en sept Livres; et deux autres poëmes, l'un sur les victoires de Lesdiguières en Dauphiné, l'autre intitulé: le Roi triomphant, où sont contenues les merveilles de Henri IV; des hymnes; ses OEuvres imprimées en 1599.

Portefaix (*Pierre*), du Dauphiné.

Méditation sur la pénitence; hymne sur la patience; quelques cantiques; des paraphrases et prières chrétiennes; le tout imprimé en 1623.

Postel (*Guillaume*), né en 1510, à Dolerie, village de Normandie, mort à Paris en 1561.

Un ouvrage en vers intitulé: les premiers Élémens de l'Euclide chrétien; une dédicace en vers, adressée au peuple gaulois, de son livre qui a pour titre : les Raisons de la monarchie; une pièce de cinquante vers qu'on lit à la tête du livre de Garault sur les monnoies, publié en 1576.

Pot (*Guy* et *Philippe*).

On trouve des vers de Guy et de Philippe dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

Pot (*Gabriel*), de Paris.

Traduction, en vers françois, des Apophtegmes d'Érasme; imprimée à Lyon en 1574.

Pré (*Christophe de*), florissoit à Paris en 1584.

Soixante-quinze sonnets, et trois odes sur la perte de sa femme.

Presle (*Raoul de*), avocat, puis conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, puis directeur de la conscience de Charles V, roi de France, se qualifioit de confesseur et poète du roi.

Beaucoup de vers fort admirés de ses contemporains.

Prévost (*Jean*), né au Dorat.

Un poëme en quatre chants intitulé : l'Apothéose de Henri IV; des poésies diverses sous le titre de Bocage; quatre tragédies : OEdipe, Turnus, Hercule et Clotilde.

Primaudaye (*Pierre de la*).

Cent cinquante quatrains françois, qui sont autant de méditations chrétiennes et morales sur le sacré psautier de David, dit Guillaume Colle-

R.

et diversités des règnes d'icelui; le Jugement dernier; la peine des réprouvés, et la gloire des prédestinés ; en 1589, trente ans après la mort de l'auteur, qui étoit docteur en théologie. Ce Miroir est dédié à François de Valois, depuis François II.

Robertel, poète du quinzième siècle, dont on trouve un rondeau dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

Roland de Richeville (*Louis*).

Un poëme intitulé : l'Épicédion de Diane. La déesse n'y parle que des misères de la vie humaine et des avantages de la mort. Imprimé en 1604.

Romain (*Nicolas*), né à Pont-à-Mousson, secrétaire de François de Lorraine, prince de Vaudemont.

Une pastorale en cinq actes intitulée : la Salmée.

Rossant (*André de*), Lyonnois.

La Remontrance au peuple de Flandre, écrite en vers françois, en faveur du duc d'Alençon, frère de Henri III; l'Éloge du chien; Chant panégyric et consolatif à toute la France.

Rouillon (*Charles de*).

Un recueil d'odes adressées à différentes personnes, imprimé à Anvers, en 1560.

Rouspeau (*Yves*).

Étoit du Languedoc, et publia en 1593, dans la ville de Saint-Pons, un livre de sonnets spirituels ; un autre intitulé : Quatrains spirituels de l'honneste amour, avec les stances de louanges du saint mariage.

Roussillon (*Gérard de*).

Quelques chansons.

Rouzeau (*Simon*), d'Orléans.

Un poëme galant intitulé : le Doride. Un autre poëme intitulé : l'Hercule Guespin, ou l'Hymne du vin d'Orléans.

Ruyr (*Jean*), chanoine et chantre du chapitre de Saint-Diey.

Quelques traductions de Pétrarque et d'Ovide ; des sonnets, des dialogues, imprimés en 1588.

S.

Salignac (*le baron de*).

Quelques poésies, imprimées dans les recueils du temps.

Sainte-Barbe.

Une pièce de vers intitulée : la Puce, dans le recueil qui a pour titre : le Temple d'Apollon.

Saint-Luc.

Quelques poésies, dans le recueil qui a pour titre : le Temple d'Apollon.

Saunier (*Louis*), Provençal.

Cent cinquante-huit sonnets, avec des odes, des huitains et des quatrains; le tout publié à Lyon, en 1584.

Seguier (*Martin*), conservateur des priviléges apostoliques de l'Université de Paris.

Épîtres; les Soupirs du bon Pasteur; Traité de la grandeur, puissance, bonté et sapience de Dieu; les Prières du roi, recueillies de la Bible.

Serclier (*Jude*), né à la Coste-Saint-André, chanoine régulier de Saint-Ruf.

Un poëme dédié à la Sainte

T.

plusieurs endroits de ses ouvrages.

Thilloys (*Georges*).

Une tragédie en trois actes, avec des chœurs, intitulée : Soliman II.

Tignoville, poète du quinzième siècle, dont on trouve des vers dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

Tourniol (*Philippe de*), étoit de Guéret, et suivoit le barreau à titre d'avocat.

Un recueil d'hymnes religieux, en 1603; et six mois après, un autre recueil, mais entièrement composé de vers galants, comme si l'auteur eût voulu servir le monde et le ciel par semestre. C'est le germe d'un talent qui ne fut point développé par le travail.

Toutain (*Charles*), lieutenant-général de Falaise, où il étoit né.

Une tragédie d'Agamemnon, qui n'est guère qu'une traduction de Sénèque ; et dans le même volume imprimé en 1557, le Livre d'amour, en quatorze chants; le Livre de philosophie, en cinq chants; des sonnets imprimés en 1555.

Trémouille (*Jean-Jacques, bâtard de la*).

On trouve quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

Trigues (*Jean*), cordier, né au Mans.

Y fit imprimer en 1563 un recueil de noëls de sa composition.

Triors (*Claude Odde de*), né en Dauphiné.

Distiches moraulx de très-docte poëte espagnol Michel Verrin, traduits en langue vulgaire par beaulx quatrains françois, en faveur de la jeunesse françoise; imprimés à Lyon en 1577.

Tronchet (*Étienne du*), né à Montbrison au commencement du seizième siècle, secrétaire de Catherine de Médicis en 1567.

Imitation en vers françois de soixante-dix sonnets de Pétrarque, et diverses autres poésies.

Turnèbe (*Odet*), fils du savant Adrien Turnèbe, né en 1553, premier président en la cour des Monnoies, mort en 1581.

Une pièce de plus de deux cents vers de huit syllabes, sur la célèbre puce de mademoiselle Desroches; douze sonnets sur les ruines de Lusignan, ville du Poitou, qui fut assiégée, en 1574, par Louis de Bourbon, deuxième du nom, duc de Montpensier, et démolie par les ordres de ce prince; une comédie en prose intitulée : les Contents, imprimée en 1584.

U.

V.

voit la nature et la propriété des oiseaux de chasse, et enseignoit la manière de les dresser.

Vigne (*André de la*), secrétaire d'Anne de Bretagne, vivoit sous Charles VIII.

Dès triolets, des ballades, des lais, des virelais, le Vergier d'honneur, en vers et en prose: la conquête du royaume de Naples, par Charles VIII, fait le sujet de ce poëme.

Vigneau (*Jean du*), *sieur de Warmont*, né à Bordeaux.

Une traduction en vers du poëme de la Jérusalem délivrée.

Villarel (*R. de*), de Castres.

Deux Livres de sonnets, parmi lesquels on trouve aussi des élégies, des chansons, des épigrammes.

Villebresme (*maître Bertault*).

Poète du quinzième siècle, dont on trouve une ballade dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

Villiers (*Hubert Philippe de*).

Un poëme intitulé: le Limas, imprimé à Paris, en 1564; et un autre poëme qui a pour titre: l'Erinne françoise, imprimé en 1585.

Vitel (*Jean de*), natif d'Avranches.

Des hymnes; un poëme sur un événement du temps; un songe; des imitations de Théocrite; des sonnets; une églogue; dix odes; des tombeaux, ou éloges funèbres.

Volant (*Paul de*), Tourangeau.

Un poëme sur l'élection de Henri III au royaume de Pologne; une tragédie de Pyrrhus.

Voys (*Hugues le*), poète du quinzième siècle, a laissé quelques rondeaux et chansons dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans.

W.

Walcourt (*Étienne de*).

Quelques chansons de sa façon, dans un recueil qu'il fit imprimer à Anvers, sous ce titre: Recueil ou Eslite de plusieurs belles chansons, joyeuses, honnêtes et amoureuses, partie non encore veues; et autres, colligées des plus excellents poëtes françois.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

TABLE

DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME SIXIÈME.

POÈTES CONTEMPORAINS DE MALHERBE.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.



